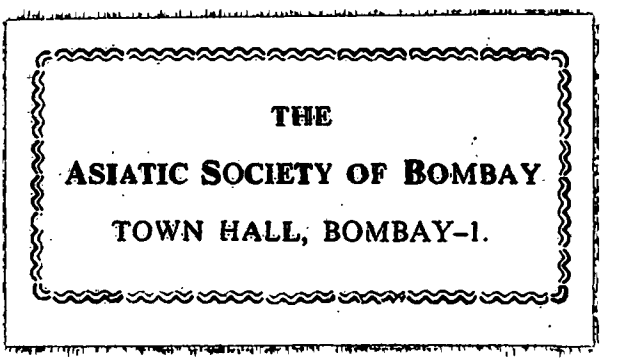
साधारण
वाइन्डींग

00083917




Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

# VOYAGE
# EN ALLEMAGNE
# ET EN SUÈDE,

CONTENANT DES OBSERVATIONS

SUR LES PHÉNOMÈNES,

LES INSTITUTIONS, LES ARTS ET LES MŒURS;

DES TRAITS HISTORIQUES SUR LES MONUMENS
ET LES ENDROITS REMARQUABLES;

DES ANECDOTES SUR LES HOMMES CÉLÈBRES,

ET LE TABLEAU

DE LA DERNIÈRE RÉVOLUTION DE SUÈDE.

PAR J. P. CATTEAU,

AUTEUR DU TABLEAU DES ÉTATS DANOIS.

8 3917

Vol. I

TOME PREMIER.

PARIS,

G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1810.

Fo 914.3
Cat/Voy
83917

Ref
914.85

00083917

# PRÉFACE.

L'ATTENTION du voyageur peut se porter sur un grand nombre d'objets intéressans; elle rencontre tour à tour les productions de la nature, les travaux de l'industrie, les chefs-d'œuvre des arts, les lois et les usages qui caractérisent les peuples.

Les souvenirs historiques n'offrent pas moins d'intérêt; ils lient le présent au passé, le monde physique au monde moral. Sur les bords des fleuves, l'histoire indique les premiers établissemens des tribus humaines et le berceau de la civilisation; près des monumens, elle rappelle la gloire des grands hommes et les révolutions des empires; partout elle

fait apercevoir les traces des ca-
lens ou des passions, et l'em-
preinte des siècles, qui tantôt
créent et perfectionnent, tantôt
altèrent et détruisent.

J'ai tâché d'embrasser ces di-
vers objets, et de joindre, en les
développant, la vérité et l'exac-
titude à la variété. Des circons-
tances favorables m'ont donné
occasion de recueillir des traits
peu connus, et qui ont pu échap-
per à d'autres voyageurs.

J'étais sur le point de partir de
Stockholm, lorsque la guerre
éclata avec la Russie et le Dane-
marck, et que les passages se trou-
vèrent fermés. Ayant dû pro-
longer mon séjour, j'ai été témoin
des événemens qui ont changé

l'aspect de la Suède sous des rapports essentiels. Le tableau que j'ai tracé de cette révolution remarquable, en fera connaître l'origine, la marche, les résultats, et pourra d'autant plus fixer l'attention, que la plupart des détails qu'il présente étaient restés inconnus jusqu'ici dans l'étranger.

J'ai placé à la fin de l'ouvrage quelques morceaux historiques, qui se lient au tableau de la révolution, et dont celui qui offre la suite des dynasties régnantes en Suède est le plus étendu. J'ai rédigé ce morceau, qui sera neuf en France, d'après les meilleurs écrivains suédois, et il indique en même temps les grandes époques de l'histoire du pays.

# *ERRATA.*

## TOME PREMIER.

*Pag.* 22, *lig.* 2, les dièles, *lisez* la diète.
72, 14, sur tous, *lisez* sur plusieurs.
92, 13, fait naître, *lisez* a fait naître.
97, 6, Olandès, *lisez* Olavidès.
162, 15, Munster, *lisez* Muntzer.
262, 19, les premiers pas, *lisez* de nouveaux pas.
274, 8, mœurs, *lisez* nœuds.

## TOME DEUXIÈME.

*Pag.* 12, *lig.* 11, en nestant, *supprimez* en.
31, 13, publique, *lisez* politique.
94, 17, prévenu, *lisez* prévu.
96, 4, par, *lisez* pour.
124, 9, élémens, *lisez* alimens.
275, 17, *après* et, *ajoutez* l'on peut.
320, 10, d'une tête plus grande, *lisez* de la tête plus grand.

## TOME TROISIÈME.

*Pag.* 2, *lig.* 9, *supprimez* qui étaient situées.
13, 10, 1780, *lisez* 1739.
22, 10, Hirling, *lisez* Stirling.
47, 20, devient, *lisez* deviennent.
51, 18, *après* devenir, *ajoutez* lieu.
99, 3, qu'ils, *lisez* qu'elles.
139, 6, prince, *lisez* roi.
145, 3, *après* de, *ajoutez* ses.
181, 10, irlandaises, *lisez* islandaises.
203, 13, *supprimez* fils.
287, 2, incertain, *lisez* incertains.

# VOYAGE
# EN ALLEMAGNE
# ET EN SUÈDE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Navigation.—Lever du soleil.—Aspect de la mer.*

Je m'embarquai à Copenhague, au commencement de l'été, sur un paquebot danois, pour passer en Holstein. L'ancre fut levée vers le déclin du jour. Le vent était faible, et le vaisseau avançait lentement entre les barques, les navires marchands, les frégates répandues dans le port et dans la rade. Je vis long-temps les quais, les remparts, les magasins et les édifices les plus élevés, qui semblaient sortir de la mer. Copenhague n'a été jadis qu'un hameau de

pêcheurs, construit sur un sol mouvant, que les tempêtes menaçaient d'engloutir. Que de temps et d'efforts il a fallu à l'homme pour s'assurer ce séjour sur les limites de la terre et des eaux, et pour achever toutes ces constructions imposantes qui bravent la puissance des vagues! Rivale de la nature, l'industrie a couvert le monde de ses prodiges.

La haute mer se montrait, lorsque le calme survint et suspendit la course. Peu après la nuit arriva, et l'obscurité se répandit. Quel repos solennel! quel auguste silence! tout est tranquille, et je n'entends plus que le faible bruissement des flots apaisés, qui se balancent négligemment autour du vaisseau.

La disposition de l'air présageait un beau jour. Etant resté levé pour en recueillir les prémices, je vis au bout de quelques heures une clarté douce succéder à l'obscurité; elle augmenta insensiblement, et l'orient se colora d'une rougeur éclatante qui annonçait l'appa-

ition du soleil : il sortit peu à peu du sein
eaux, et resta quelques momens im-
mobile sur les limites de l'horizon ; mais
s'étant détaché par un élan rapide, il s'é-
lève et verse un torrent de lumière,
dont les reflets mobiles de la mer aug-
mentent et nuancent l'éclat.

De quelque lieu qu'on voie le lever du soleil, il surprend, il étonne par sa beauté ; c'est le spectacle le plus pompeux et le plus imposant que la nature offre à l'admiration des hommes. Combien d'eux cependant disparaissent et meurent sans en avoir joui ! Il semble réservé pour le voyageur qui, pressé d'atteindre le terme de sa course, habite pour ainsi dire sous la voûte du ciel ; pour le pauvre, dont l'activité vigilante devance le jour ; pour le malheureux, que les chagrins et la douleur arrachent au sommeil. A l'aspect de l'astre bienfaisant et des riches décorations qu'il répand sur la terre, ils oublient leurs peines, leurs fatigues,

et le malheureux même se rattache à la vie.

Peu après le lever du soleil, le calme cessa, et les voiles s'enflèrent. En même temps le mouvement et l'activité reparaissent ; le capitaine distribue ses ordres, les matelots retournent à leur poste, et la manœuvre recommence. Les passagers se rassemblèrent peu à peu sur le pont. Il y avait des Danois, des Suédois, des Allemands, des Polonais, des Français, des Américains, les uns négocians, les autres militaires, ou décorés des titres de baron, de comte, de chambellan. Malgré cette diversité de nations et d'états, on se rapprocha facilement, et, dans l'espace de quelques heures, les communications se trouvèrent établies. Sur ce vaste domaine de la mer, qui offre à l'homme l'image de l'immensité, les idées s'étendent, l'esprit s'agrandit. Les limites tracées par l'habitude disparaissent avec la terre ; une impression profonde s'empare de l'ame,

dissipant les illusions et les préjugés; un autre côté, sur la mer, on partage une destinée commune dans un asile commun; on sait que les hasards vont être les mêmes pour tous, et que si la tempête s'élève, menaçant d'engloutir le frêle édifice avec ceux qui l'habitent, les inquiétudes et les alarmes devront se mêler et se confondre.

Je m'entretins long-temps avec les Américains; ils venaient de faire un séjour à l'Ile-de-France, et ils connaissaient cette île dans le plus grand détail. Leurs récits me transportaient dans ces jardins où mûrissent les fruits les plus précieux, au milieu de ces riches plantations créées par une industrie que favorise le plus beau ciel, parmi ces hommes que leur taille et leurs traits distinguent des Européens, autant que leur caractère et leurs mœurs. Je croyais un autre monde, et j'oubliais les objets dont j'étais entouré, lorsque je fus averti de faire attention au

coup-d'œil que présentait la Baltique.

Le moment était intéressant. Les eaux de la mer réfléchissaient un ciel serein, et des oiseaux de diverses couleurs en rasaient la surface. Les îles danoises (1) se groupaient autour de nous, et nous pouvions distinguer leurs contours et les habitations dont elles sont couvertes. Elles forment la plupart des plaines richement cultivées, coupées de quelques bois et de quelques rivières. Mais celle de Moen s'élève à une hauteur considérable, et ses rochers de craie ont pris, par le travail des élémens et par celui de l'homme, les formes les plus variées. Cette partie de la Baltique, qui baigne d'un côté le Danemarck, de l'autre l'Allemagne, est celle où la na-

(1) La Sélande, la Fionie, Falster, Langeland, Laland, sont les principales; Moen, Tasing, plusieurs autres, ont moins d'étendue. L'île de Sélande a une population de près de trois cent mille ames, et quinze villes à la tête desquelles est Copenhague.

vigation a le plus d'activité. Ici, l'on rencontre de petits bâtimens qui se transportent d'une côte à l'autre ; là, des navires dont la grandeur et l'appareil annoncent la destination lointaine. Nous vîmes un grand nombre de ceux-ci, qui se traçaient des routes différentes. Les uns s'approchaient de nous, et leurs voiles, leurs mâts, leurs cordages se déployaient peu à peu ; les autres s'éloignaient, diminuant de masse insensiblement, et n'étant, au bout de quelques heures, que des points imperceptibles qui se perdaient aux bornes de l'horizon.

## CHAPITRE II.

*Côtes de l'Allemagne. — Aperçu des révolutions de ce pays.*

Le second jour, nous aperçûmes les côtes de l'Allemagne ; c'était à l'ouest le Holstein, à l'est le Mecklenbourg et la Poméranie. Les Américains, qui se proposaient de parcourir le territoire germanique, me demandèrent de leur faire connaître les destinées politiques de ce pays, qui se distinguent de celles de la plupart des autres états de l'Europe. Je tâchai de satisfaire leur curiosité en leur traçant de la manière suivante les époques principales.

Incorporée d'abord par Charlemagne dans le vaste empire des Francs, l'Allemagne devint un état séparé vers le milieu du neuvième siècle, par le traité de Verdun, et Louis-le-Germanique en

fut le premier souverain. Le système féodal, déjà établi parmi les peuples septentrionaux avant leurs expéditions contre l'empire romain, se développa par les conquêtes qu'ils firent; la faiblesse des successeurs de Charlemagne en facilita les progrès, et les Allemands étaient destinés à le connaître dans toute son étendue. Des nations barbares que Charlemagne n'avait pu soumettre à cause de leur éloignement, les Slaves ou Esclavons, et les Hongrois, firent des invasions et des ravages qui retardèrent le développement de l'ordre social. Les gouverneurs, placés avec les titres de margraves, de landgraves, de ducs, sur des limites lointaines, et que l'œil du chef ne pouvait atteindre, parvinrent sans peine à se rendre indépendans. Le titre d'empereur romain, accordé par le pape à Othon Ier, avec la suzeraineté de l'Italie, fit naître des rapports équivoques et des embarras qui paralysèrent l'administration.

Tandis que les empereurs faisaient la guerre en Italie, et poursuivaient la chimère d'un droit qu'ils ne pouvaient maintenir; tandis que l'interdit reposait sur eux et annullait leur autorité, les grands vassaux se fortifiaient dans leurs châteaux, obtenaient des prérogatives, et cimentaient leur ascendant. Ils s'opposaient sur-tout à l'hérédité du trône. Profitant enfin de quelques circonstances particulières, ils firent affranchir leurs principales possessions de tous les liens qui pouvaient en rendre l'administration dépendante du chef de l'empire. Parvenus à faire la loi, ils englobèrent peu à peu, dans les domaines ainsi constitués, les districts voisins, et même un grand nombre de ces villes, que l'industrie avait affranchies de toute autre dépendance que de celle de l'empereur. Les ligues qui se formaient ne pouvaient embrasser qu'une partie du vaste sol germanique, et l'ensemble manquait à leurs opérations. La masse du peuple,

privée de la liberté personnelle, pliait sous la force toujours prête à comprimer le moindre élan. Les diètes étaient dirigées par les électeurs, les princes, les prélats, corps puissant dont les membres étaient tous dirigés par le même esprit.

Depuis l'extinction de la famille de Charlemagne, la couronne avait été décernée successivement à des princes de la maison de Saxe, de celle de Franconie et de celle de Suabe, ou Hohen-Stauffen. Celle-ci ayant cessé de régner dans le 13e siècle, il y eut une époque d'anarchie qui favorisa les progrès du régime féodal. Plusieurs princes prirent le titre d'empereur, mais sans pouvoir fixer le sceptre dans leurs mains. Enfin Rodolphe de Habsbourg saisit les rênes du gouvernement avec vigueur : heureux à la guerre, devenu maître d'une grande étendue de pays, il fit respecter son pouvoir et conçut le projet de rendre la couronne héréditaire dans

sa maison. Mais quand la voix de l'intérêt est appuyée par l'autorité des âges, le génie même et le pouvoir doivent quelquefois désespérer de leurs ressources. L'empire resta électif, et les grands vassaux maintinrent la prérogative qui flattait le plus leur ambition. Cependant l'étendue des domaines conquis par Rodolphe donna un grand crédit à ses descendans, qui formèrent la maison d'Autriche.

Dans le 14^e^ siècle, Charles IV publia, de concert avec la diète, une charte fameuse, sous le nom de *Bulle d'or*. Cette charte fixe le nombre des électeurs, règle les cérémonies du couronnement, et détermine quelques points relatifs à l'administration intérieure. On y trouve aussi une improbation formelle des guerres et des vengeances particulières, et la sanction du droit qu'avait l'empereur de les réprimer comme des attentats à la sûreté publique. Mais ces habitudes sauvages, qui avaient jeté de profondes

racines à l'abri de l'impunité, étaient difficiles à détruire; on n'osa porter aucune loi formelle, et aucun moyen coercitif ne fut confié à l'autorité suprême. Le désordre fit même des progrès sous le règne de Frédéric III, prince faible, qui resta plus d'un demi-siècle sur le trône, mais qui ne sut pas le faire respecter. Frédéric n'est remarquable dans l'histoire d'Allemagne, que parce que c'est depuis son élection que la couronne n'est pas sortie de la maison d'Autriche; car on ne peut compter le règne court et malheureux de Charles de Bavière qui, vers le milieu du 18e siècle, offrit à l'Europe le spectacle du chef d'un grand empire errant de province en province, sans trouver d'asile assuré, et ne rentrant dans ses états héréditaires que pour y mourir bientôt après des suites de ses chagrins.

Vers le commencement du 16e siècle, Maximilien Ier monta sur le trône impérial. Vous savez que l'Europe avançait

alors vers cette révolution qui changea les principes des gouvernemens, les habitudes et les mœurs des nations : l'esprit humain s'agitait pour conquérir un nouveau domaine ; les lettres arrivaient de Constantinople, fuyant un asile ensanglanté par la barbarie des Musulmans ; l'imprimerie venait d'être inventée ; Colomb avait découvert le nouveau Monde, et Vasco de Gama le passage à l'Inde. Dans plusieurs contrées florissaient les travaux qui perfectionnent les productions de la nature, et qui, en augmentant les besoins, développent les ressorts de l'intelligence, aiguillonnent le talent, et font naître les rapports commerciaux. Les princes et les peuples, d'accord pour donner un frein à l'autorité des grands, appelaient des idées plus libérales qui, faisant tomber les chaînes de la servitude féodale, diminuassent les souffrances de l'humanité, et amenassent un ordre social analogue à la justice et à la raison.

L'Allemagne prit part à ce grand mouvement. Les rayons bienfaisans se répandaient sur elle après être partis de l'Italie et de la France. L'agriculture, les métiers, les fabriques, prenaient une grande extension; les Allemands disputaient à la Hollande l'invention de l'imprimerie, et plusieurs établissemens publics leur fournissaient des moyens d'instruction; une famille puissante s'affermissait sur le trône; les électeurs et d'autres princes étaient fatigués de l'inquiète ambition des arrière-vassaux.

Maximilien fit promulguer, par la diète, un acte appelé la *paix* ou la *pacification de l'Empire*. En vertu de cet acte, la sûreté personnelle était sous la sauve-garde des lois, et les causes, tant civiles que criminelles, devaient être portées devant les tribunaux. Peu après fut établi le grand tribunal de la chambre impériale et celui du conseil aulique. L'empereur divisa l'Empire en cercles, dirigés chacun par

quelques-uns des princes dont les possessions y étaient situées.

Mais à l'époque dont il s'agit, les divers états composant l'Empire avaient déjà pris une existence individuelle qui s'opposait fortement au système d'unité introduit peu à peu dans les autres pays de l'Europe. Le moment de faire des habitans de l'Allemagne une nation dirigée par un intérêt commun, et concentrant dans un seul foyer ses ressources tant physiques que morales, était passé; et les résultats des circonstances particulières continuant à se développer, l'organisation qu'ils avaient fait naître eut long-temps une force inébranlable.

Les grands vassaux maintinrent l'éligibilité du trône. Charles-Quint et ses successeurs furent obligés de signer des capitulations dictées par la méfiance. Les nouvelles institutions ne diminuèrent point l'isolement des états, et les princes en firent un moyen d'étendre leur indé-

pendance. Ils établirent dans leurs domaines des cours de justice, et les plus puissans parvinrent à se faire dispenser de l'appel aux tribunaux de l'empire. En même temps ils s'entourèrent d'une représentation imposante, levèrent des armées, et traitèrent souvent en leur nom avec les puissances étrangères.

## CHAPITRE III.

*Continuation de l'aperçu des révolutions.—Situation de l'Allemagne.*

Nous sommes arrivés à une autre époque digne d'attention. Entre les événemens qu'amena, dans le seizième siècle, la fermentation des esprits, la réforme religieuse prêchée par Luther est un des plus remarquables. Cet événement eut une grande influence dans l'Europe entière; mais ce fut l'Allemagne, où la nouvelle doctrine avait pris naissance, qui éprouva la commotion la plus forte. Deux partis s'élevèrent dans l'Empire, celui des catholiques, soutenu principalement par la maison d'Autriche, et celui des protestans, ayant à sa tête des électeurs et des princes puissans. On négocia, on fit des conventions et des traités; mais les passions étaient trop agitées par l'intérêt et le fanatisme, pour qu'elles

pussent se calmer avant d'avoir produit des explosions violentes. Les deux partis recoururent plusieurs fois aux armes; et enfin l'élection de Frédéric, électeur palatin, au trône de Bohême, qu'ambitionnait la maison d'Autriche, fit naître la guerre de trente ans au commencement du dix-septième siècle.

L'empereur, appuyé de toutes les forces de l'Autriche, avait combattu pendant dix années avec un succès décisif. Il touchait au moment d'abattre non seulement le parti protestant, mais toutes les ambitions particulières, lorsque Gustave-Adolphe parut sur le sol germanique avec une armée aguerrie par les frimas du nord, avec des généraux expérimentés, et avec la force de son génie militaire. Secondé par la France, dont les intérêts se combinaient avec ceux de la Suède, il rétablit la balance, et après sa mort elle fut maintenue par ses généraux. La cause des protestans d'Allemagne se confondit avec celle

des puissances rivales de l'Autriche, et le schisme religieux donna une plus grande intensité à ce mouvement, qui entraînait les peuples vers de nouvelles combinaisons politiques et sociales. Quand il fallut songer à la pacification, la plupart des puissances envoyèrent des ambassadeurs à Munster et à Osnabruck, lieux désignés pour les conférences. La paix signée en 1648 fixa les nouveaux rapports politiques de la plus grande partie de l'Europe, et en particulier ceux des états germaniques. Cet acte fût regardé long-temps comme une base des négociations, et les Allemands y trouvaient les principaux articles de leur constitution.

Mais l'Europe n'avait pas accompli ses destinées. Le progrès des lumières, les découvertes et les inventions, les entreprises du commerce, les efforts de l'industrie et des arts, les conceptions du génie, le mouvement des passions, continuèrent d'agir. Il se forma de nou-

velles alliances, les points de contact se multiplièrent, et les intérêts s'offrirent sous des aspects différens. Ainsi se sont écoulés les âges qui ont suivi la conclusion du traité de Westphalie. Napoléon a paru, et le dix-neuvième siècle surpasse les autres en résultats étonnans.

L'Allemagne portait dans son sein des germes particuliers de changemens. Chargée, depuis le premier développement de son existence politique, d'une multitude de divisions de toute espèce, elle l'était encore davantage depuis le partage de religion. La paix de Westphalie avait donné à chaque prince la prérogative de traiter et de faire des alliances en son nom. Les rivalités des maisons les plus puissantes se manifestaient dans toutes les circonstances critiques et faisaient contraster les intérêts. Le corps germanique s'affaiblissait d'une manière frappante, et une révolution se préparait. Les guerres des dernières années en ont accéléré le moment. L'empereur d'Alle-

magne a déposé la couronne, et a pris le titre d'empereur d'Autriche. Les diètes, les électorats, les margraviats, les landgraviats, les évêchés, les villes impériales, la chambre de Wetzlar, le conseil aulique, la noblesse immédiate, n'existent plus que dans l'histoire. Vous trouverez de nouvelles divisions, de nouvelles dignités; et cette confédération dont le plus puissant monarque est le protecteur, se composant de royaumes, de grands duchés, de principautés, fixera sur-tout votre attention.

Vous voyez maintenant les limites septentrionales du pays que vous allez parcourir; ce sont la Baltique et le Danemarck. Les parties méridionales et orientales touchent à la Suisse et à l'Italie. La côte qui est sous vos yeux se dessine en plaines, et ces plaines s'étendent vers l'ouest jusqu'à la mer du Nord et au Rhin (1). Dans l'intérieur,

(1) Ce vaste territoire est entre les 45e et 54e degrés de latitude.

vous trouverez des montagnes, dont les plus remarquables sont les rameaux des Alpes, qui descendent en Autriche et dans le Tyrol, les chaînes de Suabe, de Franconie, de Thuringe, de Bohême, de Silésie, et le Hartz. De grands fleuves, le Danube, le Rhin, le Weser, l'Elbe et l'Oder, tracent des divisions naturelles, importantes sous les rapports physiques et historiques. A ces qualités du sol se sont jointes les influences de la situation politique, pour agir sur les développemens de tous genres, et vous observerez des nuances, des diversités, et même des contrastes dans les entreprises de l'industrie, dans les mœurs et dans le caractère, comme dans les sites qu'a produits la nature, et dans les annales de l'administration.

## CHAPITRE IV.

*Ile de Femmern. — Oldenbourg. — Eutin. — Anecdotes littéraires.*

PENDANT deux jours la navigation avait été très-agréable; mais elle devint ensuite pénible et fatigante. Le temps changea, et le ciel se couvrit de nuages; une triste obscurité voilait la mer; les rivages s'effaçaient, et l'Allemagne, dont nous avions aperçu les côtes, semblait fuir devant nous. Le vent changeait sans cesse, faisant avancer et reculer le vaisseau alternativement. Lorsqu'enfin nous nous vîmes à la hauteur de l'île de Femmern, qui n'est séparée du Holstein que par un détroit peu considérable, nous résolûmes d'y descendre, au lieu de continuer la route jusqu'à Kiel, où le paquebot conduit ordinairement les

voyageurs. Quelques paysans de l'île nous fournirent des voitures; et, parvenus au détroit, nous le passâmes sur un large radeau, construit avec tant de simplicité, qu'il me rappela les canots de ces peuplades naissantes, dont quelques voyageurs nous retracent les mœurs.

L'île de Femmern, située à l'extrémité septentrionale de l'Allemagne, et d'ailleurs peu connue, nous intéressa par sa riche culture et par l'aisance de ses habitans. Dans un des villages que nous passâmes, le maître d'école vint au-devant de nous pour nous offrir une collation de lait et de fruits. Frappé de l'air de contentement et de l'expression de sécurité qui régnait dans sa maison ainsi que dans tout le village, je lui dis : Vous habitez un séjour digne d'envie; dans cette terre isolée, la paix et le bien-être sont le partage assuré de l'homme que le sort y a caché; vous êtes ici loin des événemens qui boule-

versent le monde, et vous pouvez oublier les malheurs de l'humanité. Il me prouva que je me faisais illusion, et, entre plusieurs traits historiques anciens et modernes, il me cita celui-ci : Dans le quinzième siècle, une guerre longue et sanglante désola le Holstein, dont les princes bravaient la puissance d'Eric, roi de Danemarck, de Norwège et de Suède. Femmern se défendit long-temps contre les troupes du roi; mais le principal fort ayant été emporté, et la petite armée des insulaires mise en déroute, l'île tomba au pouvoir de l'ennemi. Il fut permis aux soldats de promener le fer et la flamme : on brûla les villages; on enleva tout le bétail, et quatre mille paysans furent immolés à la rage du vainqueur. L'histoire rapporte qu'Eric lui-même fut ensuite si frappé de cette catastrophe, qu'il ne pouvait en entendre parler sans éprouver des mouvemens convulsifs et fondre en larmes.

En entrant dans le Holstein par le

détroit de Femmern, Oldenbourg est la première ville qui se présente. Il faut la distinguer de celle du même nom, qui est située en Westphalie. Oldenbourg en Holstein a été pendant quelque temps le siége de l'évêché le plus septentrional de l'Allemagne, et le centre de la prédication du christianisme parmi les Slaves établis le long de la Baltique. L'évêque avait un domaine spirituel si étendu, qu'on put en faire trois diocèses lorsque la population et la culture eurent pris des accroissemens. Tels sont encore de nos jours quelques évêchés de Suède, de Norwège et de Russie qui, pour l'étendue, équivalent à des principautés, et, pour le nombre des habitans, à deux ou trois paroisses de France ou d'Allemagne. On y voit aussi, comme dans le dixième siècle dans l'Allemagne septentrionale, des restes de paganisme mêlés au culte chrétien, et les idoles du Lapon, du Samoïède sont adorées en secret à côté des temples que les évêques ont

consacrés. Tous les développemens marchent avec peine à mesure qu'ils avancent vers le pôle, et les ressources diminuent avec les rayons de cet astre, qui est l'ame du monde intellectuel comme du monde physique.

Quelque temps après la réduction de ses limites, l'évêché d'Oldenbourg fut transféré à Lubeck; mais les prélats ayant acquis un territoire, construisirent la ville d'Eutin, et y fixèrent leur résidence. Ils jouèrent un rôle important parmi les princes de l'empire germanique. Lorsque les principes de Luther se furent répandus, le chapitre les adopta, mais en stipulant le maintien de ses revenus et de ses priviléges. L'évêque de Lubeck ne siégea depuis à la diète, ni parmi les princes séculiers, ni parmi les prélats, mais sur un banc particulier qu'il partageait avec l'évêque d'Osnabruck, quand celui-ci était protestant. La sécularisation des évêchés d'Allemagne a fait échoir celui de Lubeck,

comme domaine temporel au duc d'Oldenbourg.

Pendant près de deux siècles, le chapitre a choisi les prélats dans la maison de Holstein. En 1747, Adolphe-Frédéric, de la branche de Gottorp, résidait à Eutin en qualité d'évêque, lorsque la succession au trône de Suède lui fut déférée par les états de ce pays. Les paysans suédois, peu instruits de l'organisation du corps germanique, furent mécontents de ce choix, et ne purent se familiariser avec l'idée de voir un évêque sur le trône des Gustaves et des Charles. Il y eut même une émeute dirigée par les chefs du parti contraire à la maison de Holstein. Une troupe de Dalécarliens, armée de massues et de lances, se porta jusqu'à Stockolm, et ne put être réduite que par le feu du canon. L'élection d'Adolphe-Frédéric ayant été maintenue, ce prince, très-modeste lui-même, quitta sa modeste résidence pour se rendre dans la capitale de l'état qu'il

était destiné à gouverner. Il épousa peu après la sœur du grand Frédéric, Louise-Ulrique, dont Voltaire a chanté les talens, et qui porta en Suède le goût de la littérature, honora tous les genres de mérite, et fonda dans la capitale une académie des belles-lettres.

Une route agréable conduit d'Oldenbourg à Eutin. Le pays est coupé par un grand nombre de lacs, qui sont autant de souvenirs laissés par la Baltique lorsqu'elle s'est retirée des terres. Les eaux de ces bassins intérieurs ont un éclat qui se reflète sur la verdure, et anime le paysage. Leurs cadres, moins imposans que ceux dont les Alpes et le Jura décorent les lacs de la Suisse, consistent en coteaux revêtus de bois ou de gazon, et en pentes douces couvertes de riches moissons.

Je vis le château d'Eutin, et je parcourus le jardin; ce château et ce jardin ne sont ni d'une grande étendue, ni d'un style imposant; mais ils forment, avec la

ville, le lac voisin, les champs et les bois d'alentour, un ensemble qui attache. Que de momens dans la vie, où les décorations qui se rapprochent de la nature et se confondent avec elle, ont plus de charme que les plus riches monumens des arts et les plus brillantes conceptions d'un luxe fastueux!

Pendant plusieurs années, il y a eu dans Eutin une réunion littéraire qui a donné à cette ville de la célébrité en Allemagne. Stolberg et Voss y étaient fixés, l'un comme premier ministre du prince, l'autre comme principal du collége. Ils ont donné l'un et l'autre une traduction d'Homère, et Voss est auteur du poëme de *Louise;* c'est l'idylle la plus agréable qui ait été faite en Allemagne depuis Gesner. Les mœurs champêtres, les vertus sociales et le bonheur domestique y sont peints avec une simplicité touchante. Le lecteur sensible, reconnaissant de la douce émotion qu'il éprouve, fait peu d'attention à quelques

détails moins conformes aux règles du goût.

Il y a autour d'Eutin plusieurs petites villes agréablement situées. Dans celle de Ploen a vécu long-temps, au sein d'une retraite philosophique, le comte de Schmettau, auteur d'un ouvrage sur les *Armées permanentes*, *et sur les Révolutions politiques*. Cet ouvrage fit une grande sensation dans le nord; le ton libre et quelquefois caustique de l'auteur lui suscita des ennemis, et les militaires danois sur-tout se déclarèrent hautement contre lui. Choqués de quelques observations de l'article des armées permanentes, ils exigèrent une satisfaction formelle. On porta plainte au gouvernement danois dont le comte de Schmettau relevait, et le général Mansbach lui envoya un défi; mais le comte, perclus de goutte, ne pouvait quitter son lit; le combat dut être ajourné, et le procès s'instruisait lentement. En attendant, la goutte empira,

et M. de Schmettau en mourut avant d'avoir pu se battre avec le général Manstein, ni recevoir la sentence du tribunal.

## CHAPITRE V.

*Rocher remarquable. — Ligue anséatique.*

J'AVANÇAIS vers la petite ville de Segeberg, lorsque je découvris dans le lointain une masse isolée dominant une vaste plaine et s'élevant à une hauteur considérable. Si je m'étais trouvé dans ce moment sur une de ces terres classiques, qui conservent les travaux étonnans des peuples de l'antiquité, j'aurais cru apercevoir une pyramide ou un obélisque. Approchant de plus près, je vis un rocher de forme à peu près pyramidale. Ce rocher est calcaire, et les habitans de Segeberg font le commerce de la pierre à chaux qu'ils en tirent. Sa proximité de la mer et les débris de substances marines qu'il renferme indiquent son origine, et attestent les révolutions physiques dont il a été témoin. J'oubliai

monumens de l'Egypte et de la Grèce; quoiqu'ils aient vu les siècles et les nations s'écouler à leurs pieds, ils sont modernes à côté de ces monumens de la nature, qui datent de l'époque où les élémens s'agitaient d'un bout du globe à l'autre pour former les continens et pour tracer les limites des mers. Les montagnes et les rochers, les volcans et les laves, voilà la terre classique pour découvrir le berceau du monde.

Je montai sur le rocher vers le soir au moment où l'air était le plus calme. Une étendue immense s'offrit à mes yeux. A l'ouest, vers l'Elbe et l'Océan, je voyais une plaine parfaitement unie, richement cultivée et couverte de fermes opulentes : à l'est, vers la Trave et la Baltique, c'était un terrain ondulé, coupé de bois et parsemé de villages. Les clochers de Lubeck se montraient aux bornes de l'horizon; éclairés par les reflets brillans du soleil, ils ressemblaient à des fanaux et conduisaient l'imagina-

tion vers le domaine de la mer. Ce fut dans cette contrée que le génie du commerce conçut le plan d'une association, qui fait époque dans les annales de l'Allemagne.

Dans le treizième siècle, Lubeck et Hambourg, que leur situation sur la Trave et sur l'Elbe appelait au commerce, firent un pacte pour se mettre à couvert des vexations qu'exerçaient contre le paisible marchand les brigands sur les grands chemins et les pirates sur la mer. Telle fut l'origine de la ligue anséatique, qui porte aussi dans l'histoire le nom de *hanse teutonique* (1). Aux deux villes qui en avaient jeté les fondemens, il s'en joignit beaucoup d'autres, et pendant quelque temps elles furent au nombre de plus de quatre-vingts.

(1) Vieux mot teutonique, voulant dire *société, association.*

La société des marchands de la Seine à Paris portait autrefois le nom de *hanse*. Elle avait

L'association s'étendit vers le midi jusqu'au Rhin et à l'Escaut, vers le nord jusqu'au golfe de Livonie. Le même esprit animait toutes ces cités. Elles se prescrivirent une police sévère, et s'imposèrent des taxes pour équiper des flottes, ou pour lever des troupes de terre. Quatre comptoirs principaux furent établis pour servir d'entrepôts et pour former des centres de correspondance. Le plus important était celui de Bruge en Flandres, où se faisaient les échanges avec les marchands lombards et flamands. Celui de Londres avait principalement pour objet le commerce des laines, que les Allemands en tiraient

---

privilége exclusif du commerce par eau. Les marchands étrangers, qui voulaient amener des marchandises pour leur propre compte, étaient dans l'obligation de s'y faire aggréger, et de s'associer avec un marchand de la hanse de Paris, qui les accompagnait pendant le cours du débit de leurs marchandises. (VILLARET, *Hist. de France.*)

pour les travailler. Les comptoirs de Bergen en Norwège, et de Novgorod en Russie, combinés avec les établissemens de Wisby sur l'île de Gotland, embrassaient la vaste étendue des contrées du nord, pour en tirer du fer, du cuivre, du bois de construction, des grains, et pour leur fournir des draps, des épiceries, des vins, des ustensiles.

Les pays méridionaux, l'Italie, la France, et une grande partie de l'Allemagne, qui avaient déjà des métiers et des manufactures, virent s'ouvrir de nouveaux débouchers, et l'Allemagne surtout obtint des capitaux qui, se répandant dans toutes les classes de la société, augmentèrent l'aisance, et favorisèrent le progrès des arts utiles. Les pays du nord, le Danemarck, la Suède, la Norwège, la Prusse, la Russie, la Livonie, moins avancés, mais ayant les uns des champs fertiles et de belles forêts, les autres des mines inépuisables et des pêcheries précieuses, devinrent des mar

qués, où des facteurs intelligens se rassemblaient pour découvrir des objets d'échange et pour les faire exploiter. Des artisans de Lubeck, de Rostock, de Bremen, se transportèrent parmi les Scandinaves, les Lettes, les Slaves, les Finois. Ils organisèrent les villes, créèrent la police, et développèrent les élémens d'industrie répandus par les prédicateurs du christianisme. L'habitant du nord apprécia les bienfaits de la civilisation; au milieu des commodités de la vie, qu'il pouvait se procurer, il se dégoûta des combats et de la rapine; ses conceptions s'étendirent, et il apprit à rougir des exploits de ses ancêtres, qui buvaient l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis.

Ce fut principalement au moyen des rapports fondés sur la navigation des mers septentrionales, que la ligue prit une consistance qui la fit subsister plus long-temps qu'aucune des autres associations de villes, qui se formèrent en Allemagne pen-

dant l'anarchie féodale. La ligue anséatique devint une puissance, traitant avec les rois, ayant à leur cour des agens respectés, se faisant accorder par des négociations habiles des priviléges et des immunités, entretenant une marine considérable, et portant la guerre dans les pays qui menaçaient de se soustraire à son influence.

Lubeck était le centre des délibérations. Cette ville parvint même à exercer une espèce de dictature dans la confédération commerçante. On y montre encore la salle où s'assemblaient les députés. Plusieurs souverains des contrées voisines se rendirent à ces assemblées, et, dans une circonstance importante, on y vit paraître la fameuse Marguerite, qui porte dans l'histoire le surnom de *Sémiramis du Nord*, et qui régna avec gloire sur le Danemarck, la Norwège et la Suède. Encore au commencement du seizième siècle, l'ascendant de la ligue était tel, que Gustave

Vasa lui fut en grande partie redevable des succès qui le conduisirent au trône, et qu'une guerre civile ayant éclaté en Danemarck, elle offrit le sceptre de ce royaume au roi d'Angleterre.

Mais le terme de cette prospérité et de cette gloire approchait. La sûreté des grandes routes et de la navigation s'était établie peu à peu; les peuples du nord aspiraient à faire un commerce indépendant, et l'apparition politique de la Hollande présentait à l'Europe entière des combinaisons nouvelles. Les villes de l'intérieur de l'Allemagne se détachèrent successivement de l'association, et reconnurent uniquement l'autorité des princes dans le domaine desquels elles étaient situées. Plusieurs villes maritimes imitèrent cet exemple. La marine marchande et guerrière des états du nord s'étant étendue et perfectionnée, Lubeck même vit ses ressources diminuer. Elle recourut en vain tantôt aux négo-

ciations, tantôt aux armes ; les circonstances étaient changées, et avec elles les plans des peuples et des rois.

Au commencement de la guerre de trente ans, les armées de l'empereur ayant pénétré en Mecklenbourg et en Poméranie, ce prince conçut le projet d'étendre sa domination sur la Baltique. Il fit proposer aux villes de Hambourg, Lubeck, Rostock, Wismar, d'entrer dans ses vues, leur promettant de grands avantages dans le commerce d'Espagne. Mais ce projet fut écarté par les villes, quelque favorable qu'il parût à leurs intérêts. Elles craignaient d'encourir la vengeance de Gustave-Adolphe et de Chrétien IV, jaloux du domaine d'une mer qui baigne la Suède et le Danemarck, et capables de défendre leur cause par des flottes et des armées.

Peu après on convoqua une assemblée générale ; mais il arriva si peu de députés, et le zèle pour le maintien de l'association était si refroidi, que Lubeck,

Hambourg et Bremen furent les seules villes qui se déclarèrent, et qui maintinrent la ligue. Jouissant des priviléges de villes libres, et situées très-avantageusement pour le commerce maritime, elles ont fait subsister ce lien jusqu'à nos jours, et ont paru dans plusieurs transactions importantes sous le nom de *villes anséatiques* (1).

(1) C'est dans la salle de l'hôtel-de-ville de Lubeck que s'assemblaient les députés de la ligue anséatique. Lubeck a maintenant une population de quarante mille ames, plusieurs fabriques, et un commerce qui occupe annuellement mille à douze cents vaisseaux. Le port, appelé Travemunde, est à l'embouchure de la rivière de Trave. Les environs de Lubeck se distinguent par leur fertilité et par la richesse de la culture. Les bords de la Trave sont couverts de maisons de campagne, de jardins et de villages. On a depuis peu établi des bains de mer à Travemunde.

## CHAPITRE VI.

*Scène champêtre. — Aspect d'Hambourg. — Architecture. — Monumens.*

A QUELQUE distance d'Hambourg, je m'arrêtai dans une ferme, consistant en plusieurs bâtimens bien entretenus. Sur le toit d'un de ces bâtimens, des cigognes avaient construit leur habitation. Ces oiseaux sont partout en paix avec l'homme ; mais ils obtiennent des égards particuliers dans l'Allemagne septentrionale et en Hollande, pays auxquels ils rendent un service important, en les délivrant d'un grand nombre de reptiles incommodes, qu'engendre l'humidité du terrain. Dans les villes comme dans les campagnes, leur demeure est respectée, et se conserve pendant de longues années sur la même tour ou sur

le même toit. L'oiseau y revient annuellement, après avoir achevé son séjour dans les contrées plus méridionales; c'est un voyageur qui a quitté pour quelque temps ses pénates, et qui est assuré de les retrouver à son retour. Pouvant compter sur leurs asiles, et jouissant de tous les droits de l'hospitalité, les cigognes se livrent avec une sécurité entière à leurs travaux, à leurs plaisirs, et souvent elles les associent à ceux de l'homme, en se plaçant à côté de lui dans les champs et dans les jardins; spectacle de paix, de concorde et de bienveillance, que l'imagination se plaît à faire contraster avec celui de ces haines, de ces animosités et de ces destructions qui semblent former la destinée habituelle de la terre.

En parcourant les environs de la ferme, je me dirigeai vers un bosquet, et j'entendis un bruissement pareil à celui d'une eau courante; c'était la rivière d'Alster, qui épanchait son onde

naissante sur une pente douce, entre les arbres ombrageant ses rives. Je suivis le cours de la rivière, et je la vis bientôt à découvert, serpentant dans la plaine, portant des barques, et se dirigeant vers Hambourg pour se perdre dans l'Elbe qui, plus étendue et plus orgueilleuse dans sa marche, est engloutie elle-même par l'Océan. Les Hambourgeois, de concert avec leurs voisins de Lubeck, avaient établi une communication entre l'Alster et la Trave; ce travail avait coûté des sommes considérables, et l'industrie s'en applaudissait; mais les seigneurs de la province, encore couverts de la rouille féodale, se jetèrent sur les bateaux et les pillèrent. Il fallut renoncer à cette navigation, et les écluses tombèrent en ruine.

Quand on remonte à la source des rivières, on trouve des ruisseaux; quand on remonte à l'origine des empires et des cités florissantes, on trouve des tribus de Nomades et des cabanes. Ham-

Hambourg ne fut long-temps qu'un hameau, formé sous les auspices d'un couvent, et subsistant sous la protection d'un petit fort, bâti par ordre de Charlemagne. Les Danois et les Slaves attaquèrent plusieurs fois le hameau, le couvent et le fort, menaçant cette société naissante de la destruction. Mais la persévérance des Allemands l'emporta, et la situation avantageuse entre l'Océan et la Baltique, sur une grande rivière, rassembla bientôt une population plus considérable. Déjà, dans le moyen âge, Hambourg avait des magistrats nommés par les habitans, des lois particulières, et un territoire en partie conquis sur l'Elbe, en partie acheté des princes voisins. Dans les temps postérieurs, son administration s'étant perfectionnée, et plusieurs circonstances ayant favorisé l'industrie de ses citoyens, elle est devenue un des plus grands entrepôts du commerce, et ses comptoirs ont pu rivaliser avec ceux d'Amsterdam et de Londres.

L'aspect d'Hambourg rétrace d'ailleurs le souvenir des temps du moyen âge, où cette cité a pris son premier développement. Défigurée dans toute l'Europe par ce goût bizarre qui a reçu le nom de *gothique*, l'architecture l'était sur-tout, et a conservé plus long-temps ce caractère parmi les peuples du septentrion. Dans les contrées méridionales, l'art pouvait redresser ses méprises, et se perfectionner plus rapidement à l'aspect de ces ruines augustes, échappées aux dévastations des barbares, et de cette nature qui, sous les influences d'un beau ciel, joint la grâce à la majesté. Le long de la Baltique, de l'Elbe, de la mer du nord, il n'y avait point de modèles, et l'âpreté du climat, autrefois encore plus sensible dans ces pays, arrêtait l'essor de l'imagination. A Hambourg, comme dans la plupart des villes voisines qui appartinrent jadis à la ligue anséatique, les rues sont tortueuses, les places étroites, les maisons chargées

d'ornemens grotesques, de saillies incommodes, et de vitrages qui se touchent. Les pignons étant en avant, il n'y a point de régularité ni de suite imposantes dans les façades. Les quartiers, plus récemment construits, montrent cependant des traces du progrès que le temps a fait faire. Hambourg se distingue par ses clochers, qui s'élancent dans l'air comme s'ils aspiraient à toucher au ciel. Cette communication, si rapprochée avec la région où se forment les orages, leur a été funeste, et il y a quelque temps qu'un de ces clochers fut entièrement consumé par la foudre.

Dans l'église collégiale, appelée le *Dome*, on montre un monument qui excite la surprise. C'est le cénotaphe du pape Benoît V. Ce pontife, exilé de Rome par Othon I^er^, fut mis sous la sauve-garde de l'archevêque alors résidant à Hambourg. Jamais aucun pape n'a vécu si loin du Tibre et du Vatican. Benoît mourut dans cet exil, et fut en-

terré dans l'église du chapitre. Son corps fut cependant transporté depuis à Rome, et le chef de l'église obtint après sa mort les honneurs qui lui avaient été enlevés pendant sa vie. Sur le cénotaphe conservé à Hambourg, est la figure de Benoît, entourée d'un grand nombre d'images.

Plusieurs monumens et les noms de quelques quartiers conservent le souvenir de saint Anschaire (1), fondateur du couvent voisin d'Hambourg. Né en France, au commencement du neuvième siècle, il entra au couvent de Corbie. Quand, sur le modèle de ce couvent,

(1) Saint Anschaire rassembla deux fois quarante à cinquante volumes, collection très-considérable pour le temps ; mais ces trésors lui furent enlevés par les pirates lorsqu'il se rendit en Suède, ou devinrent la proie des flammes lorsque les Danes incendièrent Hambourg. Il avait rédigé le journal de ses voyages (*Diarium*). Ce journal se trouvait, au treizième siècle, dans l'abbaye de Corbey en Westphalie, et fut envoyé de là à Rome en

ou car fondé en Allemagne celui de Corvey, Anschaire se transporta dans ce nouvel asile de la dévotion. Peu après, Louis II l'envoya dans le nord pour prêcher l'Evangile. Après avoir établi le couvent d'Hambourg, il parcourut le Danemarck et la Suède, eut des entretiens avec les rois de ces pays, et les disposa à recevoir le christianisme. De retour sur les bords de l'Elbe, il fut attaqué dans son monastère par les barbares de la contrée voisine, et réduit à prendre la fuite. Ayant erré quelque temps dans les bois, il obtint un asile chez une dame, que les chroniques appellent *Ikkia*. Le calme s'étant rétabli, il retourna dans son séjour ordinaire, et releva les ruines du couvent. Son zèle et

---

760. On n'en a pas entendu parler depuis. Des savans de Danemarck, pendant leur séjour à Rome, ont fait en vain des recherches pour le découvrir. On leur a dit que le manuscrit a peut-être passé à Avignon, lorsque les papes faisaient leur résidence dans cette ville.

son intrépidité furent récompensés par l'archevêché de Bremen.

Il est difficile de nos jours, dans le midi sur-tout, de se faire une idée de la carrière et de la situation de ces missionnaires, qui se rendirent les premiers dans les pays septentrionaux. Point de routes tracées, point d'hospices; partout des forêts épaisses, des frimas et des glaces; les animaux féroces marchaient par troupes, et des hommes à demi-sauvages effrayaient le voyageur par leurs traits et par leur costume. Il fallait, pour braver tant d'obstacles et tant de périls, une patience et un courage que le zèle le plus exalté pouvait seul inspirer. Ces intrépides hérauts de l'Evangile souffrirent beaucoup, et la couronne du martyre ceignit plus d'une fois leur tête. Ils prêchèrent des vérités bienfaisantes; ils firent naître les premières communications entre des peuples dépourvus de culture, et ceux qui en connaissaient au moins les élémens.

## CHAPITRE VII.

*Commerce de l'Allemagne en général. — Commerce d'Hambourg. — Phénomènes de l'Elbe.*

Tout invite l'Allemagne à l'activité commerçante. Ce pays est un des plus riches en produits ; les grains y abondent ; les plantes utiles s'y trouvent en très-grand nombre ; le bétail prospère et plusieurs divisions produisent du vin. On tire du sein de la terre du fer, du cuivre, de l'argent, du sel ; les manufactures livrent des toiles, des draps, des étoffes de laine, de coton et des soieries. D'un autre côté, l'Allemagne a des besoins, principalement ceux que fait naître le progrès du luxe ; il lui faut des marchandises coloniales, des vins de France et d'Espagne, des étoffes riches, des meubles précieux : plusieurs fleuves

navigables la traversent et la mettent en communication avec la mer.

L'orgueil féodal a fait long-temps regarder en Allemagne les occupations du commerce comme peu importantes et comme subalternes. Les titres, les cordons, les riches bénéfices, captivaient essentiellement l'ambition et l'intérêt. L'industrie commerçante devait se réfugier dans les cités qui avaient joué un rôle du temps de la ligue anséatique, et qui, sous le titre de villes impériales, jouissaient d'une administration plus favorable au développement des travaux industriels. Hambourg sur-tout est devenu l'asile du commerce; et, favorisé par une situation avantageuse, il s'est déployé dans cette ville avec un succès brillant (1).

(1) On faisait monter, il y a quelque temps, la valeur de tout le commerce d'Hambourg à près de 600 millions de livres tournois. Plus de deux mille vaisseaux entrent, dans les temps ordinaires,

Ce que le Tage est pour Lisbonne, la Tamise pour Londres, l'Elbe l'est pour Hambourg. La navigation de ce fleuve embrasse la Silésie, la Bohême, la Saxe, le Brandebourg, le pays d'Hanovre, le Mecklembourg, le Holstein, et s'étend par les canaux intérieurs jusqu'en Prusse et en Pologne. A douze milles d'Allemagne, au-dessous d'Hambourg, l'Elbe se jette dans la mer, et ouvre à l'industrie la route de toutes les parties du monde. Placés sur les limites du midi et du nord, les Hambourgeois observent sans cesse, non seulement l'Allemagne, mais l'Europe entière. Au premier signal, ils placent avantageusement tous les produits de la nature et de l'art, dont ils se trouvent dépositaires, ou

---

grand port, et la ville elle-même en possède deux cents. De 1767 à 1776 il avait passé annuellement, de France à Hambourg, pour la valeur de 30 à 40 millions de marchandises, dont la moitié venant de Bordeaux.

qu'ils peuvent se procurer par leur vaste correspondance. Leurs profits augmentent par la circulation continuelle des lettres de change, par les gains du frêt, et par les assurances maritimes. Une banque solide, et qui jouit partout d'une réputation intacte, sert de dépôt à des fonds qui deviennent disponibles au gré des circonstances. Frédéric II voulut enlever à ces habiles spéculateurs le commerce des toiles de Silésie, et le faire passer à Stettin, situé sur l'Oder. Le ministre, qu'il consulta sur cet objet, lui répondit que Stettin pouvait devenir l'entrepôt des toiles, si le roi parvenait à y transporter les capitaux et le crédit d'Hambourg.

Cette grande étape, subsistant par elle-même, indépendante d'une foule de circonstances qui peuvent entraver l'industrie, et qui n'a été gênée quelquefois que par des événemens extraordinaires, a eu sur l'Allemagne des influences dignes d'attention. En ouvrant

des débouchés à une vaste étendue de pays, elle a donné du ressort à l'activité de la nation ; et, en faisant circuler les nombreux objets amenés par des navires fréquentant toutes les mers, elle a répandu de nouvelles jouissances et de puissans encouragemens. Les entreprises des Hambourgeois leur ont donné l'occasion d'acquérir des connaissances, qui rendent leur conversation instructive, et qui de leur ville se propagent dans les contrées voisines. Ils ont des notions très-justes sur la théorie des finances, sur les principes administratifs, et sur la situation des divers états de l'Europe.

Hambourg a une population de cent vingt mille ames. Cette masse d'hommes est dans un mouvement continuel. Depuis l'armateur jusqu'au porte-balle ; depuis le banquier qui va calculer à la Bourse les chances de la fortune, jusqu'au petit marchand qui vend à l'aune et au colporteur, qui parcourt les rues,

ils s'agitent tous pour gagner de l'argent. Leur travail est productif, et leurs logemens, leurs vêtemens, leurs consommations, leur ton, indiquent qu'ils sont au-dessus du besoin. La Bourse est le rendez-vous général, le centre des spéculations et des projets; aux négocians se joignent les curieux et les nouvellistes; l'édifice même, la place dans laquelle il est situé, et les rues voisines, se remplissent et s'obstruent. On entend parler toutes les langues; on rencontre des hommes de tous les pays; on apprend des nouvelles de toutes les parties du monde. C'est là que se lient et s'enchaînent par les rapports commerciaux les cités les plus distantes; c'est là que d'un mot suivi d'un trait de plume le spéculateur hardi gagne dans un moment des sommes, que le laboureur, l'artisan, l'homme de lettres, l'artiste, ne sauraient gagner pendant une vie entière de travaux et de peines.

On a créé deux ports dans l'enceinte

de la ville ; l'un destiné aux barques venant de l'intérieur ; l'autre, beaucoup plus vaste, pour les navires arrivant de la mer. Les canaux, dont la plupart des quartiers sont pourvus au moyen des eaux de la rivière, favorisent le versement des marchandises dans les magasins. Tout ce qui concerne la navigation de l'Elbe est surveillé avec la plus grande attention. Il y a une commission spécialement chargée de cet objet, qui embrasse l'entretien des fanaux et des balises, et les accidens physiques pouvant influer sur le cours des eaux. Pour être en état d'étendre leur vigilance jusqu'aux limites de la mer, les Hambourgeois firent, dès le quatorzième siècle, l'acquisition du bailliage de Ritzebuttel, petit district situé à l'embouchure de l'Elbe, et qui a le port de Cuxhaven.

Les phénomènes des vents et des marées sont remarquables dans ces parages. Les marées se font sentir dans l'Elbe

jusqu'à plus de six lieues au-dessus de Hambourg, c'est-à-dire jusqu'à trente lieues de la mer. Lorsqu'à l'embouchure du fleuve, il souffle en automne un vent violent d'ouest, les eaux s'enflent au point que les canaux de la ville débordent, remplissent les caves, les magasins, et inondent quelquefois les rues. Ces crues ne sont cependant pas si subites qu'on ne puisse parvenir à sauver les marchandises. Le vent d'est produit un effet contraire. Il chasse les eaux de l'Elbe vers la mer avec tant de force, que les canaux restent à sec, et qu'on y passe à pied.

## CHAPITRE VIII.

*Institutions d'Hambourg. — Mœurs des habitans.*

Quoiqu'il y ait à Hambourg beaucoup de ressources pour le travail, et que la plupart des habitans jouissent du bien-être, l'indigence n'y est pas inconnue. Il y a des familles dont les maladies ou les revers paralysent l'activité, des vagabonds que le libertinage a accoutumés à la paresse, des étrangers qui, attirés par l'appât du gain, mais trompés dans leurs espérances, épuisent leurs moyens, et se trouvent enfin dans le dénuement. Mais on ne voit jamais ces victimes du malheur ou de l'inconduite traîner leur misère dans les rues, ou la produire périodiquement aux portes des maisons. Outre les établissemens destinés depuis plusieurs siècles au soulage-

ment de la classe indigente, il s'est formé depuis quelque temps une institution qui peut servir de modèle.

Des citoyens estimables se sont réunis dans le dessein généreux de secourir les pauvres, de manière à les rendre utiles aussi long-temps que leurs forces le permettent. Une direction générale ayant été établie sous l'autorité des magistrats, on a rassemblé des fonds; et quelques hommes, distingués par leurs lumières et leur expérience, ont tracé le plan qu'il fallait suivre. La ville a été répartie, sous le rapport de la police des pauvres, en sections et en quartiers. On se procure des tableaux exacts de ceux qui ont besoin de secours, de leur âge, de leur profession, de leur conduite. Ceux qui sont hors d'état de travailler obtiennent une assistance proportionnée à leurs besoins: les autres sont mis à même de s'occuper lucrativement, soit chez eux, soit dans un atelier commun. Les mendians et les vagabonds rencontrés dans

la ville doivent être conduits dans une maison, où on les applique au travail sans les maltraiter. La manière de graduer les secours, celle de répartir le travail, et d'en tirer parti pour l'accroissement des fonds, les soins à donner aux enfans des familles pauvres, toutes ces branches entraînent un détail d'administration auquel les préposés se livrent avec autant d'intelligence que de désintéressement.

Cette institution a fait époque en Allemagne, et dans d'autres pays on s'est empressé d'en prendre connaissance pour l'imiter en tout ou en partie. A Copenhague, à Stockholm, à Londres, à Paris, des philantropes éclairés ont correspondu avec les directeurs de l'établissement d'Hambourg; et les détails de l'administration publiés dans les journaux ont fixé partout l'attention du public.

La première idée de cette police des pauvres est due à la société fondée à

Hambourg, il y a environ quarante ans, pour l'avancement des arts utiles. Cette société est composée de plus de trois cents personnes. Elle a fait naître plusieurs institutions utiles, des caisses de crédit, des écoles gratuites de navigation et de dessin, des bains publics, et un établissement pour sauver les noyés. Les mémoires qu'elle publie renferment des comptes-rendus, et des avis utiles aux artisans, aux artistes et aux négocians.

Un des hommes les plus zélés pour la prospérité d'Hambourg, le professeur Busch, est mort depuis peu. Sa mémoire sera long-temps chère aux habitans. Ses connaissances profondes dans la théorie du commerce, dans les finances, dans le droit public, lui avaient acquis la confiance générale, et, dans plusieurs occasions importantes, on a eu recours à ses conseils. Les ouvrages qu'il a donnés sur les banques, sur la circulation de l'argent, sur la navigation des neutres, sont remplis de vues saines et d'obser-

vations lumineuses. Peu d'écrivains d'Allemagne ont mieux saisi les vrais rapports de l'organisation sociale, et les ont développés avec autant d'ensemble et de sagesse. On s'aperçoit, en lisant Busch, qu'il avait beaucoup voyagé, et qu'en observant habituellement les hommes dans une des villes les plus commerçantes du monde, il avait eu occasion de connaître, dans toute son étendue, le mouvement de l'industrie humaine.

Busch avait pour amis, et souvent pour collaborateurs, deux hommes d'un grand mérite, MM. Reimarus et Ebeling. Le premier est principalement connu par un Traité du commerce des grains; le second a publié, outre plusieurs ouvrages sur le commerce, une Description de l'Amérique septentrionale. C'est un recueil immense, dont une main plus habile dans l'art de rédiger pourra tirer le plus grand parti. L'histoire, la géographie, la statistique y sont approfondies dans le même détail; et ce

recueil est d'autant plus précieux, que l'auteur a obtenu, par sa correspondance à Philadelphie, à Boston et ailleurs, des renseignemens qui l'ont mis en état de donner à son travail une grande exactitude. M. Ebeling possède une collection de cartes peut-être unique en Allemagne; celles d'Amérique, gravées sur les lieux, fixent principalement l'attention, et fournissent une preuve du progrès rapide des arts dans ce pays, où ils sont si nouveaux. Je les examinai avec deux Américains, qui se croyaient transportés dans leur patrie, et qui se livraient avec transport aux charmes de cette illusion.

S'attendrait-on à trouver dans une ville de commerce, administrée d'ailleurs par des lois très-sages, et reconnaissant la liberté pour le grand ressort de son industrie, l'intolérance religieuse? Mais les petites républiques tiennent aux usages, aux coutumes, si ce n'est aux opinions. Le luthéranisme, établi à

Hambourg dès le seizième siècle, y a régné avec un sceptre de fer. Le clergé s'était arrogé un si grand pouvoir, qu'on vit le moment où il allait siéger avec le magistrat dans les assemblées générales. Il n'y a pas trente ans que le pasteur Goetz, appelé le *pape d'Hambourg*, tonnait du haut de la chaire contre les catholiques, les calvinistes, les juifs, et ameutait le peuple contre un ecclésiastique paisible, qui voulait tempérer l'ancien rigorisme par des principes plus conformes à l'esprit de l'Evangile. Il a fallu croire à Luther pour exercer publiquement le culte, et pour être admis à ce grade de la bourgeoisie qui donne l'entrée dans les assemblées générales.

Le temps a mitigé ces antiques préventions et les fera disparaître. Il n'a pas moins agi sur les mœurs et le caractère des habitans; le peuple est moins rude, et dans les autres classes il y a de la prévenance et de la politesse. On s'aperçoit cependant, malgré ce vernis,

que l'argent est le signe de valeur non seulement des marchandises, mais des personnes; et il en sera toujours ainsi dans toutes les réunions d'hommes où l'intérêt commercial est le mobile essentiel. Chaque corps, chaque classe d'ailleurs a son poids et sa mesure; et tout ce qu'on peut exiger raisonnablement du banquier et de l'armateur, de l'homme décoré et titré, du financier opulent, c'est qu'ils manifestent leur importance avec les adoucissemens que demandent les convenances de la société.

La forme de l'administration publique a éprouvé plusieurs révolutions; et les jalousies excitées par des esprits remuans, entre le peuple et les magistrats, ont même fait naître des scènes sanglantes. Dans le dix-septième siècle, un choc violent conduisit deux démagogues sur l'échafaud. Peu après on convint des formes qui ont subsisté depuis. Le corps des magistrats, ayant à sa tête quatre

bourgmestres, et portant le titre de *sénat*, a dans ses mains le pouvoir exécutif. Le corps des bourgeois prend part à la confection des réglemens, détermine les taxes publiques, et surveille l'administration des finances. Le sénat se renouvelle lui-même, et fait ses choix parmi les membres de la bourgeoisie : il n'y a point de familles patriciennes ; mais une partie des magistrats doit être composée d'hommes lettrés. Les assemblées de ce corps et celles de la bourgeoisie se tiennent dans l'hôtel-de-ville, qui est un édifice gothique, composé de plusieurs parties discordantes, et qui, par un rapprochement analogue à l'existence d'une cité commerçante, est placé à côté de la Bourse. Le territoire est gouverné par des baillis que nomme le sénat.

## CHAPITRE IX.

*Environs d'Hambourg. — Jardins. — Hagedom. — Gesner.*

Une allée de tilleuls, plantée le long du large bassin que forme l'Alster, sert de promenade publique dans l'enceinte d'Hambourg. On se promène aussi sur le rempart, où il y a des points de vue très-variés sur l'Alster et sur l'Elbe ; mais c'est sur-tout hors de la ville que se rend la foule de ceux qui cherchent la récréation et l'amusement. Les environs présentent partout le tableau de la richesse champêtre. Le territoire est couvert d'une population presque aussi serrée que celle de la ville même; de belles allées ombragent une multitude d'habitations agréables; ailleurs ce sont des villages opulens, dont les habitans se livrent sur-tout à la culture des légumes

et des fruits. Les influences que répandent les richesses et l'activité des Hambourgeois se sont étendues dans les districts voisins, appartenant au Holstein, et y ont fait naître avec l'abondance toutes les commodités de la vie. L'art a vaincu les inconvéniens et les difficultés que présentait le climat; les sables, les landes, les marais, tout a cédé aux efforts de l'homme; et, si la belle saison était plus longue, peu de contrées offriraient un séjour plus riant.

Profitons des beaux jours pour parcourir ces lieux: le soleil domine; l'air est doux, et le ciel sans nuages.

La plupart des négocians ont des maisons de campagne sur le territoire d'Hambourg ou sur celui du Holstein. C'est là qu'ils vont se délasser avec leurs familles des travaux du comptoir. Quittant la gravité et la réserve qui les accompagnent d'ordinaire, ils semblent s'épanouir au contentement et goûter le

plaisir ; mais une sourde inquiétude les poursuit, même dans ces asiles champêtres, et les plus riches y échappent le moins. On les voit souvent taciturnes et rêveurs ; la nature leur sourit en vain pour les distraire ; sur la verte pelouse, parmi les arbres et les fleurs, ils combinent les moyens d'augmenter leurs trésors ; ils calculent les hasards dont ils sont menacés, et je lis sur leur front :

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Les jardins des négocians, et ceux où se porte la foule, sur-tout les jours de fête, sont répandus sur tous les points des environs ; mais les plus vastes et les plus somptueux se trouvent le long de l'Elbe, du côté de la ville d'Altona. Ils sont placés sur une éminence, et descendent en gradins vers l'Elbe. Ce fleuve fait mesurer à l'œil une largeur de plus de deux lieues. Plusieurs îles y sont répandues, et au fond du tableau, sur la rive opposée, est le pays d'Ha-

novre, où l'on distingue, avec un temps serein, la ville d'Harbourg et un grand nombre de villages. Les vaisseaux qui remontent ou descendent augmentent la beauté du coup-d'œil. Le plus remarquable des jardins est celui qu'ont ouvert au public quelques Français associés pour cette entreprise. Le bâtiment a autant d'étendue que d'élégance. Sur les différentes terrasses qui composent les promenades, sont des cabinets, des pavillons et des tentes. A chaque terrasse les aspects changent, et la rivière déploie des beautés différentes.

L'éminence où sont ces jardins se prolonge dans les champs, et se perd dans une plaine où le grand chemin court entre l'Elbe et des terres bien cultivées. Le village de Flottbeck se fait remarquer par un parc dont l'ordonnance générale et les détails font honneur au goût de celui qui l'a créé. Plus loin est Dockenhude, rempli de belles maisons et de promenades le long du

fleuve. Cet endroit fut un des asiles du fameux Grotius pendant les années où, méconnu de sa patrie, il vécut loin d'elle et de sa famille. Ce souvenir intéresse encore davantage que les riches créations et les jouissances dispendieuses des capitalistes d'Hambourg. Au-delà de Dockenhude, on arrive aux hauteurs sablonneuses de Blankène, village peuplé de pêcheurs. En contemplant de la cime de ces hauteurs le large bassin de l'Elbe et les nombreux vaisseaux qui s'y frayent une route, on croirait apercevoir un bras de l'Océan.

Je revenais de la course qui m'avait fait connaître ces divers endroits, côtoyant l'Elbe, lorsque je vis un de ces phénomènes qui commandent l'admiration. Sur la rive opposée s'élevait un nuage épais chargé de la foudre. Après avoir paru quelques moments immobile, il est porté tout à coup par un vent violent sur le fleuve dont il couvre les eaux d'un voile funèbre. En même temps

tonnerre se fait entendre ; et les éclairs, après avoir sillonné le nuage, vont se jouer entre les mâts et les voiles des vaisseaux. Ces édifices mobiles qui s'élevaient avec orgueil sur les eaux, cédant aux efforts de la tempête, et s'humiliant devant l'imposante majesté du ciel, semblent engloutis par les vagues. De l'autre côté du chemin, les champs étaient encore éclairés d'un beau jour, et le soleil dorait les épis de ses rayons ; mais bientôt ce contraste pittoresque disparaît ; l'obscurité se répand de toute part, et l'œil ne se dirige plus qu'à la lueur des éclairs.

On trouve des sites différens et des beautés d'un autre genre en se promenant sur les bords de l'Alster. Là, tout est simple et modeste ; l'art et la richesse ne se montrent que dans la variété des cultures. On oublie le bruit de la ville, le faste des jardins ornés, et on éprouve tout le charme de la solitude. L'Alster promène ses eaux entre

des bouquets d'arbres, des coteaux fertiles, de belles prairies et des habitations champêtres. Cette rivière paisible ne jouit pas de la célébrité des fleuves qui, roulant du haut des monts glacés, tracent dans leur cours les limites des empires; mais elle fertilise une terre heureuse; son éclat modeste plaît à l'œil sans l'étonner; son onde claire et limpide est l'image de cette paix, de ce calme que l'innocence et la sagesse répandent sur la vie. Après avoir passé quelques heures à la ferme de Harvestehude, je retournai vers le soir à la ville en gondole. L'air était serein; l'Alster, semblable à une glace, réfléchissait les arbres et les maisons, ornemens de ses bords; et dans le lointain retentissait le son d'un cor de chasse, dont le charme augmentait à mesure que l'air répandait son voile sur la nature.

Harvestehude était la retraite ch[ère] du poète Hagedorn, connu par des f[a]bles et des hymnes, et regardé com[me]

un des pères de la poésie allemande. Il *se plaçait souvent sous un vieux chêne, pour mêler les sons de la lyre poétique au murmure des eaux et au chant du rossignol. Le chêne n'existe plus; il a été consumé par la foudre* : mais on lit encore avec intérêt les vers qui furent composés à l'ombre de ses rameaux.

Hagedorn jouissait d'une grande réputation en Allemagne, et Gesner fit le voyage d'Hambourg uniquement pour le voir. Ils se rendirent ensemble à Harvestehude. Gesner, qui se connaissait en beautés pittoresques, fut frappé de celles des rives de l'Alster. Les deux poètes se vouèrent un attachement réciproque, et les relations, qu'ils entretinrent depuis, furent utiles aux progrès de la littérature allemande.

Un des endroits autour d'Hambourg, que les habitans de cette ville fréquentent le plus, c'est Wandsbeck, sur le territoire du Holstein. Ce bourg, rempli

de manufactures, a d'ailleurs un grand nombre de belles maisons et de promenades. On se rend sur-tout dans le jardin qu'a créé Schimmelmann, d'abord marchand malheureux en Poméranie, ensuite fournisseur en Saxe, banquier à Hambourg, et enfin ministre des finances en Danemarck, comte et chevalier de tous les ordres. Pendant son séjour à Hambourg, il acheta Wandsbeck, y fit construire un château, et traça le plan d'un jardin qui s'est étendu et embelli par les soins d'un de ses fils (1).

---

(1) Schimmelmann est né en 1724 dans une petite ville de Poméranie, où son père faisait le commerce. Il est mort en 1782, rassasié d'honneurs et de biens, possédant plusieurs baronies, comtés, et laissant des millions. Ses fils sont entrés dans la carrière des places, et en ont rempli d'importantes avec distinction. Ses filles se sont alliées aux premières familles de Da... Schimmelmann avait un frère, qui fut long-temps pasteur d'un village en Brandebourg, et qu'il mit dans l'indépendance en lui assurant un revenu

annuel de 4,000 francs. Pendant que l'un dirigeait la fortune d'un Etat, l'autre profitait de son loisir pour se livrer aux travaux littéraires, et fit des commentaires savans sur les anciens monumens théologiques de l'Orient et du Nord.

## CHAPITRE X.

### *De Klopstock et de ses Ouvrages.*

UN autre poète, le célèbre Klopstock, auteur de la *Messiade*, de quelques drames et d'un grand nombre de pièces lyriques, a passé la plus grande partie de sa vie à Hambourg. Il était né au pied des montagnes du Hartz, dans la ville de Quedlinbourg. Après avoir fait ses premières études dans cette ville, il fut placé au collége de Schulforta, près de Naumbourg en Saxe. Il conçut dès lors le plan de la *Messiade*, et en publia peu après les premiers chants. Les essais de sa muse firent peu de sensation dans la contrée, et les Saxons en parlèrent avec indifférence ; mais ces essais révélèrent le talent du poète à Bodmer de Zurich, qui travaillait alors de concert avec plusieurs hommes de mérite, à former

littérature allemande. Bodmer invita Klopstock à se rendre auprès de lui, et fit connaître en Suisse les chants de la *Messiade* qui avaient paru. Ils furent lus avec enthousiasme; et quand l'auteur arriva à Zurich, il y reçut l'accueil le plus flatteur. On accourut des villes et des campagnes voisines pour le voir, et pour lui exprimer l'admiration qu'inspiraient ses vers. Klopstock passa une année sur les bords de la Limath, enchanté des beautés de l'Helvétie et des mœurs de ce pays, qui avaient de l'analogie avec la simplicité antique de son caractère. Il composa plusieurs pièces lyriques, où l'on observa un développement heureux de son talent, et l'effet qu'avait produit sur son imagination l'aspect d'une belle nature. De retour en [illegible] il continua ses travaux, et sa réputation se répandit. Mais la fortune le faisait languir dans une situation voisine du besoin; avec l'élévation d'ame qu'avait Klopstock, il est difficile de

descendre à ces soins fastidieux et à ces petites combinaisons qui font obtenir les richesses aux hommes ordinaires.

Les chants de la *Messiade*, qui avaient paru, tombèrent entre les mains d'un jeune homme attaché au comte Ernest de Bernsdorf, qui les fit connaître à ce ministre, amateur éclairé des arts et jouissant d'un grand crédit en Danemarck. Bernsdorf, enchanté de cette lecture, résolut de faire la fortune du poète. Il le recommanda fortement à Frédéric V, qui appela Klopstock à Copenhague, lui fit un accueil flatteur, et lui accorda une pension viagère qui le mettait en état de se livrer sans inquiétude et sans distraction aux inspirations de son génie. Klopstock exprima sa reconnaissance au généreux mon[arque] et quitta Copenhague pour se fixer à Hambourg.

Avait-il oublié les moments fortunés passés en Suisse, les beautés poétiques

de ce pays, et la société littéraire qui lui avait donné de si puissans encouragemens? ou ne fut-il pas le maître de porter ses pas si loin des lieux d'où il tirait sa fortune? Dans une ville commerçante, dans un port de mer, le goût du commerce domine; le ton de la société, les amusemens, les occupations littéraires même, lorsqu'on s'y livre, prennent une tendance et une empreinte analogues aux objets qui fixent l'attention générale. La poésie ne saurait y produire une grande sensation. Il est difficile de s'y livrer à ce recueillement des facultés qui les alimente et les fortifie; à ces analyses du goût qui épurent les richesses d'une imagination vive et ardente. D'ailleurs le ciel du nord de l'Allemagne a des rigueurs que redoute la muse poétique; et si elle fait naître sous ce ciel des conceptions heureuses, c'est par des efforts plus pénibles et à de plus longs intervalles.

Une autre circonstance peut avoir

influé sur le génie de Klopstock. Au commencement du dix-huitième siècle, époque de la naissance de ce poète, il régnait parmi les protestans de l'Allemagne septentrionale une dévotion exaltée et mystique, qui produisit même une secte connue sous le nom de *piétistes*. On ne lisait que des ouvrages ascétiques; on déclamait contre le monde et ses vanités, et l'on cherchait la retraite pour y méditer sur les mystères de la foi, ou pour y entretenir commerce avec les intelligences célestes. Né avec une ame sensible et facile à s'exalter, Klopstock aurait-il pu échapper aux influences de ce génie dominant? Dans sa famille même, elles l'entouraient habituellement, et son père poussait l'exaltation au point qu'il croyait quelquefois être en lutte corporelle avec le démon. Ces premières impresions ne purent être corrigées dans le collége de Schalforta, dont les maîtres n'étaient pas fameux par leur philosophie, et

séjour du poète en Suisse fut trop court pour les effacer entièrement.

On reconnaît, en lisant la *Messiade*, le talent poétique dont la nature avait doué Klopstock, et les belles qualités de son âme. Il a souvent un élan qui entraîne, de la grandeur dans les idées, de la pompe dans l'expression, de la richesse dans les images. On s'aperçoit que tous les sentimens nobles et généreux, et toutes les affections douces étaient au fond de son cœur. Mais le théologien, entraîné par des combinaisons métaphysiques, fait plus d'une fois disparaître le poète; la monotonie du fond des idées et du coloris est sensible; l'enthousiasme ne se communique pas toujours au lecteur, et paraît factice. Les nuances de la profondeur à l'obscurité, et du naturel au familier, ne sont pas observées avec l'attention que prescrit un goût pur et sévère. On retrouve le même caractère et les mêmes traits dans les autres ouvrages de Klopstock,

à l'exception de la *Mort d'Adam*. Ce drame est rempli de ces beautés pures et vraies, dont l'effet est le même partout, et qu'apprécient tous les siècles.

Klopstock avait fait une étude approfondie de la langue allemande. Il a contribué à la former non seulement par ses poésies, mais aussi par des analyses grammaticales, et par des observations philosophiques qui ont été reçues avec applaudissement en Allemagne.

## CHAPITRE XI.

*Altona. — Traits historiques sur cette ville.*

Un roi de Danemarck, maître des districts du Holstein, baignés par l'Elbe, jeta les fondemens d'Altona pour en faire la rivale d'Hambourg. Les deux villes sont si rapprochées, qu'en sortant de l'une on est aux portes de l'autre. La proximité est beaucoup plus grande que celle de Genève et de Carouge en Savoie, dont l'origine est d'ailleurs la même. Le roi de Sardaigne voulait enlever des profits aux Genevois. Altona a prospéré beaucoup plus que Carouge; mais Hambourg n'en a pas souffert. Sa prééminence, comme ville commerçante, était trop solidement établie pour être ébranlée par cette concurrence. Un arbre robuste et vigoureux peut céder

quelques sucs nourriciers à un arbrisseau voisin, sans éprouver lui-même aucun affaiblissement.

Le gouvernement danois déclara que, dans la ville qu'il établissait, l'industrie serait libre de toutes les entraves des lois prohibitives, des corporations, des jurandes, et que tous les cultes y seraient admis. Outre les luthériens des contrées voisines, il est arrivé des catholiques, des réformés, des mennomites, des hernuthes, et un grand nombre de juifs. Le temple réformé a servi à ceux de cette religion, qui sont établis à Hambourg, avant qu'ils eussent obtenu la liberté de culte dans cette ville.

Cet homme singulier, successivement jésuite, janséniste, protestant, visionnaire, et chef de secte, Jean Labadie (1),

(1) Labadie naquit en 1610, à Bourg en Guienne. Après avoir passé quinze ans chez les jésuites, il commença à mener une vie errante

profita aussi de l'asile ouvert dans Altona à la tolérance religieuse. Il s'y rendit avec quelques-uns de ses disciples, et y termina sa carrière en 1674, entre les bras d'Anne-Marie Schurmann. Cette femme savante, qui parlait toutes les langues, qui possédait les mathématiques, la géographie, l'histoire, qui long-temps cultiva tous les beaux-

---

qui le conduisit de Guienne en Picardie, et de là en Languedoc, où il changea de religion, et fut ministre protestant pendant plusieurs années. Il passa ensuite à Genève, en Hollande, en Allemagne, et mourut à Altona. On prétend qu'il cachait, sous les dehors de la dévotion et de la mysticité, des passions mondaines; qu'il fit tomber dans d'étranges égaremens les religieuses d'un couvent dont il avait été nommé directeur, qu'il captivait les dévotes protestantes autant par la main que par l'esprit, et qu'il se fit chasser de plusieurs endroits pour inconduite. Ses disciples prirent le nom de *Labadistes*. La plupart de ses ouvrages ont des titres bizarres : *le Héraut du grand roi Jésus*; *le Chant royal du roi Jésus-Christ*; *les Saintes Décades*; *Traité du Soi*, etc.

arts, donna dans la mysticité, et s'étant engouée des opinions de Labadie, elle l'avait suivi à Altona. Le visionnaire laissa les débris d'une secte et de nombreux volumes enfantés dans le délire de son imagination. Les volumes tombèrent bientôt dans l'oubli, et une dame hollandaise procura aux disciples de moyens pour s'établir à Surinam, où ils ont cultivé le café et le sucre, sans qu'on ait parlé depuis de leurs visions. La dissipation et le travail sont les meilleurs remèdes pour les maladies de l'esprit.

Altona peut fournir à l'histoire quelques-unes de ces pages que l'homme sensible, ami des hommes, arrose de ses larmes. Pendant les guerres de Charles XII, cette ville, qui était ouverte, sans garnison, et que peuplaient des artisans, des manufacturiers, des négocians paisibles, fut livrée aux flammes par ordre d'un général du roi de Suède, commandant une armée en Allemagne : on

gua, pour motif, que les ennemis avaient des magasins dans la ville. Les soldats parcoururent les rues avec des torches allumées; l'incendie fut bientôt général, et un vent violent augmenta les ravages. Les maisons, les meubles, les magasins, furent consumés rapidement. Parmi le bruit et le désordre qui régnaient de toutes parts, on entendait les cris et les gémissemens des femmes, des vieillards et des enfans. Les malheureux habitans d'Altona voulurent se réfugier chez leurs voisins, les Hambourgeois; mais toutes les avenues leur furent fermées, sous prétexte qu'il régnait parmi eux une maladie contagieuse. Réduits à errer dans les champs et dans les bois, ils éprouvèrent toutes les horreurs de la faim, de la soif et du désespoir qui devait naître d'une situation si funeste.

Si les passions ont d'immenses moyens pour détruire, l'industrie a des ressources inépuisables pour rétablir. Les ruines d'Altona se relevèrent bientôt, et des

monceaux de cendres sortit une des villes les plus régulières et les plus agréables de l'Allemagne. Il y a maintenant vingt à vingt-cinq mille ames, des manufactures importantes, des chantiers très-étendus, et des comptoirs qui entretiennent de vastes relations. Le gouvernement a établi une banque, un hôtel des monnaies, un collége, un théâtre anatomique, et la bienfaisance des habitans fait naître des ateliers d'industrie, des hôpitaux, des infirmeries, dont l'administration est digne d'éloges. Les rues d'Altona, larges, bien percées, et plantées d'arbres, se perdent par un passage insensible dans les champs et dans le village d'Ottensen. C'est dans le cimetière de ce village que repose Klopstock, à côté de sa première épouse, qu'il avait tendrement aimée, et dont il a consacré les vertus dans plusieurs élégies touchantes.

## CHAPITRE XII.

*Emigrations des Allemands. — Leurs établissemens en Russie, en Espagne, en Amérique.*

Je me promenais un jour, le long de l'Elbe, avec un habitant d'Altona, et nous contemplions les navires qui faisaient voile vers la mer. Il y en avait un qui se distinguait par sa grandeur, et dont l'appareil annonçait une destination lointaine. Le compagnon de ma promenade le reconnut. C'était un vaisseau hambourgeois qui se rendait en Amérique, et qui avait à son bord près de deux cents Allemands. Ces émigrans venaient de Suabe, de Franconie, du Palatinat, et se transportaient en familles dans le nord de l'Amérique.

Les Allemands ont toujours été plus disposés à s'expatrier que les autres na-

tions de l'Europe ; et les causes qui peuvent faire abandonner le sol natal, l'intolérance religieuse, le fléau de la guerre, ou la surabondance de la population, ont eu plus d'empire sur eux. Divisés pendant des siècles en tribus différentes et souvent ennemies, ils n'ont pu éprouver dans sa force l'ascendant de ce sentiment profond, qui résulte de l'idée d'un intérêt général, d'une protection et d'une gloire commune. Il est sorti de l'Allemagne non seulement un grand nombre d'individus, tels que des artisans, faisant valoir leurs bras dans toutes les grandes villes, ou des hommes courant après la fortune et la cherchant au hasard, mais des colonies entières se déplaçant en masse pour passer dans des contrées lointaines, où elles ont défriché des landes et peuplé des villes naissantes.

Le pays de Saltzbourg perdit, au commencement du dernier siècle, près de trente mille ames. C'étaient des protestans qui

avaient long-temps sollicité la liberté de conscience, qui l'avaient obtenue par intervalles, mais qui enfin, devenus les objets d'une persécution barbare, se déoidèrent à quitter leurs foyers. Ils furent accueillis par plusieurs princes, et sur-tout par le roi de Prusse qui les établit en Lithuanie. De vastes districts dépeuplés par la peste durent à ces hommes laborieux une nouvelle culture, et se couvrirent de moissons, de bétail et de fermes.

Déjà, sous les règnes de Pierre I^er^, d'Anne et d'Elisabeth, les Allemands s'étaient transportés en foule à Pétersbourg, à Moscou, et dans plusieurs autres endroits de l'empire russe. Sous le règne de Catherine II, des promesses brillantes et des sollicitations réitérées firent passer en Russie une colonie de trente à quarante mille personnes. Quelques-uns de ces colons, privés des secours dont ils avaient besoin, traînèrent une existence malheureuse sur les bords

inhospitaliers de l'Oby; les autres ont fait peu à peu des établissemens qui prospèrent. La Russie est redevable à ces étrangers d'une grande partie du développement de l'agriculture, des métiers, des fabriques, du commerce et des sciences auquel elle est parvenue. En 1790, le nombre des colons allemands se montait à trente mille neuf cents personnes (1). La plupart sont établis dans le gouvernement de Saratow, le long du Volga. C'est aussi là qu'est l'établissement des Hernhutes, appelé *Sarepta*. L'industrie infatigable de cette colonie a fait naître parmi les Kalmoucks et les Cosaques de vastes ateliers qui fournissent des étoffes de soie, de coton, de laine, et une grande quantité de tabac. Il y a quelque temps qu'un riche Co-

(1) M. Friebe, auteur d'un ouvrage sur la Russie, observe que, dans toutes les villes de cet empire, les pharmacies sont dirigées par des Allemands.

saque avait fait une commande de quatre cents douzaines de bonnets de coton, que les femmes portent les jours de fête.

Les colons allemands, qui passèrent, à la voix d'Olandès, dans les montagnes de Sierra-Morena, se ressentirent de la disgrâce de leur protecteur. On n'avait, à la vérité, choisi que des Bavarois dont la croyance était sans reproche. Mais ils furent négligés; plusieurs quittèrent leur domicile, les autres se découragèrent. Il reste cependant encore plusieurs traces de l'activité de ces étrangers, sur-tout aux environs de la Caroline, chef-lieu de la colonie.

Mais c'est principalement vers l'Amérique que se sont dirigées les grandes émigrations des Allemands. Les rapports brillans de quelques voyageurs, et les manœuvres habiles de plusieurs émissaires, ont entraîné facilement des hommes simples et crédules, auxquels des circonstances locales avaient donné du

dégoût pour leurs foyers, ou des indigens qui n'avaient rien à perdre. Plusieurs ont été dupes de leurs espérances; et après avoir traversé les mers, ils se sont trouvés sans ressource, et ont été réduits à vendre leur indépendance à d'avides propriétaires. D'autres ont réussi, et ont obtenu, par de pénibles efforts, l'aisance et le bien-être. La plupart des nations européennes ont paru dans le nouveau monde pour y porter le vice et l'oppression; les Allemands peuvent se glorifier de n'y avoir paru que comme des bienfaiteurs de l'humanité, accompagnés des arts utiles, de la modération et de la probité. Une grande partie des états du nord de l'Amérique leur doit la prospérité dont elle jouit. Leurs établissemens, d'après le témoignage de tous les voyageurs, se distinguent par la propreté des habitations et la bonne tenue des terres.

On a imprimé, dans un journal allemand, une anecdote très-singulière. Un

1765, un homme, dont le vrai nom et le but sont restés inconnus, rassembla huit cents Allemands de tout âge et de tout sexe, et les fit embarquer pour Londres, d'où ils devaient être transportés en Amérique. Arrivé avec eux dans la Tamise, il disparaît. Les émigrans, ne sachant à qui s'adresser, s'établirent dans les rues voisines du port, et passèrent plusieurs jours dans la plus grande perplexité. Personne ne pouvait se faire une idée de cette apparition, et l'impossibilité de s'expliquer avec ces étrangers augmentait l'embarras. Quand on eut enfin découvert de quoi il s'agissait, on leur donna des secours abondans, et on les fit passer à la Caroline.

En observant ces émigrations fréquentes et nombreuses, on pourrait croire qu'il en est résulté des lacunes dans la population du pays. Mais telle est la sève de la reproduction, que ces lacunes sont insensibles. Il arrive d'ailleurs des étrangers en Allemagne, dont

plusieurs s'y fixent et s'y marient. Avant la guerre et la cession de la rive gauche du Rhin, on comptait près de trente millions d'habitans sur le sol germanique, deux mille trois à quatre cents villes, trois mille bourgs, et près de cent mille villages. Il n'y a que la Hollande, l'Italie et la France, où la population soit plus serrée, et les habitations plus nombreuses. Les divisions méridionales l'emportent cependant de beaucoup sur celles du nord; et si, dans le Palatinat, dans le Wurtemberg, on trouve trois à quatre mille ames sur un mille carré du pays, il n'y en a guère que deux mille ou quinze cents dans le Hanovre, le Mecklenbourg et la Poméranie.

## CHAPITRE XIII.

*Passage de l'Elbe. — Terres basses le long des rivières et de la mer. — Caractère et mœurs des habitans.*

L'Elbe, entre Hambourg et le pays d'Hanovre, a une largeur si considérable, que peu de fleuves en présentent une pareille. L'abondance des eaux est sans cesse entretenue par une multitude de rivières qui descendent des pentes voisines. D'ailleurs l'évaporation est beaucoup moins forte au nord qu'au midi, et la fonte des neiges enfle annuellement tous les ruisseaux, tous les torrens, qui paient leur tribut à l'Elbe, depuis les montagnes de Bohême, où ce fleuve prend sa naissance, jusqu'aux plaines qui sont au niveau de l'Océan.

En s'éloignant du rivage, on a sous les yeux les édifices d'Hambourg et d'Al-

83917

tona, qui s'élèvent en groupes au-dessus du fleuve, les chantiers des deux villes, et les jardins formant autant de terrasses décorées d'une riche verdure. On passe ensuite entre plusieurs îles, dont les unes sont habitées, les autres mises à profit comme pâturages. Leur aspect champêtre contraste avec la pompe et le luxe des objets auxquels on les voit succéder. Le fleuve a fait naître ces îles; mais il travaille sans interruption à détruire son ouvrage. Pour échapper à la puissance terrible de ses eaux, les habitans ont construit leurs maisons sur les points les plus élevés, et ont entouré leurs champs de plusieurs espèces de digues. Avec ces précautions et l'habitude du danger, ils vivent tranquilles près du gouffre menaçant des ondes, comme l'habitant de Naples au pied du mont qui lance la flamme et fait couler la lave brûlante. Au-delà des îles se développe la rive opposée de l'Elbe; ce sont des bandes fertiles et couvertes d'ha-

bitations, ou des promontoires sablonneux. Enfin on découvre distinctement la ville d'Harbourg, avec son vieux fort qui retrace des idées lugubres, et sa ceinture champêtre qui en inspire de riantes. Harbourg a peu d'étendue; mais ses relations avec Hambourg lui donnent de l'aisance. Une grande partie des environs consiste en terres basses, qui sont des alluvions de l'Elbe et d'une petite rivière qui s'y jette.

Il y a des alluvions pareilles tout le long de la Basse-Elbe, du Bas-Veser, et de plusieurs rivières moins considérables. Grossies par les pluies et les neiges, ou refoulées par les vents et les marées, les eaux se jettent dans les terres. Lorsqu'elles reprennent leur cours ordinaire, elles laissent un limon qui est de la plus grande fertilité. Le mouvement de la mer produit le même effet le long de l'Ost-Frise, du Holstein et du Sleswig. Mais pour tirer parti de ces dépôts précieux, il faut des digues très-solides,

qui puissent arrêter l'effort des vagues lorsque de nouvelles agitations les ramènent. Sans cette précaution, le terrain serait inondé ou emporté. Avant que l'art de construire les digues et les canaux eut été perfectionné, l'homme habitait ces contrées, comme les navigateurs habitent les vaisseaux, et les habitations voguaient pour ainsi dire au gré des vents et des courans. C'est ainsi que Pline représente les demeures des tribus germaniques établies le long de la côte occidentale. Mais les digues même ne résistent pas toujours, et il y a eu assez récemment des inondations qui ont englouti les champs et les villages. L'air humide de ces terres basses produit souvent des fièvres opiniâtres; il n'y a d'eau buvable que celle qu'on recueille dans les citernes, et depuis quelque temps une multitude de rats a dévoré les moissons dans quelques districts.

Mais, malgré ces inconvéniens, les

terres basses sont d'une valeur extraordinaire. Elles forment les cantons les plus fertiles de l'Allemagne occidentale, et compensent la stérilité des landes et des bruyères dont cette division est remplie. Semblables, par la nature de leur sol, à quelques provinces de la Hollande, elles en ont aussi la riche culture ; l'abondance des produits est même plus grande, et le coup-d'œil a plus de variété. Les principales récoltes consistent en froment, seigle, féves et graines de navette. Une partie du terrain est consacrée aux arbres fruitiers, aux framboises et aux fraises. Le bétail, très-nombreux et très-beau, fournit du beurre, du fromage, de la viande salée, dont l'exportation rend annuellement plusieurs millions. Les basses-cours sont peuplées de volailles de toute espèce. Les chevaux des terres basses passent pour les plus beaux de l'Allemagne. Ils sont grands, robustes, et en même temps vifs et courageux. On les recherche

partout, le prix en est très-élevé, et un bel étalon se paie de cent à cent cinquante louis.

Quoique la population souffre souvent de l'influence du climat, il y a des districts où elle est aussi forte qu'en Wurtemberg et dans le Palatinat. Il y a peu de villes, mais un grand nombre de bourgs, de villages et de fermes. La plupart des villages ont plusieurs allées d'ormeaux ou de saules, et la propreté, l'aisance, le contentement règnent partout. L'état de cultivateur est le plus considéré et le plus profitable : aucune servitude féodale ne l'a jamais opprimé. Les habitans ont toujours repoussé ce joug, et ont fait les plus grands sacrifices pour maintenir la liberté personnelle et la propriété.

Les mœurs et le ton ont un caractère particulier provenant des circonstances locales. C'est un mélange de franchise et de gravité, de droiture et de rudesse, de réserve et d'hospitalité, de simplicité

et de luxe, de crédulité antique et d'instruction moderne. L'attachement au sol natal, aux usages, au costume, forme un trait dominant du caractère. Les fermiers des terres basses ne communiquent guère avec les cultivateurs des cantons voisins. Jouissant de plus d'aisance, de plus de liberté, ils se regardent même comme supérieurs. Ces riches fermiers, aimant la retraite et le toit domestique, ont toujours eu de l'application à la lecture. On trouve chez eux plusieurs bons ouvrages de morale et d'histoire, mais point de poèmes, ni de romans; l'imagination ayant peu d'empire sur eux, c'est la raison, le jugement qui les dirigent dans le choix des livres.

Plusieurs districts des terres basses ont formé pendant des siècles de petits états presque indépendans. C'est la Ditmarsie, entre l'Elbe, l'Eyder et la mer, qui a conservé le plus long-temps cette existence politique. Les habitans, qui n'avaient reconnu qu'une espèce de

suzeraineté de la part de l'archevêque de Bremen, furent sommés, vers la fin du quinzième siècle, de se soumettre à la maison de Holstein. Ayant allégué leurs anciens rapports avec l'archevêché, et refusant de reconnaître une autre suprématie, ils furent attaqués par une armée formidable, sous les ordres du duc de Holstein et de son parent le roi de Danemarck. C'était au milieu de l'hiver; et les Ditmarses, profitant des avantages du terrain, résistèrent avec courage. Ils remportèrent même une victoire si complète, que plus de quatre cents gentilshommes restèrent sur le champ de bataille, que les deux chefs ne purent se sauver que par une fuite précipitée, et que l'étendard de Dannebrog, auquel les Danois croyaient le succès des combats attaché, tomba entre les mains des vainqueurs. On les réduisit quelque temps après; mais on leur laissa la propriété de leurs terres, la liberté personnelle, et toutes les lois civiles qui les mettaient

à l'abri de la féodalité. Ils font maintenant partie du Holstein ; et c'est parmi eux que vit, comme employé public, le célèbre Niebuhr, qui a parcouru des contrées lointaines, en savant profond et en observateur éclairé (1).

(1) M. Niebuhr est associé étranger de l'Institut de France. La relation de ses voyages est traduite en français. Il a reparu depuis peu sur le théâtre de la littérature pour réfuter un savant d'Allemagne, qui a soutenu que les Pyramides ont été formées par les révolutions du globe et le travail des élémens, et que ce sont des espèces de jeux de la nature.

## CHAPITRE XIV.

*Pays de Lunébourg.—Celle.—Maison de Bronswig-Lunébourg.*

On voit disparaître à regret les bords de ce fleuve, où règnent l'abondance, la fertilité et tout le mouvement de l'industrie la plus active. A peine sorti du district d'Harbourg, pour avancer vers Hanovre, j'aperçois une immense bruyère. Elle s'étend, d'un côté, depuis la mer jusqu'aux premiers échelons des montagnes du Hartz; de l'autre, entre l'Elbe et le Veser, et même au-delà de ce dernier fleuve. Avec la stérilité règne le silence; et cet horizon sans bornes fatigue les regards.

Cette étendue de pays a sans doute été couverte jadis des eaux de l'Elbe, du Veser et de plusieurs autres rivières. La stérilité du sol est l'effet du

cours de toutes ces eaux qui, ayant entraîné les couches supérieures, n'ont laissé qu'une grève aride et fangeuse. On est frappé, en considérant la surface du globe, de l'influence qu'ont eue les fleuves sur l'aspect qu'il présente. Ce sont eux qui, de concert avec les chaînes de montagnes, ont établi les grandes divisions de la terre. Tantôt ils ont créé ces belles vallées où l'abondance pouvait s'établir, et donné aux plaines une glèbe féconde; tantôt ils ont miné les terrains, détruit leur organisation intérieure et paralysé la végétation. Ici, leur cours rapide et bruyant fait naître des scènes imposantes; là, leur marche paisible appelle l'industrie, combine les états par des rapports bienfaisans, et conduit à la mer les échanges des peuples.

Les landes de Lunébourg, en dépit de leur aridité, ont des villes et des villages. La nature présente des compensations, et l'homme a de l'intelligence pour en tirer parti; il a trouvé, dans ce

canton rebelle à la charrue, des sources salées, et les a fait valoir. Le sel que l'on fabrique près de la ville de Lunébourg est de la meilleure qualité, et se répand par le commerce dans toutes les contrées voisines. Les abeilles trouvant une nourriture qui leur convient, on en a fait l'objet d'une culture importante, qui rend annuellement des sommes considérables. Les transports nécessaires au commerce d'Hambourg, d'Hanovre, de Bremen, fournissent un autre moyen de subsistance. Les habitans des parties les plus ingrates se rendent dans les terres basses et dans les villes commerçantes pour s'y livrer pendant une partie de l'année à des travaux lucratifs. Cette communication a eu les effets que produit en général, dans la société, le rapprochement du riche et du pauvre; l'argent de l'un a payé les bras de l'autre, et l'abondance a été partagée.

Mais que peut-il y avoir de commun entre les landes de Lunébourg et la belle

Italie, ou la fière Angleterre? Les événemens, les entreprises, les projets amènent quelquefois des combinaisons surprenantes. Dans le douzième siècle, un prince de la maison d'Est, si ancienne en Italie, fut transplanté en Allemagne par un mariage avec une princesse de ce pays, et fonda la maison de Bronswig. Il acquit de vastes domaines; sa postérité devint nombreuse, et régna pendant quelque temps depuis le Rhin jusqu'à la Vistule. La ville de Lunébourg, placée au milieu des landes voisines de l'Elbe et du Weser, devint le chef-lieu d'une des branches de cette famille. Des circonstances non moins remarquables ont conduit cette branche, nommée aussi *maison d'Hanovre*, sur le trône d'Angleterre.

Ernest Auguste, électeur d'Hanovre, avait épousé Sophie, fille de Frédéric le palatin, et d'Elisabeth, qui avait reçu le jour de Jacques I^er^, roi d'Angleterre. Lorsque le parlement dut désigner un

successeur à la reine Anne, il y avait cinquante-quatre princes ou princesses qui pouvaient prétendre à la succession, les uns descendant de Charles Ier, les autres issus de Frédéric et d'Elisabeth. On comptait parmi ces derniers les maisons d'Orléans, de Bourbon-Condé et de Lorraine; mais Sophie, épouse d'Ernest, l'emporta, parce qu'elle était protestante. Cette princesse mourut avant la reine Anne, et ce fut son fils, George-Louis, qui alla régner sur les bords de la Tamise.

Les landes finissent près de Celle, ville agréable, entourée de jardins et peuplée d'hommes industrieux. A côté de cette ville est un château qui servait de résidence aux princes de Celle, cadets de ceux de Lunébourg. Le dernier, mort en 1705, s'appelait George-Guillaume; ayant fait dans sa jeunesse un long séjour en France, il avait pris un goût décidé pour la langue et les usages de ce pays. Mademoiselle d'Olbreuse, d'une

famille protestante du Poitou, étant passée en Allemagne avec d'autres personnes attachées à la même religion, le duc de Celle lui offrit un asile. Elle sut plaire à son bienfaiteur qui, pour la rapprocher de son rang, engagea l'empereur d'Allemagne à lui donner le titre de *princesse d'Harbourg*. Peu après elle devint son épouse. La duchesse se fit remarquer par son esprit et ses talens, et répandit à Celle le goût de la politesse et des arts. Elle attira plusieurs familles protestantes de France, et c'est à la cour de George-Guillaume que fut débité un mot souvent cité, mais ordinairement mal saisi. Un Français étant à la table du duc, et ne voyant, outre le duc lui-même, que des compatriotes, dit en plaisantant : Il n'y a ici d'étranger que Monseigneur.

George-Louis d'Hanovre, qui parvint ensuite au trône d'Angleterre, épousa Sophie-Dorothée, née du mariage de George-Guillaume et de mademoiselle d'Olbreuse. Sa mère, qui aimait

à se rappeler que le sang des rois coulait dans ses veines, témoigna son mécontentement de cette alliance, et accueillit très-froidement sa belle-fille. Cette jeune princesse trouva d'ailleurs à la cour d'Hanovre un ton fort différent de celui qui régnait à Celle, et l'humeur sombre de son époux n'était pas propre à la captiver. Isolée dans son nouveau séjour, et livrée à l'ennui, elle revit avec intérêt un voyageur dont elle avait fait la première connaissance dans le palais de son père; c'était le comte de Kœnigsmark, descendant de ce général du même nom qui, avec Banier, Torstenson, Weymar, avait soutenu l'honneur des armes suédoises après la mort de Gustave-Adolphe. Il était allié aux premières familles d'Allemagne et de Suède; et, dans tout le nord, on parlait de la beauté de sa sœur, la comtesse Aurore, qui avait fixé le cœur d'Auguste, roi de Pologne, et qui devint mère du maréchal de Saxe.

La liaison qui se forma entre le comte

et Sophie-Dorothée, devint le sujet des propos et des intrigues de tous les courtisans. Une femme sur-tout, dont les charmes surannés ne recevaient plus assez d'hommages, se distingua par les trames qu'elle sut ourdir. On fit à l'époux des rapports qui l'irritèrent; on intercepta des lettres, et on les interpréta. Il y eut d'abord du refroidissement, ensuite des querelles, et enfin des traitemens violens. La princesse prit le parti de quitter un séjour qui lui était devenu odieux. Elle se consulta avec Kœnigsmark, qui s'engagea à la conduire en France, où elle se proposait de changer de religion et d'entrer dans un couvent. La résolution était prise, mais le moment de l'exécution n'était pas fixé. En attendant, le secret transpira par une indiscrétion, à ce qu'on dit, du confident de la princesse. Un jour, en sortant du château, le comte fut assailli, dans une allée obscure, par quatre hommes qui le renversèrent à coups de

piques, et jetèrent son corps dans un égoût.

George-Louis était absent. De retour à Hanovre, il désapprouva hautement cet acte de barbarie; mais il consentit que son épouse fût exilée, et demanda le divorce. Les enfans furent cependant reconnus et maintenus dans leurs droits. Sophie-Dorothée eut pour résidence le vieux château d'Ahlden, non loin de Celle. On lui donna un chambellan et quelques dames, et il lui fut permis de se promener aux environs du château. Son père, protestant très-zélé, et que le projet du changement de religion avait indigné, ne voulut jamais la revoir; mais elle fut souvent consolée par sa mère. Quand George-Louis eut été assuré de la succession au trône d'Angleterre, il fit offrir à la princesse de lui rendre sa main. Elle refusa l'offre, en répondant : Si je suis coupable, je ne suis pas digne de lui; si je suis innocente, il n'est pas digne de moi. George

réitéra sa demande; mais la princesse persista dans le refus, et mourut dans son exil (1).

Environ un siècle après, le sort a conduit sous des auspices pareils, dans les mêmes lieux, une princesse de la même maison. Caroline-Mathilde, petite-fille de George, et de Sophie-Dorothée, étant devenue reine de Danemarck par son mariage avec Chrétien VII, fut entraînée dans la chute de Struensée qui, de la place de premier ministre, passa sur l'échafaud. Accusée de liaisons avec lui par le parti qui le précipita, la reine fut arrachée à sa famille, et conduite au château de Cronborg. Elle y passa quelque temps dans les larmes et dans le désespoir, protestant de son innocence, et redemandant son époux et ses enfans: mais ses antagonistes furent sourds à ses

(1) Cet événement a été chargé de beaucoup de circonstances singulières, et que des personnes bien instruites m'ont dit être controuvées.

sollicitations. Elle obtint enfin, par l'entremise du roi d'Angleterre, un asile honorable dans le palais de Celle, qui depuis long-temps était le monument silencieux d'une souveraineté éteinte. Mathilde ne put y ramener le mouvement et la joie ; la douleur était au fond de son ame, et la conduisit au tombeau après quelques années de séjour à Celle. Elle était à la fleur de son âge ; la douceur de son caractère, et la mélancolie répandue sur ses traits, laissaient une impression profonde à tous ceux qui l'approchaient. Elle regrettait sur-tout ses enfans, et ne pouvait s'habituer à l'idée d'en être séparée pour toujours.

## CHAPITRE XV.

*Hanovre. — Leibnitz.*

Il y a eu pendant long-temps une sorte de rivalité entre les princes d'Allemagne pour embellir leurs capitales et leurs résidences. Dans plusieurs états, des sommes considérables, et quelquefois disproportionnées aux revenus, ont été consacrées à cet objet. Il en a résulté que le sol germanique, du Danube au Rhin, du Rhin à l'Elbe, et de l'Elbe à la Baltique, est décoré d'un grand nombre de belles villes. Quoiqu'absente, la maison d'Hanovre n'a pas voulu que la cité dont elle avait pris le nom restât en arrière. Les châteaux et les édifices publics ont de la somptuosité. Il règne du goût et de la symétrie dans l'alignement des rues, dans l'architecture des maisons, et dans la disposition des

places. Le buste de Leibnitz n'est pas l'ornement le moins remarquable de la ville. Ce grand homme fut long-temps attaché aux princes d'Hanovre en qualité de jurisconsulte et d'historiographe. Il leur forma une bibliothèque, et rassembla les monumens de l'histoire de leur maison. Pour le mettre en état de rendre ce recueil plus complet, Ernest-Auguste le fit voyager en Allemagne et en Italie. Leibnitz jouissait à cette cour de la considération la plus distinguée; on y rendait hommage à son génie en le consultant dans plusieurs circonstances importantes, et en suivant ses conseils.

On arrive à Hanovre par une route où d'agréables ondulations de terrain, et des bois d'une belle végétation, recréent l'œil fatigué de la monotonie des plaines. La rivière de Leyne donne à la ville le moyen de partager les profits du commerce de l'Allemagne occidentale. On ne retrouve pas cependant l'activité bruyante d'Hambourg; c'est une in-

dustrie plus paisible, contente d'un gain plus modique, et en même temps plus prévenante et plus traitable. Le goût de l'instruction forme un trait distinctif du caractère des habitans, qui sont au nombre d'à peu près dix-sept mille.

A peu de distance d'Hanovre est le jardin d'Herrenhausen, qui ne saurait être comparé aux créations plus modernes de ce genre qu'on voit dans d'autres parties de l'Allemagne, mais qui intéresse sous un rapport particulier. Leibnitz se plaisait à méditer dans ce jardin. De grandes idées, des combinaisons profondes ont été conçues dans ces allées, sous le dôme de ces arbres antiques. Je vois errer encore l'ombre du philosophe, et je me rappelle les jardins où Platon instruisait les Grecs. Tel est l'ascendant du génie, que tout ce qui a été en contact avec lui participe à sa renommée.

L'Allemagne vit naître Leibnitz, mais sa mémoire appartient à l'univers, et

tous les peuples lui doivent des hommages. Il recula les limites des connaissances humaines, et son génie embrassa la sphère la plus vaste. Il parut comme promoteur zélé des sciences, non seulement dans le pays d'Hanovre, mais à Vienne, à Berlin, à Mayence, à Paris et à Londres. Il se mit en relation avec les hommes les plus illustres de tous les pays, et il fut le premier qui établit entre les savans ces communications libérales dégagées de toutes préventions, de tout intérêt particulier, et qui ont été si utiles aux progrès des lumières.

Au lieu de consigner ses recherches et ses découvertes dans des ouvrages volumineux difficiles à mettre en circulation, il les publia, la plupart, sous la forme de brochures, ou dans les feuilles périodiques les plus répandues. La langue allemande étant encore peu connue, il se servit du latin et du français. L'universalité de ses connaissances ne nuisait point à leur profon-

deur : s'occupait-il des sciences mathématiques et physiques, c'était pour les enrichir de découvertes, de méthodes et d'applications ; écrivait-il sur la philosophie rationnelle, c'était pour sonder les mystères les plus profonds ; et si les systèmes métaphysiques, résultats de ses méditations, n'ont pu échapper à cette influence du temps, si redoutable à tous les systèmes, ils ont donné à l'esprit humain l'occasion de s'exercer, il en reste encore des traces dans la plupart des doctrines plus modernes, et ils prouvent la force de tête, l'étendue d'idées de leur auteur. Leibnitz connaissait non seulement les langues anciennes et modernes ; il analysa les principes et le mécanisme du langage, et il conçut la possibilité d'un idiome universel à l'usage des savans. Dans ses ouvrages historiques, la pensée plane sur les volumineux dépôts de l'érudition ; il enseigne la manière de rédiger les chartes ; il trace des préceptes pour

discerner la vérité des fables convenues, et donne un fil pour diriger l'historien dans le labyrinthe des migrations de tous ces peuples qui couvrent maintenant la face de l'Europe.

Au temple de la Gloire, le nom de Leibnitz est inscrit à côté des noms d'Aristote, de Platon, de Descartes, de Bacon, de Newton. L'apparition des génies de cette trempe est un phénomène dans l'espace des siècles, et il s'est écoulé des nations entières qui n'en ont pas produit un seul.

L'Angleterre fut jalouse de l'Allemagne. Un procès fameux s'éleva au sujet de la découverte du calcul différentiel, qu'à Londres on voulut enlever au grand homme de l'Allemagne pour l'attribuer exclusivement à Newton; mais l'Europe en a jugé autrement, et, après avoir examiné les pièces avec impartialité, on s'est convaincu qu'il y avait parité de gloire, et que Leibnitz, au lieu d'avoir emprunté la découverte à

Newton, parvint au même but par une route différente. Heureuses, d'ailleurs, les nations s'il n'y avait jamais d'autres procès entre elles (1)!

(1) On connaît généralement les travaux et les découvertes de Leibnitz; mais il est moins connu que ce fut lui qui fit les premières recherches géologiques, et que ses idées sur la formation du globe ont été mises à profit par Buffon dans la Théorie de la terre. Le mémoire de Leibnitz, intitulé *Protogéa*, est inséré dans les actes de Leipsick an 1683, et a été publié séparément en 1740, avec des augmentations par Scheid.

## CHAPITRE XVI.

*Le Weser.—Aperçu historique.—Arminius.— Charlemagne.— Witteckind.*

A MESURE qu'on approche du Weser, surtout de la partie supérieure de ce fleuve, on s'aperçoit qu'on passe à une autre latitude : la température est plus douce ; il y a plus de variété dans les productions végétales, et l'homme présente un front plus épanoui.

Aussi les contrées du Weser se rattachent-elles aux régions méridionales, sous plusieurs rapports historiques. On y trouve des traditions et des monumens qui rappellent des époques fameuses et des noms inscrits depuis longtemps dans les fastes de l'histoire : ici c'est le défilé où Arminius triompha des légions de Varus, et le mont sur lequel était sa demeure ; là, ce sont les

champs où Drusus et Germanicus déployèrent les aigles de Rome, et vengèrent le nom romain; ailleurs sont les débris des châteaux qu'habita Wittekind, ce chef des Saxons qui mesura son courage avec le génie de Charlemagne, mais qui succomba, et demanda la paix; partout se retrace l'image d'une lutte sanglante entre la civilisation ambitieuse cherchant à reculer son domaine, et l'indépendance sauvage repoussant la domination.

Les Romains furent arrêtés dans leurs progrès, et leurs ressources, affaiblies par la corruption, ne suffisant plus, ces barbares, qu'ils avaient voulu soumettre, renversèrent leur empire. Les destinées de l'humanité furent entraînées dans cette chute, et la civilisation recula au lieu d'avancer.

Elle reparut cependant, et Charlemagne fut le premier qui en rassembla les débris épars pour construire un nouvel édifice. Son bras, qui n'était point

énervé par le luxe, attaqua les asiles où l'ignorance et la grossièreté voulaient se maintenir et méditaient de nouvelles dévastations. Il rencontra sur le Weser les Saxons, peuple fier de son indépendance, terrible à la guerre, et conduit par Wittekind, dont le nom était redouté de toutes les tribus voisines. Le sang fut répandu, et le fleuve en porta les traces. Les Saxons ne reçurent l'évangile et les nouvelles lois qu'après avoir fait la plus opiniâtre résistance. Mais les vastes résultats que développèrent les siècles doivent consoler les manes de Wittekind et de ses frères.

Le vainqueur fit élever des forts et tracer des limites; il créa des institutions analogues à l'esprit du temps, pour maintenir et pour étendre les conquêtes du nouvel ordre social. Les évêchés d'Osnabruck, de Paderborn, d'Hilsdesheim naquirent à la voix de Charlemagne, et formèrent des missionnaires qui, avec l'évangile, répan-

dirent les élémens des arts utiles, et qui, franchissant les limites du Weser, portèrent leurs pas vers l'Elbe, vers la Baltique, et vers le cercle polaire. Cette grande révolution rencontra beaucoup d'obstacles, et fut long-temps retardée par des événemens malheureux; mais l'impulsion donnée ne put être anéantie, et les temps arrivèrent où la lumière se développa rapidement.

Les Allemands respectent la mémoire d'Arminius, qui triompha des Romains, et que dans leur langue ils appellent Hermann. Des écrivains doués de patriotisme ont consacré à ce chef des Germains le tribut de leur plume, plus ou moins fidèle au véritable sens de l'histoire. Entraîné par l'enthousiasme poétique, Klopstock a composé un drame intitulé *la Bataille d'Hermann*, où la mythologie des Germains et les traditions sur les bardes sont mises à profit avec beaucoup de talent. La scène est non loin du Weser, sur une hauteur

au pied de laquelle se livre la bataille. Pendant qu'Hermann combat les Romains, son père, affaibli par l'âge, et sa femme sont sur la hauteur, et assistent à la fête religieuse que célèbrent les bardes, qui chantent en même temps des hymnes patriotiques. Inquiet du sort des siens, et rappelant sa vigueur, le vieillard descend dans la plaine, et prend part à la bataille; mais blessé mortellement, et emporté par ses compagnons, il expire entouré des bardes, qui chantent sa fin glorieuse, et qui couvrent son corps des trophées enlevés aux Romains. Hermann ayant enfin remporté la victoire, paraît sur la hauteur; son émotion et ses regrets à la vue de son père privé de la vie, produisent une scène intéressante. Sa femme, voyant amener comme prisonniers des Germains les soldats qui avaient combattu contre le vieillard, demande qu'ils soient immolés à ses manes; mais Hermann rejette cette demande, et veut qu'on par-

donne à des ennemis désarmés. Un chant des bardes termine le drame, où il y a encore, outre les grands traits, quelques incidens, moins heureusement conçus, et qui ralentissent la marche.

On a aussi rendu des hommages à la mémoire de Wittekind; et les généalogistes surtout, de concert avec les antiquaires, se sont emparé de son nom. Outre les ruines de plusieurs châteaux qu'il doit avoir habités, on prétend montrer à Herford ses ossemens et une coupe dont il fit usage. A peu de distance d'Herford, dans l'église du bourg d'Engen, la tradition indiquait son mausolée; mais il avait été ruiné par le temps, et l'empereur Charles IV le fit rétablir. Selon les savans d'Allemagne, Wittekind eut un fils nommé Wigbert, un petit-fils du nom de Valbert, un arrière-petit-fils du nom de Regenber, et de ce dernier naquit un second Wittekind, qui fut la tige des comtes d'Oldenbourg en Westphalie. Si cette généalogie est

fondée, Wittekind, contemporain de Charlemagne, a une postérité aussi nombreuse qu'illustre, et les souverains de Danemarck, de Suède, de Russie, sans compter un grand nombre de maisons d'Allemagne, doivent être regardés comme ses rejetons. (1) Si l'on en croit un historien du nord, Wittekind Ier descendait d'Odin, qui avait, dit cet historien, dix fils, dont l'un alla du fond de la Scandinavie régner sur les bords du Weser.

(1) La maison d'Oldenbourg, nommée aussi maison de Holstein, parce qu'elle obtint ce pays dans le quinzième siècle, parvint au trône de Danemarck par l'élection de Chrétien Ier en 1448. L'impératrice Elisabeth fit échoir la couronne de Russie à Pierre-Ulric, duc de Holstein-Gottorp, depuis Pierre III. Les états de Suède choisirent pour successeur de Frédéric Ier, en 1743, Adolphe-Frédéric, duc de Holstein-Eutin; et ils viennent de désigner comme héritier du trône ou prince royal, le prince Chrétien de Holstein-Augustenbourg. Une autre branche possède le pays d'Oldenbourg en Westphalie, berceau de la famille.

## CHAPITRE XVII.

*Contrées du Weser.— Sol. — Productions. — Industrie. — Villes remarquables.*

Le Weser, qui se forme près de Munden du confluent de deux rivières, la Werra et la Fulda, coule en partie entre des montagnes qui offrent des vestiges de volcans, des cavernes sulfureuses, des sources minérales, des carrières, et des mines de plusieurs espèces de métaux. Le modeste bourg de Dransfeld, entre Gœttingen et Munden, est pavé de laves comme cette capitale qui touche au Vésuve. C'est à peu de distance du Weser que jaillissent, dans un agréable vallon, les sources de Pyrmont, dont les eaux s'exportent au loin, et attirent annuellement, à Pyrmont même, une foule d'étrangers. Plus bas sont les sources de Nennbourg, long-temps ignorées

ou méconnues, mais dont on a mis en évidence, depuis quelque temps, les qualités bienfaisantes.

A mesure qu'il avance vers la mer, le Weser s'élargit, et le pays qu'il parcourt s'ouvre en plaines, dont une partie est fertilisée par les dépôts du fleuve; les autres districts ont un sol moins productif, où dominent souvent le sable et les bruyères. Non loin de l'embouchure il y a des presqu'îles que la rivière a fait naître à des époques assez récentes, et qui forment dans leur plus grande étendue de vastes tourbières. Aussi la tourbe fait-elle la principale richesse des habitans, qui la transportent sur les canaux aux villes voisines, et retirent de Brême seulement la somme de soixante-douze mille livres, année commune. Quand les petites rivières qui se déchargent dans le Weser débordent, le sol des presqu'îles devient mouvant, et les arbres, les maisons, les moulins, semblent se balancer.

Quoique le Weser n'ait pas l'étendue de l'Elbe, il est très-important pour le commerce. Il vivifie la culture et l'industrie de la Westphalie et des contrées limitrophes. Un sol, généralement peu favorable à la production des grains, s'est couvert de lin et de chanvre, que les habitans des villages et des villes convertissent en fil et en toiles. Les substances minérales occupent également un grand nombre de bras. L'activité commerçante, que fait naître le Weser, s'étend au moyen des petites rivières et des canaux depuis Cassel jusqu'à Brême, à Bronswig, à Hanovre. Le ressort, donné par l'industrie, ayant été secondé par plusieurs autres circonstances, les sciences, les lettres et les arts ont pu faire des progrès. Les institutions littéraires, et les riches collections de Cassel, de Bronswig, de Wolffenbuttel, fixent l'attention des voyageurs. Gœttingen est devenu l'université la plus illustre de l'Allemagne, et le centre des

travaux d'un grand nombre de savans fameux. Brême est connu par une société pour la langue et la littérature allemandes, par une riche bibliothèque, et par un observatoire qui, dans les derniers temps sur-tout, a acquis de la célébrité. Le savant astronome Olbers y a fait la découverte de deux nouvelles planètes.

Brême est d'ailleurs l'étape principale du Weser, et la place la plus commerçante de l'Allemagne après Hambourg. Dès le treizième siècle, les habitans de cette ville entreprirent des expéditions lointaines; ce fut un navire sorti de leur port, vers l'an 1250, qui découvrit, dans la Baltique, l'embouchure de la Duna, et qui donna les premières nouvelles des peuples établis en Livonie, en Esthonie, en Courlande. Quelque temps avant, Adam, chanoine de Brême, avait fait un voyage en Danemarck pour recueillir des notions sur les contrées septentrionales de l'Europe. Il les ras-

sembla dans son Histoire ecclésiastique et dans son Traité de la situation du Danemarck. Le roi de ce pays l'avait reçu avec distinction, et lui avait communiqué lui-même la plus grande partie des détails contenus dans les deux ouvrages. Adam parle du sol, du climat, des productions, du commerce des pays du nord, et l'on peut le regarder comme le père de la statistique. Ses récits se sentent plus d'une fois de l'ignorance du siècle où il écrivait; il ne saisit pas toujours les vrais rapports; il confond l'histoire et la fable: mais on discerne facilement les méprises, et le chanoine de Brême n'en est pas moins digne de reconnaissance. Ce fut la première fois qu'on entendit parler avec quelque détail, dans les pays plus méridionaux, de ces régions lointaines si différentes, à cette époque sur-tout, du reste de l'Europe. On apprit à connaître de nouveaux phénomènes, et le génie du commerce put saisir de nouveaux rapports. De nos

jours encore, il est intéressant de remonter à l'origine de l'ordre social en Europe, et d'assister, pour ainsi dire, aux premiers travaux des peuples pour disposer le sol qui devait les nourrir, et pour dompter les élémens luttant contre leurs efforts.

Je vis sur plusieurs points, le long du Weser, des côteaux paraissant destinés par la nature à devenir des vignobles; mais on me fit l'observation que le climat n'est pas assez doux pour la vigne, et que cette culture ne rendrait pas en proportion des frais qu'elle exigerait : les habitans s'appliquent d'autant plus à la fabrication de la bière, qui est la boisson générale dans le nord de l'Allemagne : les villes du Weser ont la plupart des brasseries considérables, dont les entrepreneurs s'enrichissent, et forment la classe la plus aisée des bourgeois.

Les contrées du Weser constituaient une partie de l'électorat d'Hanovre et de celui d'Hesse-Cassel, le duché de

Bronswig, quelques principautés appartenant à la Prusse, les évêchés de Paderborn, Hildesheim, Osnabruck. Elles forment maintenant le centre du royaume de Westphalie. Cassel, capitale de ce royaume, a une population d'à peu près vingt mille ames. Les quartiers modernes sont construits très-régulièrement, ayant des rues larges et droites, des places spacieuses et de beaux édifices. Plusieurs palais, des bains de marbre, des promenades publiques, des musées, une bibliothèque, un observatoire, font rivaliser cette ville avec les capitales les plus brillantes. Aux environs est la hauteur qui porte le nom de *Napoléon*, et que de grands travaux ont décorée d'un jardin, que ses cascades, ses statues, ses plantations rendent remarquable.

## CHAPITRE XVIII.

*Osnabruck.—Descendans de Gustave-Adolphe établis en Westphalie.*

Les évêchés que fonda Charlemagne, après avoir dompté les Saxons, donnèrent naissance à plusieurs villes dont Osnabruck, capitale du ci-devant évêché de ce nom, est une des plus anciennes. Son architecture en fournit encore la preuve maintenant. Les environs consistent en champs bien cultivés, et en jardins auxquels des maisonnettes peintes en blanc donnent un aspect agréable. La fabrication des toiles est l'occupation principale des habitans, qui sont au nombre de 6,000, les uns catholiques, les autres luthériens. Les dogmes de Luther pénétrèrent dans le pays dès leur naissance, et il fut question de séculariser l'évêché après la guerre de trente ans. Mais on le maintint de manière que les évêques

fussent alternativement catholiques et protestans, ce qui distinguait Osnabruck de tous les siéges épiscopaux de l'Allemagne et de l'Europe.

Ce fut dans la ville d'Osnabruck, et dans celle de Munster, qui n'en est pas éloignée, que se tinrent les conférences qui précédèrent la conclusion du traité de paix de Westphalie. Les ambassadeurs des puissances catholiques s'assemblaient à Munster, ceux des puissances protestantes à Osnabruck. Entre ceux-ci se distinguait le fils du célèbre chancelier Axel Oxenstierna. Etant peu avancé en âge, et se défiant de sa capacité, il hésitait, lorsqu'il eut été désigné, s'il accepterait cette mission importante. « Vous ne savez pas, mon fils, lui dit le « chancelier, combien il est facile de « conduire les hommes ».

Pendant la guerre de trente ans, un fils naturel de Gustave-Adolphe, le comte Gustave-Gustavson-Vasabourg (1) fixa

(1) La mère du comte de Vasabourg s'appelait

son séjour à Osnabruck, et fut regardé long-temps comme le souverain présomptif de l'évêché, qui devait être sécularisé en sa faveur. Mais n'ayant été appuyé assez fortement ni par la Suède, ni par la France, il vit ses espérances trompées. On lui donna cependant en dédommagement une somme de quatre-vingt mille écus d'Allemagne, et des terres dans le duché de Brême. Le comte de Vasabourg sollicita depuis des emplois en Suède, mais sans succès. La reine Christine était prévenue contre

---

Marguerite Cabeliau; elle était fille d'un négociant hollandais établi dans la ville de Gothenbourg, et qui dirigea les premières compagnies de commerce qu'on créa en Suède. Dans une guerre avec le Danemarck, il équipa à ses frais une flottille pour défendre les côtes. L'auteur d'un petit ouvrage sur la famille Vasabourg raconte que Marguerite Cabeliau mourut à Stockholm, âgée de quatre-vingts ans, et qu'elle porta le titre de comtesse. Ces anecdotes sont inconnues en Suède, et les mémoires du temps n'en font aucune mention.

lui, et se plaignait sur-tout de son manque de discrétion, lui appliquant ces paroles d'un historien latin : « Les grandes « entreprises ne sauraient être conduites « par celui à qui il en coûte de se « taire (1) ».

Les possessions du comte en Westphalie devinrent son principal asile. Il épousa Anne-Sophie de la maison de Wied, et en eut un fils qui reçut le nom de Gustave-Adolphe, en mémoire de son aïeul. Ce fils, s'étant marié à une comtesse d'Empire, laissa une postérité nombreuse, qui se répandit dans toutes les parties de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Pologne, en Suède. Antoine-Adolphe, après avoir servi en Prusse, suivit les drapeaux de Charles XII, et fit cette campagne en Norwège, qui termina la carrière du héros suédois. Il se faisait remarquer par la fierté de son

(1) *Nec res magnæ sustineri possunt ab eo, cui tacere grave est.* QUINTE-CURCE.

caractère, et par son dévouement à la mémoire du grand homme dont il était issu. Pendant la guerre de 1741, contre les Russes, il fut fait prisonnier et conduit à Pétersbourg. Un ton altier et des propos peu ménagés aggravèrent son sort et celui des autres prisonniers. L'impératrice Elisabeth rendit cependant justice à l'élévation de ses sentimens et à son zèle pour le pays qu'il servait. Lorsqu'il fut mis en liberté, elle lui accorda une audience, et lui fit présent de l'épée qu'elle avait portée le jour de la révolution qui la conduisit sur le trône.

D'autres enfans du comte Gustave-Adolphe-Vasabourg étaient restés en Westphalie. On les avait oubliés ou perdus de vue, et ils tombèrent peu à peu dans une situation voisine de l'indigence. La famille passait pour éteinte, lorsqu'en 1776 le comte de Munster, Westphalien, découvrit, dans un asile très-obscur, Henriette-Polyxène, arrière-petite-fille du grand Gustave. Elle

avait près de quatre-vingts ans, et se trouvait dans l'abandon. M. de Munster se rendit à Stockholm pour faire connaître à Gustave III ce dernier rejeton de son plus illustre prédécesseur, qui n'avait eu d'autres enfans que le comte de Vasabourg, et Christine, morte dans le célibat. Gustave III écrivit sur-le-champ à Henriette-Polyxène une lettre dans laquelle il l'appelait ma cousine, lui envoya une somme considérable, et lui assigna un revenu annuel. Mais elle ne put jouir long-temps de ce retour de fortune, et, après quelques mois d'une existence soulagée, elle paya le tribut à la nature.

## CHAPITRE XIX.

*Rheine. — Bains de mer. — Cours de l'Ems. — Pappenbourg.*

Je rencontrai à Rheine, petite ville sur l'Ems, une société se rendant aux bains de mer de Norderney, qui est une des îles (1) dont la côte d'Ostfrièse est bordée non loin de l'embouchure de la rivière. Ces bains ont été établis depuis que le commerce a répandu beaucoup de bien-être dans le pays, et que les voyageurs y sont venus en plus grand nombre. Un petit bâtiment bien équipé transporte ceux qui veulent tirer parti

(1) Les Romains apprirent à connaître ces îles pendant les expéditions de Drusus et de Germanicus. Ils y recueillirent de l'ambre jaune, et cette production s'y trouve encore, quoiqu'en petite quantité.

de cet établissement. Quand on craint le trajet par eau, on profite de la marée basse, qui ne laisse qu'une espèce de flaque où les voitures passent sans inconvénient. On trouve à Norderney des appartemens commodes, une bonne nourriture, des amusemens consistant sur-tout en promenades et concerts. Les promenades se font ordinairement le long de la mer, sur une côte habitée par des pilotes, des pêcheurs, et une multitude d'oiseaux aquatiques voltigeant sans cesse entre la terre et les eaux.

Plusieurs médecins de la contrée ont été engagés, par l'établissement des bains, à examiner les eaux de la mer du nord sous les rapports physiques, et à comparer les phénomènes qu'elles présentent avec ceux des autres mers; il en a résulté des observations intéressantes sur le degré de salure, sur le mélange des sels, sur la température, sur les niveaux et sur les courans. Le

développement social fait naître des enchaînemens remarquables : les travaux industriels produisent l'aisance ; celle-ci appelle les institutions agréables qui, à leur tour, fournissent de nouvelles ressources et de nouvelles combinaisons, non seulement aux arts, mais aux sciences et aux lettres.

Les personnes qui m'avaient parlé des bains de Norderney me firent connaître un endroit que la plupart des géographies et des cartes ont négligé jusqu'ici d'indiquer, c'est Pappenbourg, sorti, dans le dernier siècle, des marais et des tourbières à la voix d'un riche propriétaire du canton, le baron de Landsberg Veelen. Il appela des colons, et fit creuser, pour l'écoulement des eaux, un grand canal communiquant à l'Ems : d'autres canaux servirent à la préparation du terrain qui se couvrit bientôt de moissons. Il y a maintenant à Pappenbourg plus de trois mille ames et quatre cents maisons, placées

la plupart le long du grand canal, et construites dans le genre hollandais. L'agriculture n'est pas la seule occupation de cette colonie. Profitant de sa situation, elle se livre à la construction des navires et à la navigation; elle fait elle-même un commerce étendu, et prend part à celui des Hollandais. Il a passé quelquefois au Sund, dans l'espace d'une année, plus de deux cents vaisseaux sous le pavillon des Pappenbourgeois. C'est ainsi que la fortune, entre les mains du talent et de l'activité, fait des conquêtes sur la nature, augmente la fécondité de la terre, et dirige le travail vers des routes nouvelles.

La rivière d'Ems, navigable sur la plus grande partie de son cours, et se jetant dans un golfe de l'Océan, doit être comptée parmi les routes importantes des échanges de l'Allemagne. Née dans le pays de Paderborn, elle parcourt celui de Munster, arrive en Ost-

frièse, se partage en deux bras, et se confond avec le Dollard. Ce golfe s'est formé par une irruption de la mer, qui eut lieu dans le treizième siècle : les eaux s'emparèrent d'une grande partie du pays, et plus de cinquante villages, des églises, un grand nombre de moulins furent engloutis.

Embden, qui a long-temps appartenu à la Prusse, est le grand entrepôt des relations commerciales que l'Ems a fait naître. Frédéric II fonda dans cette ville une compagnie asiatique qui devait rivaliser avec les établissemens de ce genre qu'avaient l'Angleterre et la Hollande ; mais la compagnie ne put se soutenir contre des rivales si puissantes. Elle fut remplacée par une association pour la pêche du hareng, qui a eu plus de succès. Pendant les dernières guerres, Embden, long-temps neutre, a partagé les profits d'Hambourg et de Brême. Sa population s'est accrue et s'élève maintenant à dix mille

ames. Les habitans ont toujours joui d'une entière liberté de conscience, et ils se composent de disciples d'à peu près toutes les religions.

En m'éloignant de l'Ems, j'aperçus bientôt un rocher très-élevé entouré de quelques collines. Le bras de l'homme a depuis long-temps détaché de ce rocher des masses utiles aux constructions, et dont la plupart ont passé en Hollande; c'est aux produits de cette carrière qu'Amsterdam et d'autres villes hollandaises doivent les fondemens solides qui leur font braver les efforts des vagues.

Sur la cime du rocher est le vieux château de Bentheim, berceau d'une famille propriétaire d'un grand domaine dans la contrée, et tenant un rang distingué parmi les comtes de l'empire germanique. On prétend que ce château occupe la place où Drusus fit construire un fort pour contenir les Germains. Le temps ne se lasse jamais d'en-

tasser les ruines : le fort de Drusus n'existe plus que dans la tradition, et le château montre des traces frappantes de décadence et de vétusté. Au pied du rocher est le bourg de Bentheim dans un vallon riant. Ce bourg est habité par des hommes très-actifs, qui tirent parti de leur situation sur une des routes les plus fréquentées pour acquérir de l'aisance. Le libre exercice des cultes règne à Bentheim et dans les environs, et produit des effets heureux sur le bien-être public.

## CHAPITRE XX.

*Troubles excités en Westphalie par les anabaptistes. — Guerre des paysans.*

On observe ce mélange de cultes dans toute la contrée où se rencontrent les limites du pays de Bentheim, de l'Ostfrièse, du ci-devant évêché de Munster et de la Hollande. Les temples des catholiques, des luthériens, des calvinistes; les oratoires des mennonistes ou anabaptistes et des hernhutes; les synagogues des israélites sont à côté les uns des autres dans les villes et dans les campagnes. L'intérêt, mobile si puissant, a réuni toutes ces croyances sous les auspices paisibles du travail et de l'industrie. Les troubles excités par les anabaptistes ont cessé depuis long-temps. Il est cependant utile de les connaître pour apprécier d'autant mieux le calme qui les a suivis.

Les premiers chefs de cette secte parurent peu après que Luther eut commencé à répandre sa doctrine; c'étaient des enthousiastes ou des hypocrites qui voulaient égarer la multitude en flattant ses passions, et qui cherchaient à diriger, au gré de leur ambition et de leur intérêt, le travail des esprits pour se frayer une route nouvelle. Non contens de prêcher le renouvellement du baptême et la repentance, Jean de Leyde, Knipperdolling, et plusieurs autres, s'annoncèrent comme des prophètes que le ciel avait choisis pour régénérer la terre, pour changer les lois, abolir les magistrats, établir et fonder ce qu'ils appelaient le royaume de la justice. En 1534, Jean de Leyde, qui avait été tailleur dans cette ville, se rendit à Munster avec plusieurs de ses adhérens. Les magistrats leur ordonnèrent de partir; mais étant sortis par une porte, ils rentrèrent par une autre, disant que le Seigneur leur com-

mandait de rester. Un ministre luthérien, goûté du peuple, se joignit à eux, et les appuya de son crédit. Ils parcoururent les rues, criant : *Repentez-vous, et faites-vous rebaptiser, sans quoi la colère de Dieu viendra sur vous.* La foule, entraînée, accourut au nouveau baptême. Jean, se sentant plus fort, envoya des émissaires dans les endroits voisins pour engager les partisans de sa doctrine à se rendre à Munster. Des troupes d'hommes et de femmes, aussi avides de butin que fanatiques, arrivèrent sans délai. De nouveaux magistrats furent établis; tous les quartiers se remplirent de prédicateurs, et l'un d'eux ordonna aux habitans, de la part de Dieu, d'apporter tout ce qu'ils possédaient en or, en argent, en ustensiles pour en faire un dépôt commun. Il ordonna, de plus, de brûler tous les livres, excepté la Bible. Ce même enthousiaste annonça que le Seigneur lui avait enjoint de chasser les

troupes de l'évêque de Munster, qui campaient autour de la ville, et il se rendit en effet au camp, armé d'une lance, et menaçant l'ennemi de la destruction; mais il n'y eut point de miracle en sa faveur, et il fut assommé. Ce contre-temps ne put servir à dessiller les yeux de la multitude. Jean de Leyde déclara que le sort funeste de son confrère lui avait été révélé depuis long-temps, et que, de plus, il avait obtenu d'en haut, pour lui-même et pour ses disciples, permission d'épouser plusieurs femmes.

Un bourgeois, qui se disait également en communication avec le ciel, assembla le peuple pour lui annoncer que, conformément aux décrets éternels, Jean devait régner sur toute la terre, exterminer les princes et les magistrats, et n'épargner que le peuple qui aimait la justice. Quand il eut achevé de parler, Jean se mit à genoux, leva les mains vers le ciel, et dit que [illegible]

cela lui avait été révélé depuis plusieurs jours, mais qu'il n'en avait point parlé, le Père d'en haut voulant se servir du ministère d'un autre pour que la manifestation de sa volonté parût d'autant plus vraie. Devenu roi par acclamation, il renvoya les magistrats qu'il avait fait nommer, établit des ministres et d'autres employés, fixa des jours d'audience, et se fit faire une couronne, un sceptre et une épée. Un trône fut dressé sur une place publique, et le nouveau roi, revêtu des marques de sa dignité, portant d'une main la couronne, de l'autre la Bible, y monta pour juger le peuple. Dans l'intention d'étendre son royaume, il envoya vingt-huit ambassadeurs ou missionnaires dans les quatre parties du monde, c'est-à-dire dans quatre villes obscures des contrées voisines.

Cependant, au lieu de s'étendre, ce royaume devait bientôt s'évanouir. La ville fut cernée étroitement par les

troupes de l'évêque, et la famine se fit sentir. Voyant chanceler le courage des habitans, Jean employa d'abord les prophéties et les promesses, et ensuite la violence. Une des trois femmes qu'il avait épousées, ayant osé lui représenter la misère du peuple et son propre luxe, il lui trancha lui-même la tête publiquement. Après cette exécution, il fit entonner des airs de réjouissance, exhorta les assistans à l'allégresse, et commença une danse qui devint bientôt générale. Mais la famine augmentant de plus en plus, deux bourgeois se rendirent au camp pour conférer avec les assiégeans, et pour leur faciliter la prise de la ville. Quelques soldats, introduits pendant la nuit par les fossés, ouvrirent les portes aux autres. Les habitans se rangèrent sur une place, et voulurent résister; mais quand ils virent le sang couler autour d'eux, ils se soumirent en recourant à la clémence de l'évêque. Jean de Leyde fut pris et en-

prisonné ; on le promena ensuite de ville en ville pour le donner en spectacle ; et quand on l'eut ramené à Munster, il fut exécuté, ainsi que deux de ses principaux adhérens. Leurs cadavres furent mis dans une cage de fer, qu'on suspendit à la tour la plus élevée de la ville.

D'autres inspirés, prêchant l'égalité primitive et la communauté des biens, excitèrent, à peu près dans le même temps, des troubles encore plus funestes en Suabe, en Franconie, en Thuringe. Ils s'adressèrent sur-tout aux paysans. Cette classe d'hommes, qui gémissait sous le joug des servitudes féodales, et qui avait en vain sollicité des adoucissemens à son sort, accueillit avec empressement des docteurs, qui lui parlaient au nom du ciel de ses prérogatives et de sa délivrance prochaine; mais au lieu d'être conseillés et dirigés, les paysans furent ameutés et fanatisés : ils prirent les armes, brûlèrent les châteaux, incendièrent les villes, et

se livrèrent à tous les excès. Plusieurs princes marchèrent contre eux, mais il fut difficile de les soumettre ; n'écoutant qu'une rage aveugle, et s'abandonnant aux promesses insensées des prétendus prophètes, ni les tourmens ni la mort ne les effrayaient ; il fallut que l'électeur palatin et celui de Trèves rassemblassent toutes leurs forces pour mettre fin à cette guerre désastreuse. Un combat sanglant la termina ; mais les vainqueurs poussèrent la vengeance jusqu'à massacrer les paysans, même après qu'ils eussent posé les armes et sollicité le pardon. Thomas Munster, le principal auteur des troubles, voulut se sauver, et parvint à se cacher quelque temps. Ayant été découvert et pris, il eut la tête tranchée. Cinquante mille paysans périrent dans cette lutte malheureuse ; un plus grand nombre furent dépouillés, et ne purent long-temps qu'arroser de leurs larmes les champs qu'autrefois ils avaient fécondés par leur travail.

## CHAPITRE XXI.

*Sectes répandues en Allemagne. Frères Moraves, Hernhutes.*

Les anabaptistes existent encore en plusieurs parties de l'Allemagne, ainsi que d'autres sectaires nés à l'époque de la réformation de Luther. Mais l'exagération de leurs principes s'est tempérée peu à peu, et ils se soumettent partout à la police établie. Les anabaptistes, en particulier, ont adouci leurs opinions et la fougue de leur zèle depuis la réforme introduite parmi eux, sous la direction d'un ecclésiastique d'Ostfrièse, nommé Mennon, d'où ils ont pris le nom de *Mennonites*. Ils se sous-divisent cependant en plusieurs branches, surtout en Hollande, et ils désignent ces sous-divisions par des dénominations particulières.

Les frères moraves font remonter leur origine jusqu'au douzième ou treizième siècle. On prétend qu'ils ont eu, dans ces temps reculés, des rapports avec les Vaudois de France. Leurs opinions paraissent en effet avoir été les mêmes que celles des Vaudois, relativement aux cérémonies religieuses, aux sacremens, et à l'opposition au siége de Rome. Dans le quinzième siècle, les destinées des Moraves se confondent dans l'histoire avec celle des Hussites. Persécutés dans leur patrie, ils ont souvent cherché ailleurs une plus grande liberté de conscience. Ces émigrations duraient encore au commencement du dix-huitième siècle. Ce fut à cette époque que plusieurs familles moraves sollicitèrent un asile en Lusace, et obtinrent d'une dame, qui habitait un château de ce pays, la permission de se fixer dans ses terres pour s'y construire des habitations. Le comte de Zinzendorf, établi en Saxe, apprit à les connaître et s'in-

téressa à leur sort. C'était un des hommes de son pays les plus distingués par la naissance et la fortune. L'étude de la théologie avait eu de l'attrait pour lui dès sa première jeunesse; et, dans ses voyages en Allemagne, en France, en Angleterre, il s'était lié avec les prélats et les docteurs célèbres par leur science. Son imagination s'étant exaltée, il avait conçu le projet d'une espèce de réforme religieuse, et ses entretiens avec les frères moraves le confirmèrent dans cette idée. Trouvant leurs principes conformes aux siens, il devint leur protecteur à la cour de Saxe, et leur procura plusieurs avantages. Bientôt il adopta leurs mœurs, et se pénétra de cet esprit d'austérité, de renoncement au monde, qui les caractérisait. Il quitta la carrière des honneurs, renvoya les décorations dont les cours l'avaient revêtu, et se voua aux pratiques religieuses. Des voyages pénibles en Amérique, pour la conversion des

sauvages, signalèrent son zèle; et, de retour en Europe, il jeta les fondemens d'une nouvelle association religieuse. Il combina, avec la croyance et le rit des Moraves, d'autres opinions et d'autres cérémonies, se fit conférer, par deux docteurs luthériens, le caractère d'évêque, et prêcha dans plusieurs villes d'Allemagne. Ses principaux adhérens se réunirent en Lusace pour s'y établir sous ses auspices. Une ville fut bâtie, portant le nom d'*Hernhut*, asile du Seigneur, et servant de centre à l'association des frères évangéliques, ou des frères de l'union. Tel fut le nom qu'ils prirent eux-mêmes; mais on les appelle généralement *Hernhutes*, de la ville qui est le chef-lieu de leurs établissemens et de leur culte.

Il y a deux sortes de frères; les uns exclusivement attachés à la doctrine des Moraves et de Zinzendorf; les autres combinant cette doctrine avec la foi de leurs pères, le luthéranisme ou le calvi-

nisme. La confession d'Augsbourg doit cependant être la règle de la croyance; et les Hernhutes veulent écarter l'idée de schisme religieux de leur association. Il paraît qu'ils se distinguent principalement par une espèce de mysticisme, par l'austérité des mœurs, et par plusieurs pratiques de dévotion qui leur sont particulières. Ils n'ont point d'ecclésiastiques proprement dits, excepté un évêque. La prédication et l'enseignement sont exercés par des hommes que leur conduite et leurs connaissances y font appeler, et ils n'ont point de costume prescrit. Les lieux d'assemblées religieuses ne sont pas appelés *églises*, mais portent le nom de *salles*. On s'y rend non seulement le dimanche, mais plusieurs jours de la semaine, et le service se compose d'un discours lu ou récité devant une table, de prières, et de chant accompagné de quelques instrumens harmonieux.

Une correspondance suivie attache

les autres communautés à celle d'*Hern-hut*. Les affaires relatives à la discipline, au culte, et à divers objets administratifs, sont traitées dans les synodes qui s'assemblent à certaines époques et qui ont chacun des préposés. Les contributions des membres ont formé, et alimentent annuellement une caisse qui fournit à l'entretien des employés et à celui des écoles, au soulagement des pauvres, et aux frais des missions.

La société religieuse des Hernhutes s'est étendue d'une manière surprenante, non seulement en Allemagne, mais dans plusieurs pays du nord sur-tout. L'esprit de leurs institutions paraît convenir à ces peuples, portés par le genre de vie et par les influences du climat à la gravité, à la concentration et au recueillement solitaire. On n'admet pas néanmoins indistinctement ceux qui se présentent. Il faut des informations préalables, et il y a des degrés dans l'admission. Le nombre des Hernhutes d'Alle-

magne se monte déjà à cent mille, et peut-être y en a-t-il autant dans les diverses contrées où ils se sont répandus.

Outre les communautés formées dans les villes et dans les campagnes, où elles sont confondues avec le reste des habitans, les frères de l'union ont plusieurs établissemens particuliers, dont l'administration civile et religieuse est entre leurs mains, et qui sont devenus des villes ou des bourgs : tels sont Hernhut en Lusace, Diétendorf près de Gotha, Zeyst près d'Utrecht, Christiansfeld en Danemarck, Sarepta en Russie. C'est dans ces établissemens que se développent d'une manière plus évidente les divers traits de la croyance, du culte et des mœurs. Une police sévère y entretient le plus grand ordre, et prévient tous les genres d'excès. Le silence y domine, de manière que les étrangers même, qui passent comme voyageurs, ou qui viennent traiter d'affaires, ne reçoivent pour réponse que des mono-

syllabes, et qu'on leur manifeste du mécontentement si entre eux ils se livrent à une conversation trop animée. La symétrie préside à tout, à la disposition des rues et des places, à l'alignement des maisons, aux embellissemens des paysages. Les plaisirs mondains sont bannis, et la gravité règne sur tous les fronts. On fait contracter aux enfans, pour ainsi dire dès le berceau, l'habitude de la réserve et du sérieux. Les deux sexes sont séparés dans tous les endroits publics, et même dans les cimetières, où il y a toujours deux carrés, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes; et ces carrés sont encore sous-divisés pour l'âge. Les inscriptions des tombeaux ne portent jamais le mot de *mort*, mais celui de *sommeil* ou de *départ*. Les mariages se font selon les convenances, sous la direction des préposés. Les célibataires, hommes ou femmes, peuvent se retirer dans les deux maisons communes, établies pour les

uns et pour les autres dans chaque réunion d'une certaine étendue. Ils y vivent d'un revenu indépendant, ou de leur travail, dont les bénéfices sont cependant partagés avec la maison commune.

Le goût de la dévotion n'ôte pas aux Hernhutes celui du travail, et ils mènent la plupart une vie très-occupée, de manière cependant que leurs occupations sont ordinairement sédentaires. Ils s'appliquent sur-tout aux manufactures, et leurs ouvrages ont un degré de fini et de solidité qui les fait rechercher dans le commerce. Les entrepreneurs obtiennent des secours, et les frères des contrées les plus éloignées leur font parvenir des avis et des informations propres à les diriger.

L'association des Hernhutes s'est fait remarquer, dès sa naissance, par son zèle pour la propagation du christianisme. Elle a des missionnaires dans toutes les parties du monde. Dévoués sans réserve à leur vocation, ces apôtres

de l'Evangile ne craignent ni les feux des tropiques, ni les glaces du pôle, et se soumettent aux plus dures privations. Ils ont supporté, avec une résignation étonnante, la faim, la soif et le dénuement le plus complet de tous les secours dans leurs premiers voyages en Groenland. Ce sont quelquefois de simples artisans qui quittent leur travail, leurs femmes, leurs enfans pour donner aux sauvages des notions élémentaires, non seulement de la religion, mais des arts industriels. Dans les derniers temps, on a envoyé quelques hommes instruits, qui ont profité de leurs voyages et de leur séjour pour faire des observations de physique et d'histoire naturelle (1).

(1) La prédication de l'Evangile a fait naître des établissemens d'Hernhutes dans le Groenland. Le plus considérable porte le nom de *nouvel Hernhute*.

## CHAPITRE XXII.

*Villes hollandaises. — De la langue allemande. — De sa conformité avec le hollandais et d'autres langues.*

Deventer et plusieurs autres endroits sont entourés de sables ou de landes; mais en avançant, on voit la contrée s'embellir et prendre un aspect différent. Entre Amersfort et Utrecht s'élèvent des collines de la cime desquelles on découvre une riche culture. Les villages se groupent, et les villes se montrent avec les promenades et les jardins qui en forment la ceinture. Remarquables par leur régularité et leur propreté, par l'industrie de leurs habitans, ces villes ne le sont pas moins comme la plupart de celles du territoire hollandais sous les rapports historiques. Au quinzième siècle, deux factions

divisaient les habitans de ce canton; l'une était appelée les *Hoecks*, l'autre les *Cabeliaus*. La ville d'Amersfort dirigeait la première, celle de Barneveld était à la tête de la seconde. On en vint aux armes, et ceux d'Amersfort assiégèrent Barneveld. Le siége fut long; mais enfin les assiégés allaient se rendre: *Jean Schaffelnar* et dix-huit de ses compagnons persistèrent à se défendre dans une église. Lorsqu'ils virent qu'il leur était impossible de tenir plus longtemps, ils offrirent de capituler. Ceux d'Amersfort répondirent qu'il n'y avait de quartier à espérer qu'à condition qu'ils précipitassent eux-mêmes leur chef du haut de la tour. Saisie d'indignation, la troupe résolut de périr plutôt que de se déshonorer. Mais Schaffelnar court à la tour : « Il faut, dit-il, que je meure tôt ou tard, et je ne veux pas être la cause de votre perte. » Aussitôt il se précipite; et les assiégeans, le recevant sur leurs piques, le font expirer.

Les annales batayes présentent plusieurs traits de ce genre qui contrastent avec d'autres traits résultant de l'esprit que donne l'amour du gain aux tribus commerçantes, sur-tout lorsque le commerce est leur unique ressource. Un armateur fut repris par le prince Maurice d'avoir envoyé des munitions en Espagne. « Je crois, lui dit le prince, « que l'espoir de gagner vous ferait na« viguer jusqu'à l'enfer. — Oui, répli« qua l'armateur, et quand je serais sûr « d'y brûler mes agrès. »

Il y a une ressemblance frappante entre la langue hollandaise et la langue allemande. Celle-ci a plusieurs autres filles, le flamand, le danois, le suédois, l'anglais, et passe avec raison pour une des langues mères les plus remarquables. Son domaine, sous ce rapport, s'étend depuis la Laponie et la Finlande jusqu'aux frontières de la France et de l'Italie. Plusieurs racines de l'ancien idiome germanique ont de l'analogie

avec le latin, et par conséquent avec le français, l'italien et l'espagnol. Quelques savans ont même été au-delà; et, sans pécher contre la vraisemblance par des combinaisons forcées, ils ont découvert des conformités entre les langues d'origine teutonique et le persan (1).

Cette analogie, qu'on pourrait étendre plus loin au moyen d'une étude approfondie des divers idiomes dont se servent d'autres pays, n'étonne pas celui qui remonte à l'origine du langage en général. La conformation des organes de l'homme et la nature de ses besoins dans l'état primitif, ont fait naître le premier

(1) On ne trouve nulle part ce point de critique mieux discuté que dans le Discours préliminaire, ou l'*Introduction du Glossaire Sueo-gothique* de *Jean Ihre*, qui était professeur à Upsal. Dans le moyen âge, la ressemblance entre les langues d'origine teutonique était encore telle, que les missionnaires allemands et anglais, qui se rendirent en Suède, en Danemarck, en Norwège, n'eurent aucune peine à se faire entendre des habitans de ces pays.

vocabulaire de l'espèce humaine. Ce vocabulaire s'est diversifié aussitôt que les tribus, en se répandant, se sont éloignées les unes des autres. Alors se sont présentés de nouveaux objets à désigner; les influences du climat et de la nourriture ont commencé d'agir, et la manière de rendre les sons, la nécessité de multiplier les mots ont produit des dialectes qui peu à peu sont devenus des langues séparées. Les migrations postérieures ont dû amener des croisemens et des mélanges qui ont augmenté la difficulté de retrouver les origines. Enfin de nouvelles combinaisons, fondées sur la culture intellectuelle, sur le progrès des arts et sur les raffinemens du goût, ont rendu les rapports encore plus méconnaissables (1).

(1) On peut dire que la langue primitive se cache encore sous plusieurs formes dans la plupart des idiomes connus. Il faut en chercher les traces dans les racines des mots, qui expriment les premiers

On peut suivre cette espèce de filiation physique et métaphysique à l'aide des analyses; mais elle frappe sur-tout le voyageur qui passe successivement d'un pays à l'autre. Depuis le Danemarck jusqu'en Flandres, j'entendis à peu près les mêmes mots; mais que de nuances dans la manière de les prononcer et de les arranger! Ces nuances se succédaient si imperceptiblement, qu'en interrompant l'observation pendant un jour ou deux, les transitions auraient disparu, et il ne serait resté que des différences.

La langue allemande, telle qu'elle est maintenant en usage, a, dans le pays même, deux dialectes, appelés l'un le *haut*, l'autre le *bas allemand*. Le dernier paraît être le plus ancien, et c'est celui qui a le plus d'affinité avec les langues scandinaves et l'anglais. On le parle dans

---

besoins de l'homme, ses premières sensations, les premiers mouvemens de son ame, et les liaisons les plus simples de ses idées.

les contrées de la Baltique, de l'Elbe, du Weser; mais il se perd peu à peu dans les villes, et on le remplace par le haut allemand qui règne le long du Rhin, du Necker, du Mein et en Saxe. Cette révolution a commencé au temps de la réforme de Luther, qui, dans sa traduction de la Bible et dans ses autres ouvrages, se servit de la langue usitée parmi les Saxons. Depuis ce temps tous les livres ont été écrits en haut allemand, et il est reçu maintenant parmi toutes les personnes mieux élevées, de ne s'exprimer que dans ce dialecte.

On a cependant observé que le bas allemand a plus de douceur, plus de clarté, des constructions plus faciles, et que peut-être il eût été plus favorable au développement de la littérature s'il était devenu la langue des écrivains. Une autre observation qui m'a frappé en voyageant en Allemagne, c'est que ce sont les personnes nées dans les provinces où l'allemand vulgaire est encore

en usage, qui ont le plus de facilité à prononcer les langues étrangères.

L'idiome esclavon a régné long-temps dans toutes les parties qui avaient été anciennement occupées par les peuplades de race slave, le long de la Baltique, de l'Elbe, de l'Oder. Maintenant, à l'exception de quelques districts poméraniens, elle n'est plus en usage qu'en Silésie, en Bohême et en Moravie, où l'allemand se répand néanmoins de plus en plus.

## CHAPITRE XXIII.

*Voyage sur les canaux. — Observations sur la Hollande et sur le commerce du Rhin.*

On peut faire le voyage d'une grande partie de la Hollande sur les canaux avec les barques appelées *treckschuyten*. Ces barques sont couvertes, tirées par des chevaux, et partagées en deux chambres; l'une, plus élégante et plus commode pour ceux qui veulent payer davantage; l'autre, plus simple pour la foule. Je choisis la dernière, où il y a plus d'occasions d'observer, et je me dirigeai vers le Rhin. Les passagers changent souvent; quand on rencontre une bonne auberge, on se rend à terre, et l'on fait la collation.

Malgré la mobilité qui présidait à la composition de la société, le fonds resta

long-temps le même ; c'était une espèce de fermier d'un âge assez avancé, une mère avec ses deux filles, deux jeunes époux avec un enfant, et deux amans qui se rendaient au lieu de leur futur établissement. Le fermier s'était placé sur le banc du milieu, s'appuyant contre la cloison qui séparait les deux chambres. Il était coiffé d'une grande perruque surmontée d'un petit chapeau ; son menton reposait sur le pommeau d'argent d'une grosse canne, et ses yeux étaient fixés sur le fond de la barque. Il resta dans cette attitude pendant plusieurs heures sans proférer une parole et sans faire de mouvement que pour déplacer de temps en temps son menton. A la première relâche, il fit un déjeûner à l'écart, et retourna bientôt à sa place, reprenant la même attitude et gardant le même silence.

Les deux jeunes filles étaient mises très-simplement, mais avec la plus grande propreté. L'innocence et la can-

deur se peignaient dans leurs traits, et leurs attentions pour leur mère augmentaient l'intérêt qu'elles inspiraient. Elles avaient, ainsi que la mère, leur ouvrage avec elles, et s'en occupaient avec le plus grand soin. Les époux, accompagnés de leur enfant, avaient choisi un coin de la chambre, où ils étaient livrés à eux mêmes. La plus parfaite intelligence régnait entre eux. La mère, selon l'usage du pays, nourrissait son enfant et lui prodiguait les soins les plus tendres. On voyait que ce couple était accoutumé aux vertus domestiques et aux jouissances qu'elles procurent. Les deux amans se tenaient aussi à l'écart autant que possible. Ils avaient l'air de s'aimer tendrement, mais de n'oser le faire paraître.

D'autres tableaux ne captivaient pas moins mon attention. Les habitans vantent leurs jardins; le plus beau de tous c'est le pays même. Ces riches prairies, couvertes de bétail; ces eaux, tantôt

tranquilles, tantôt courantes; ces bosquets qui les bordent, ces maisons de campagne, ces villages et ces villes qui se succèdent sans interruption, forment un paysage très-intéressant et bien préférable à ces enclos où des branches et des cimes mutilées gémissent de la barbarie du ciseau, à côté, des renoncules et des tulipes rangées en carrés ou en quinconces. Il ne manque à ce paysage que le charme d'une plus grande variété et la poésie des contrastes.

Quels résultats étonnans que ceux de ce travail des eaux et des efforts pour les dompter! Des bras de mer, des lacs, des rivières dominent au loin, menaçant sans cesse de la destruction la terre qu'ils baignent ou qu'ils coupent. Les vents soufflent souvent avec fureur; les marées s'agitent, les vagues s'amoncèlent le long des côtes. Au milieu de cette tourmente, l'homme a construit des digues et des canaux; luttant contre les élémens, il a fait naître des pro-vin-

ces entières, des villes, des magasins, des chantiers, des ateliers d'industrie. Que de temps, de peines, de dépenses il a fallu pour consolider cet ouvrage ! Plus il s'est étendu, plus il est devenu hardi, et plus il a fallu d'efforts pour le maintenir.

Ce fleuve né parmi les rochers et les glaces sur un des points les plus élevés du globe, le Rhin, vient terminer ici son cours dans un terrain sablonneux, ou se confond obscurément avec d'autres rivières. Mais les bras qu'il forme et les canaux qu'il a donné occasion de creuser sont une des masses d'eau les plus importantes pour le commerce. Les Hollandais en ont tiré un très-grand parti, et l'on peut regarder le Rhin comme le berceau de leur activité commerçante. Ils se rendirent de bonne heure les maîtres des communications qu'établit ce fleuve vers la fin de son cours (1). Ils s'approprièrent les échanges

(1) La situation des peuples décide de bonne

avantageux du midi de l'Allemagne, et formèrent des étapes à Mayence, à Spire, à Cologne. Cette branche leur a fait gagner annuellement cent millions de florins auxquels Amsterdam a eu la part la plus considérable. Une circonstance particulière a augmenté pendant long-temps le produit du commerce des Hollandais sur le Rhin, c'est la grande consommation de poisson qui se faisait habituellement dans les communautés religieuses établies en très-grand nom-

---

heure de leurs travaux et de leurs entreprises. Les tribus des diverses provinces bataves eurent une navigation réglée, et firent le commerce long-temps avant la révolution qui les détacha de l'Espagne. Amsterdam et d'autres villes avaient déjà, dans les treizième et quatorzième siècles, des relations vers le nord de l'Europe, prenaient part à la pêche de la Baltique, et entretenaient des agens auprès des cours de Danemarck et de Suède. Ce fut principalement la ligue anséatique qui empêcha les Hollandais d'acquerir un plus grand ascendant maritime, à cette époque.

bre le long de la rivière. Les peages formaient un revenu si considérable, qu'il égalait celui des droits que le Danemarck perçoit sur les navires qui passent le Sund et qui font les échanges de tout le nord de l'Europe (1).

---

(1) Le Rhin, né dans les montagnes de Suisse, a, depuis sa source jusqu'en Hollande, un cours de plus de trois cents lieues. Il devient navigable avant d'arriver en Allemagne. Pour se faire une idée de son importance pour le commerce, il faut observer qu'il reçoit, près de Manheim, le Necker, venant du Wurtemberg; près de Mayence, le Main, venant de la Franconie; près d'Oberlahnstein, le Lahn, venant du pays de Nassau; près de Coblentz, la Moselle, venant de la Lorraine; près de Duisbourg, la Ruhr, et près de Wesel la Lippe. Depuis son origine jusqu'à Mayence, il porte le nom de Haut-Rhin, et depuis Mayence jusqu'à sa fin celui de Bas-Rhin. Les communications naturelles de ses bras avec plusieurs rivières, et les canaux creusés de mains d'hommes, augmentent encore l'activité que le Rhin établit dans le commerce.

## CHAPITRE XXIV.

*Contrées du Rhin. — Leur aspect géographique. — Leur culture. — Leur civilisation.*

A MESURE qu'on remonte les rives du Rhin, et qu'on s'éloigne des terres sablonneuses où ce fleuve se perd, les traits dessinés par la nature s'embellissent, et les résultats des travaux de l'homme changent d'aspect. Le fleuve roule des eaux rapides dans de riches vallons, ou entre des rochers qu'il semble avoir fendus. Sur plusieurs points des laves et des basaltes bordent son lit, et rappellent le souvenir des bouleversemens dont il a été la cause ou le témoin. Un air tempéré règne partout. La végétation a autant de sève et de vigueur, que d'éclat et de variété. A côté des plus riches moissons de froment, de seigle, de maïs, de légumes

j'aperçois le pampre de la vigne et le feuillage du cerisier, du châtaignier, du noyer. De belles forêts couronnent les côteaux, et tous les trésors du règne minéral sont répandus dans les entrailles de la terre. Aix-la-Chapelle, Wisbaden, Selz, Schwalbach, offrent leurs eaux bienfaisantes pour soulager les souffrances de l'homme.

Sur les bords du Rhin, et dans les contrées voisines qu'arrosent la Moselle, le Main, le Necker, les arts, qui font la gloire et la prospérité des peuples, ont fleuri vingt siècles avant qu'ils fussent connus dans les régions plus septentrionales. La première civilisation de l'Europe atteignit ces contrées, et les arracha à la barbarie. On rencontre ici les ombres des Romains. Sur ce sol qu'éclaire un soleil propice, la capitale du monde fit construire des chaussées par ses légions, élever des villes, des temples, des bains par ses architectes; dresser des monumens par ses statuaires.

Mais sur le Rhin, ainsi que sur le Tibre et sur le Rhône, les barbares, poussés par la soif du pillage, détruisirent les travaux du génie et les modèles des arts. Le voyageur n'en trouve plus que les ruines confondues avec les destructions, plus anciennes encore, des volcans et des fleuves. Aux environs de Cologne, de Mayence, d'Andernach, il gémit, comme dans les champs ausoniens, sur cette catastrophe malheureuse qui répandit la consternation parmi les peuples et replongea le monde dans le chaos de la barbarie.

Lorsque la lumière commença à renaître, cette renaissance se développa de bonne heure dans les pays situés sur le Rhin, et ce fut de là qu'elle s'étendit au reste de l'Allemagne. Dès le neuvième siècle, l'agriculture et les métiers firent des progrès. Les villes construites jadis par les Romains, et dont Mayence, Cologne, Strasbourg étaient les principales, sortirent de leurs ruines. Les couvens e-

les évêchés reçurent de France et d'Italie les premiers élémens des connaissances humaines et les transmirent aux contrées du Weser, de l'Elbe, de la Baltique. Comme les dates précises ne sont pas connues, il est permis de croire à la vraisemblance et d'admettre que la ligue des villes du Rhin précéda, d'un demi-siècle au moins, celle des villes anséatiques. D'ailleurs celles-ci se bornaient au commerce, tandis que les autres embrassaient une sphère plus vaste, et qui supposait une civilisation plus avancée. Les cités du Rhin contractèrent leur association, non seulement pour protéger la navigation de ce fleuve, mais pour attaquer directement la puissance féodale, pour perfectionner l'administration et pour établir les institutions sociales, que les villes d'Italie avaient fait connaître. La ligue de Suabe, qui confondit peu à peu ses intérêts avec celle du Rhin, eut les mêmes vues, et en étendit les effets jusqu'aux rives du Haut-Danube, par

Augsbourg, Ulm, et plusieurs autres cités.

Veut-on découvrir les premiers efforts des Allemands pour l'avancement des sciences, il faut porter ses regards vers le Rhin. Cologne eut, dès le treizième siècle, une université rivale de celles de Paris et de Bologne, et qui était le rendez-vous général non seulement de la jeunesse d'Allemagne, mais de celle de Danemarck, de Suède, de Norwège. Des recherches exactes et impartiales ont assuré à Mayence la gloire d'avoir donné naissance à l'imprimerie. Les premières presses importantes furent établies à Strasbourg, à Bâle, à Francfort, à Heidelberg. La bibliothèque de cette dernière ville était la plus belle et la plus riche de l'Allemagne dans le seizième siècle.

Cherche-t-on en Allemagne le berceau des arts, et la vraie patrie de ce talent qui les crée ou les perfectionne, il faut encore se transporter sur les bords

du Rhin, en Suabe, dans le Palatinat et dans les provinces limitrophes. La chevalerie brilla de tout son éclat à la cour des princes de la maison de Suabe, qui, pendant une partie des douzième et treizième siècles, occupèrent le trône impérial. Avec elle parurent les premiers poètes, imitateurs des troubadours et des trouvères, et connus sous le nom de *minnesinger*. Dans des temps plus modernes, les mêmes lieux ont fourni à la littérature les plus beaux génies. Là naquirent et se formèrent Wieland, Goëthe, Schiller, auxquels la situation de la Suisse, relativement à l'Allemagne, permet de joindre Haller, Bodmer et Gesner. La muse de Klopstock sentit un nouvel être en passant des bords de l'Elbe sous le ciel de l'Helvétie. C'est la ville d'Augsbourg qui a fourni les premiers artistes et les premières écoles des arts du dessin. Les élèves formés à Stuttgard, à Mannheim, sont répandus dans toute l'Alle-

magne, et leurs talens sont généralement appréciés.

Je vis sur la rive gauche Cologne, Coblentz, Mayence, Worms (1). Déjà conquise en partie par Louis XIV, cette contrée appartient maintenant toute entière à la France. La langue allemande y domine cependant encore, et les habitans conservent avec l'Allemagne des rapports de mœurs et d'usages, fondés sur une longue habitude.

(1) Ce fut à Worms que Luther comparut pour présenter sa profession de foi à la diète germanique. Ses amis, craignant pour sa sûreté, voulurent le dissuader de se rendre à Worms : « J'irai, « répondit-il, quand il y aurait autant de diables « qu'il y a de tuiles sur les toits ».

## CHAPITRE XXV.

*Manheim. — Schwetzingen. — Heidelberg. — Infortunes de Frédéric V et de sa famille. — Elisabeth, princesse palatine. — Christine, reine de Suède.*

Au pied des montagnes du Swartzvald, à peu de distance des sources du Danube, naît la rivière de Necker. Tandis que le Danube, rival des plus grands fleuves du monde, prolonge son cours à travers la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, et parvient jusqu'à la mer Noire, le Necker, plus modeste, se contente d'arroser quelques provinces, et va se perdre dans le Rhin. C'est au confluent de ces deux rivières qu'est bâtie Manheim, capitale du palatinat, ayant entre vingt et trente mille ames, et qui vient d'échoir à la maison de Bade avec la partie du ci-devant électoral, située sur

la rive droite. Des rues percées très-régulièrement, des maisons construites avec goût, des édifices publics d'un caractère imposant, des temples somptueux, des fontaines décorées avec élégance, un palais très-vaste, font de Manheim une des plus belles villes de l'Allemagne. Les travaux de son académie et de sa société littéraire sont très-estimés. Ses riches collections de tableaux et d'antiques, ainsi que son école de dessin, ont contribué beaucoup à répandre le goût des arts. On a travaillé avec activité à réparer les dommages que Manheim a soufferts pendant la guerre.

A quelques lieues de cette ville est le château de Schwetzingen avec ses vastes jardins. Il y a peut-être dans la contrée des sites que la nature avait désignés de préférence à celui qu'on a choisi. Mais ce que le bras de l'homme a produit en dépit des obstacles, est aussi grand que riche et varié. On admire le tombeau

de Ninus, les bains de marbre, le temple d'Apollon, les bassins et les statues. Il a fallu creuser et niveler pour établir les plantations. En faisant ces travaux, on a trouvé des ossemens, des urnes, des armes, et il y a apparence que les bosquets fleurissent sur un champ de bataille, où se heurtèrent jadis les légions de Rome et les armées de la Germanie.

Si Schwetzingen étale l'éclat des créations, de la grandeur et de la richesse, à peu de distance Heidelberg en atteste l'instabilité. Cette ville, presque aussi ancienne que la maison palatine, a été long-temps la résidence des princes de cette maison. Le château qu'ils habitaient était sur une hauteur attenante. Un jardin de botanique, le premier qu'ait eu l'Allemagne, donnait à cette demeure un genre d'intérêt, que n'ont pas toujours les habitations des riches et des grands. Le terrible Louvois enveloppa ce château dans la dévastation du Palatinat, et peu après le feu du ciel

y fit de nouveaux ravages. Des murs qui vont s'écrouler, des tours renversées, des colonnes couvertes d'herbe et de poussière, rétracent l'aspect de ces ruines fameuses qui couvrent le sol de la Grèce et de l'Italie. La riche campagne qu'on découvre de la hauteur contraste par un air de fête avec la tristesse de ce lieu solitaire et silencieux.

Heidelberg est situé entre l'éminence où sont les ruines du château et la rivière de Necker. Vis-à-vis, de l'autre côté de cette rivière, est une montagne où l'on prétend que les Romains avaient établi un fort. La ville a souffert beaucoup des guerres fréquentes qui ont affligé le pays. Elle conserve encore une université, fondée dès le quatorzième siècle; mais elle perdit sa riche bibliothèque sous le règne de Frédéric V. L'électeur de Bavière s'en empara, et la fit transporter à Rome pour décorer le Vatican.

Un moment de faiblesse entraîna des suites funestes, et fit naître de longues infortunes. Frédéric, électeur palatin, était le chef du parti protestant en Allemagne, et ce prince avait rehaussé l'illustration antique de sa maison en épousant Elisabeth, fille de Jacques 1er, roi d'Angleterre. La Bohême, où dominait alors le protestantisme, ayant refusé de reconnaître pour roi Ferdinand d'Autriche, offrit la couronne à Frédéric. L'électeur, naturellement irrésolu, fut effrayé des difficultés et des dangers où il s'exposait en acceptant cette couronne, qui allait lui être disputée par un rival puissant, appuyé de toute l'association des princes catholiques. Il était d'autant plus incertain du parti qu'il devait prendre, que le roi d'Angleterre et les princes protestans lui déconseillaient d'accepter l'offre de la Bohême; mais Elisabeth parvint à le persuader. Ne pouvant résister aux sollicitations de cette princesse, séduite par l'éclat

du diadème, et qui voulait que le rang de son époux égalât celui de son père. Frédéric signa l'acte d'élection, mais en répandant des larmes. Il fit, peu après, une entrée triomphante à Prague, où il y eut des fêtes qui coûtèrent à la bourgeoisie cinquante mille florins. Cependant les forces ennemies approchaient, et le nouveau roi n'avait ni le courage ni les troupes nécessaires pour résister avec succès. Le 8 novembre 1620, son armée fut attaquée sur une hauteur près de Prague, pendant que lui-même il attendait dans la ville l'issue du combat. Cette issue se manifesta bientôt. Les ennemis remportèrent une victoire complète, et se répandirent comme un torrent dans la Bohême. Frédéric fut réduit à fuir avec son épouse et ses enfans, cherchant un asile en Silésie, en Brandebourg, et enfin en Hollande. Ferdinand le mit au ban de l'Empire, et ses états héréditaires furent inondés de soldats autrichiens et bava-

rois. Cet événement est d'autant plus remarquable, qu'il fut, pour ainsi dire, le signal de la guerre de trente ans, et que depuis la bataille de Prague jusqu'à la paix de Westphalie il y eut une suite non interrompue de combats, de siéges, de marches sur le territoire de l'Allemagne, depuis le Danube et le Rhin jusqu'aux rivages de la Baltique.

Frédéric mourut loin de ses états consumé de chagrin. Sa veuve resta en Hollande, et ses enfans se dispersèrent pour chercher des établissemens. Le fils aîné périt sur les côtes de Hollande, à bord d'un petit bâtiment qui, allant à pleines voiles pendant la nuit, donna contre un grand vaisseau, et fut brisé par le choc. De meilleures destinées succédèrent cependant à ces infortunes. La paix de Westphalie rendit le Palatinat au prince Charles; le prince Edouard épousa, en France, la princesse de Gonzague : Sophie fut mariée à Ernest-Auguste, et porta dans la famille d'Hanovre les droits

à la couronne d'Angleterre, qui prévalurent dans le sénat britannique.

Une des filles de Frédéric, la princesse Elisabeth, abbesse d'Hervorden, eut une carrière remarquable sous d'autres rapports. Recherchée en mariage par Ladislas, roi de Pologne, elle avait refusé de devenir reine pour conserver l'indépendance. Ayant appris à connaître Descartes en Hollande, elle prit des leçons de ce philosophe, et parvint à saisir les principes de sa philosophie. Elle avait pour lui un respect religieux; et lorsqu'elle fut privée de la satisfaction de jouir de ses entretiens, elle s'en dédommagea par un commerce de lettres qui dura, sans interruption, jusqu'à la mort de Descartes. Contemporaine de Christine de Suède, Elisabeth eut avec cette princesse des rapports frappans. L'une et l'autre elles furent les admiratrices et les disciples du grand homme qui traçait une route nouvelle à l'esprit humain. Christine fonda une académie à Rome et

la dirigea elle-même. Elisabeth créa une société savante à Hervorden et présida ses séances. L'une descendit du trône, l'autre refusa d'y monter. La reine de Suède avait une inquiétude d'esprit, une inégalité d'humeur et un emportement de caractère, qui ternissaient souvent l'éclat de ses grandes qualités. La princesse palatine n'était pas exempte de ces défauts. Comme Christine, elle erra long-temps de pays en pays, de ville en ville, avant de se fixer à Hervorden, et, comme cette reine, elle se mêla de plusieurs intrigues de cour qui lui firent des ennemis dans sa propre famille. Si la fille de Gustave-Adolphe fit couler sur la galerie de Fontainebleau le sang de Monaldeschi, la fille de Frédéric fut accusée par sa mère d'avoir été complice, ainsi qu'un de ses frères, du meurtre d'un gentilhomme français que la veuve du roi de Bohême n'avait pas vu avec indifférence.

## CHAPITRE XXVI.

*Environs d'Heidelberg. — Pays de Bade et de Wurtemberg.*

De quelque côté qu'on se dirige aux environs d'Heidelberg, l'œil rencontre des objets intéressans. Ce sont des vignobles placés sur des pentes douces que baigne le Necker, des champs, des prairies, des jardins qui attestent à la fois la fécondité de la nature et l'intelligence du cultivateur, des villes, des bourgs, des villages qui se touchent. Les villages sont si étendus et si bien construits, qu'on les prend pour des villes (1).

(1) On a même essayé avec succès, dans le Palatinat, la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie. Avec trois cent cinquante mille mûriers on a obtenu, dans une année, quarante-cinq mille livres de soie. Les mêmes essais ont été faits

J'ai parcouru plusieurs fois les pays voisins du Palatinat, et j'ai retrouvé en grande partie les mêmes traits. Le pays de Bade, le Wurtemberg, plusieurs districts de la Franconie, se distinguent par la fertilité du sol, par la variété des produits et par la beauté des sites. La population y est aussi forte que dans les plus belles provinces de la France et de l'Italie. Les habitans sont remarquables par la vigueur du corps et la vivacité de l'esprit. Ils ont autant de goût que d'ap-

---

en Brandebourg, mais les résultats n'ont pas été aussi favorables. On est parvenu à élever cent mille mûriers, mais on n'a recueilli que quatorze mille livres de soie dans l'année. Depuis, quelques hivers rudes ont fait périr une grande partie des arbres. Cette branche intéressait beaucoup le ministre d'état comte d'Hertzberg, qui se faisait une gloire de l'acclimater dans les états prussiens. Mais les influences du climat et du sol sont indestructibles, et les cultures entreprises en dépit de l'atmosphère et de la glèbe dédommagent rarement des frais qu'elles occasionnent.

titude pour les arts, et le peuple même est très-sensible aux charmes de la musique. Les moissonneurs et les vigneron accompagnent leurs travaux de chants dont la justesse est aussi frappante que la mélodie.

Quand on remonte les rives du Rhin, depuis le Palatinat jusqu'à Bâle, on rencontre plusieurs villes dignes d'attention, et faisant partie des états de la maison de Bade, telles que Bruchshall, Rastadt, Bade, Durlach, Carlsruhe, Offenbourg, Fribourg. Carlsruhe est la résidence du prince, et se distingue par une construction particulière. Le palais forme le centre, et de ce centre partent trente-deux allées, dont plusieurs traversent un bois, et dont d'autres se combinent avec les rues. Entre Durlach et Etlingen, des fouilles récemment entreprises ont fait découvrir les restes d'une ville romaine, et près de Badenweiler d'autres fouilles ont mis au jour des débris d'un bain. Dans la même contrée, un monument

peu éloigné de la route indique le lieu où tomba Turenne. En approchant de Bâle on passe sur une montagne d'où l'on aperçoit les plaines de l'Alsace, les cimes du Jura, et au pied de ces cimes le cours du Rhin.

Un accident m'obligea de m'arrêter plusieurs heures dans un village. J'interrogeai les habitans sur leur situation, et j'appris que le bien-être, le contentement et l'union régnaient parmi eux. « Nous n'avons pas tous la même croyance, me dirent-ils; nous sommes, comme dans tout le pays, les uns catholiques, les autres luthériens, d'autres réformés; mais nous vivons en paix, et nous nous aidons réciproquement dans nos travaux ». Intéressante harmonie qu'on retrouve dans plusieurs contrées de l'Allemagne, et qui va s'étendre encore davantage depuis que la liberté de conscience a été proclamée par tout.

La plus belle partie du pays de Wurtemberg est celle que parcourt le Nec-

ker. Les villes et les villages sont baignés la plupart de petites rivières qui traversent des vallées fertiles et qui vont se perdre dans la rivière principale. Stuttgard, capitale et résidence, a une population d'environ vingt-cinq mille ames, plusieurs quartiers bâtis avec élégance et symétrie, des palais dont l'un peut rivaliser avec les plus somptueux de l'Europe, une salle de spectacle qui passe pour la plus grande qu'il y ait en Allemagne, une bibliothèque publique de cent mille volumes, un observatoire, une académie des beaux arts, un cabinet d'histoire naturelle et de médailles. Les environs, dessinés pittoresquement par la nature, ont été embellis à grands frais par l'art, et l'on retrouve une partie de la somptuosité de Schvetzingen dans les châteaux et les jardins de la Solitude, de Ludwigsbourg, de Hohenheim.

Les cantons voisins du Schwartzwald sont moins propres à la culture; mais

ils renferment des productions minérales, et l'industrie manufacturière en a fait le siége d'un grand nombre d'ateliers qui fabriquent sur-tout des toiles recherchées dans le commerce. La ville de Kalv est le centre de l'activité commerçante de tout le pays. Ce pays a aussi une université renommée, c'est celle de Tubingue, fondée dans le quinzième siècle, et pourvue richement de tous les secours que demande l'instruction publique.

Entre le Necker et le Haut-Danube, près de la ville de Goeppingen, sont les ruines du château d'Hohenstauffen, berceau de cette famille, plus connue dans l'histoire sous le nom de *maison de Suabe*, et qui occupa le trône impérial pendant une partie des douzième et treizième siècles. Frédéric I^er^, surnommé Barberousse, et Frédéric II l'illustrèrent sur-tout; et, par le mariage de Henri VI avec Constance, la couronne de Naples devint son héritage. Après

avoir joué un rôle important en Allemagne et en Italie; après avoir plus d'une fois humilié les grands vassaux et prescrit des lois à la cour de Rome; après avoir rallumé le flambeau des lumières et des arts dans une cour brillante, cette maison s'éteignit sous les plus déplorables auspices. Le dernier de ses rejetons, l'infortuné Conradin, périt sur un échafaud, après avoir perdu une bataille contre Charles d'Anjou, son compétiteur au royaume de Naples, protégé par le pontife de Rome.

## CHAPITRE XXVII.

*Coup-d'œil sur les contrées du Danube. — Vienne. — Munich.*

L'ASPECT de la nature et celui de l'homme changent dans les contrées qu'arrose le Danube après qu'il a quitté la Suabe. De hautes chaînes, sortant des Alpes, traversent une grande partie de l'Autriche et se prolongent jusqu'en Bavière. Elles sont, pendant une partie de l'année, couvertes de neige; leurs âpres influences se répandant au loin, rendent difficile le desséchement des marais qui règnent le long du fleuve, nuisent à la végétation et ralentissent l'activité de l'homme. Le Danube a un cours majestueux entre des rochers imposans et des bois mélancoliques; des châteaux en partie ruinés, des couvens, les uns déserts, les autres encore habi-

tés, sont répandus sur ses bords et augmentent le pittoresque des sites. Mais des rocs et des bas-fonds rendent la navigation dangereuse et empêchent les voiles de se déployer pour faciliter la course ou pour animer le coup-d'œil du mouvement commercial. Le Rhin termine son cours sur les limites de l'Allemagne, et les fleuves qui se confondent avec ses bras communiquent à l'Océan près des contrées qui ont été le berceau de l'industrie. Le Danube s'arrête long-temps dans des régions où les arts n'ont pu fleurir; et, atteignant enfin une mer Méditerranée sous le sceptre des Musulmans, il présente moins de facilité pour les grandes entreprises du commerce et pour l'extension rapide de ces rapports qui aiguillonnent le travail, agrandissent la sphère des idées et détruisent les préjugés.

Les Romains avaient établi sur les bords du Danube plusieurs colonies qui furent détruites à l'époque de l'inva-

sion des barbares. Pendant que, sous le règne de Charlemagne, les pays situés sur le Rhin commençaient à prospérer et voyaient se lever l'aurore d'un nouveau jour, un autre essaim de barbares se jeta sur les contrées du Danube; c'étaient les Avares sortis de la Valachie et des provinces limitrophes. Charlemagne leur fit long-temps la guerre, et son fils Pepin parvint à les soumettre. Mais, un siècle après, les faibles commencemens de la civilisation furent détruits par une nouvelle irruption. Les Hongrois, peuple d'origine asiatique, aussi peu avancés dans les arts que les Goths, les Vandales et les Avares, ravagèrent l'Autriche et la Bavière. Ils furent vaincus par Othon I^er^; mais ils se maintinrent au-delà du Danube, et répandirent encore plus d'une fois l'inquiétude parmi les Allemands. Les esclavons de Bohême et de Moravie n'étaient pas des voisins moins alarmans ni moins contraires au retour de l'ordre

et du repos intérieur. L'Autriche et les états voisins ne parvinrent à une situation stable et assurée que lorsque Rodolphe de Habsbourg eut cimenté par des conquêtes étendues sa puissance en Allemagne.

Le sol arrosé par le Danube donne à peu près les mêmes productions que les pays du Rhin ; mais elles sont d'une qualité moins parfaite, et quelquefois elles ne s'élèvent pas au même degré d'abondance. Généralement parlant, la population n'est pas aussi forte. La culture intellectuelle est en retard, et les principes d'administration économique, civile, ecclésiastique développés dans les autres parties de l'Allemagne, tant catholique que protestante, ont eu beaucoup de peine à pénétrer.

Cependant, comme les contrées du Danube ont naturellement plusieurs branches de travaux très importantes, telles que l'éducation du bétail, la culture de la vigne, l'exploitation des in[illegible]

nes, et que depuis des siècles elles ont appartenu à des maisons puissantes, il s'y est formé des villes peuplées, ayant de l'industrie et du commerce. Vienne sur-tout a pris un développement qui en a fait la capitale la plus riche en habitans qu'il y ait en Allemagne (1). On y compte de deux cent à deux cent cinquante mille ames. La représentation

(1) Le contour de Vienne est d'environ cinq lieues, et le nombre des maisons entre six et sept mille. On y compte six mille laquais, et en tout quarante mille domestiques des deux sexes. Les fabriques de soie occupent plus de deux mille métiers. En 1795, il y avait trente-deux imprimeries, quatre fonderies de caractères, dix-huit libraires de la première classe, vingt-deux graveurs, soixante-quatre marchands en gros, etc. Après Vienne, les villes les plus considérables de la monarchie autrichienne sont Gratz en Styrie, ayant trente mille habitans; Prague en Bohême, ayant soixante-dix à quatre-vingt mille habitans; Presbourg en Hongrie, ayant vingt-sept mille habi-

de la cour, la dépense que font habituellement un grand nombre de familles opulentes non seulement de l'Autriche même, mais de la Hongrie, de la Bohême, de la Moravie, une foule de voyageurs de toutes les classes, des ateliers d'industrie, plusieurs théâtres, tels sont les principaux ressorts du mouvement qui règne à Vienne.

Malgré les établissemens splendides et dispendieux qui ont pour objet la culture des sciences et des lettres, malgré les bibliothèques publiques, les jardins de botanique et l'université, le goût de l'instruction n'est pas répandu. Une censure fameuse par sa rigueur a donné à la presse et au commerce de la librairie des entraves dont les effets sont frappans. Les beaux arts ont pu fleurir davantage. Favorisés par les communications avec l'Italie, par le luxe des grands, par les leçons d'une académie bien organisée, et par l'aspect des modèles de la galerie impériale, ils so

cultivés avec succès par beaucoup d'artistes nés dans le pays, ou attirés de l'étranger. C'est à Vienne que Métastase a composé ses opéra, que Haydn et Mozard ont produit la plus grande partie de leurs chefs-d'œuvre; que Zauner a élevé une des plus belles statues modernes, celle de Joseph II, et que beaucoup de peintres, de graveurs, d'architectes distingués ont laissé les monumens les plus remarquables de leur talent.

Vienne étant placée dans un canton très-fertile, et le Danube favorisant les transports lointains, les habitans se procurent sans peine toutes les commodités et les jouissances de la vie. De beaux jardins, tels que l'Augarten, le Prater, embellissent la ville, et forment, avec les montagnes qu'on découvre dans le lointain, un tableau pittoresque. Les environs offrent des villages, des fermes, des plantations et des châteaux, dont ceux de Schoenbrunn, Laxembourg,

Hetzendorf sont les plus dignes d'attention.

Le rôle distingué que la maison de Bavière joue depuis long-temps en Allemagne, et l'étendue de ses possessions, ont attiré à Munich des richesses qui ont hâté le progrès de la population et fourni des moyens d'embellissement. Cette ville a cinquante mille habitans et un grand nombre de beaux édifices. Le palais, très-vaste, renferme des monumens et des collections d'un grand prix. L'académie des sciences et celle des beaux arts ont obtenu des encouragemens et ont servi à développer le talent. Aux environs de Munich sont les châteaux de Nymphenbourg, de Schleissheim, de Sternberg, fameux en Allemagne par leur étendue, par la beauté de leurs sites et par les jardins dont ils sont entourés.

Le mouvement imprimé à l'activité des peuples par le progrès général des lumières et les nouvelles combinaisons

politiques, auront des influences sur les contrées du Danube. Plusieurs institutions ont été débarrassées de la rouille des siècles; d'autres sont nées depuis peu, et ont été organisées d'après des principes qui peuvent leur imprimer le vrai caractère d'utilité publique. La Bavière, devenue royaume, a reçu un accroissement de provinces dont celles du Haut-Danube et de Franconie sont, de temps immémorial, le siége d'une industrie très-développée, et renferment des villes où fleurissent tous les arts, telles qu'Augsbourg et Nuremberg. Déjà, sous le règne de Charles-Théodore, on a entrepris des travaux remarquables pour l'amélioration du sol et pour l'encouragement de la culture.

Les débordemens du Danube et de plusieurs petites rivières avaient fait naître entre les villes de Neubourg et d'Ingolstadt un immense marais. Il avait une étendue de cinq à six lieues carrées, et ne donnait que des herbes maigres

qu'on ne pouvait recueillir qu'au risque d'enfoncer et de périr. Des exhalaisons infectes sortaient souvent de ce désert humide, répandant des germes de maladies parmi les habitans des cantons voisins. Une société d'actionnaires se chargea de dessécher le marais ; des canaux furent creusés dans tous les sens, et des plantations de saules s'élevèrent sur les bords de ces canaux. On traça ensuite des routes, et on distribua le terrain entre les districts limitrophes. L'agriculture s'en est emparée, et déjà elle nourrit une nombreuse population des produits d'un sol qu'on avait cru autrefois frappé pour jamais de stérilité.

## CHAPITRE XXVIII.

*Ratisbonne et ses environs. — Monument élevé au fameux astronome Kepler. — Traits de sa vie.*

RATISBONNE, long-temps ville impériale et siége de la diète germanique, relève maintenant du prince primat. C'est une des cités les plus anciennes du Danube, et plusieurs ruines attestent le séjour que les Romains firent dans la contrée. Le pont jeté sur le fleuve, et qui est remarquable par sa solidité et le nombre de ses arches, doit avoir été construit dès le douzième siècle. Il y a une navigation très-animée entre Ratisbonne et Vienne. Sur la route, parmi les rochers et les bois qui bordent le fleuve, un grand nombre de couvens, d'églises, de châteaux gothiques, se présentent pour retracer à l'imagi-

nation les souvenirs des siècles de la dévotion et de la chevalerie. Ce fut dans un de ces châteaux que Richard-Cœur-de-Lion se vit enfermé, après avoir été arrêté, à son retour de la Terre Sainte, par le duc d'Autriche.

Ratisbonne doit depuis peu au zèle éclairé du prince primat pour les sciences, et aux soins de quelques particuliers, un monument digne de l'attention de tous les voyageurs. Il est consacré à la mémoire de Jean Kepler, astronome fameux, qui mourut à Ratisbonne, après avoir, par de longs travaux, établi ces théories sublimes qu'ont développées depuis Newton, Bernoulli et Laplace. Son buste, en marbre de Carrara, reposant sur un piédestal orné de reliefs, est placé dans un temple qu'on a construit au centre d'un jardin attenant à la ville, et dont les décorations symboliques rappellent les découvertes du grand astronome. Le prince, les grands, les notables du pays, et la plupart des habit

de la ville, assistèrent à l'inauguration de ce monument. Près de deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort de Kepler, et personne ne pouvait indiquer l'endroit où reposaient ses cendres, le cimetière de la ville ayant été dévasté pendant la guerre de trente ans. Ainsi Cicéron ne put apprendre, à Syracuse, où était le tombeau d'Archimède.

Kepler était né à Wiel en Wurtemberg, en 1571. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la théologie; mais, sur l'avis d'un de ses maîtres, qui avait deviné son génie, il s'adonna aux sciences mathématiques, et l'astronomie devint bientôt l'objet principal de ses études. Copernic, créateur d'un nouveau système, était mort au milieu du seizième siècle: à la fin de ce siècle, Kepler indiqua la véritable marche des planètes et les lois qui la dirigent. Cent ans après, Newton découvrit la gravitation; et, de nos jours, Laplace a décrit la mécanique du ciel.

Kepler vécut pendant les temps ora-

geux qui amenèrent la guerre de trente ans, au commencement de laquelle il mourut. Il fut obligé de se déplacer souvent, et d'entreprendre des voyages pénibles. L'empereur Rodolphe II et Mathias son successeur lui procurèrent cependant le bien-être, et assurèrent son sort autant que les circonstances le permettaient. Un autre astronome célèbre, Tycho de Brahe, s'était mis sous la protection de Rodolphe, et Kepler seconda ses travaux jusqu'au moment où il fut enlevé aux sciences. La guerre ayant ôté aux états autrichiens le calme qu'demande l'étude, Kepler se retira dans le duché de Sagan en Silésie, où Wallenstein, fameux par ses exploits militaires, l'accueillit d'une manière flatteuse, et lui fit obtenir une place de professeur à l'université de Rostock. Avant de se rendre à cette nouvelle vocation, il voulut aller à Ratisbonne pour se présenter à l'empereur Ferdinand II, et pour demander le paiement des ar

rages qui lui étaient dus. Il fit la route à cheval, dans l'arrière-saison, arriva malade, et mourut six jours après, le 15 novembre 1630, âgé d'environ cinquante-neuf ans.

Outre les ouvrages qu'il avait publiés, Kepler laissa un grand nombre de manuscrits. Ils furent recueillis par un savant d'Allemagne, qui se transporta de ville en ville, sollicitant les moyens de les faire imprimer. Mais, de vingt volumes qu'il aurait pu livrer, il ne parut que le premier, contenant la correspondance de Kepler. Les autres manuscrits restèrent déposés à Francfort, jusqu'à ce qu'en 1774 Catherine II les acheta, et en fit présent à l'académie de Pétersbourg.

Un fils de Kepler se distingua dans la carrière de la médecine. Placé à Kœnigsberg en Prusse, comme médecin de la ville, il devint l'objet des persécutions de ses confrères et des professeurs de l'université pour une raison singulière,

Une maladie épidémique se manifesta, et fit de grands ravages, sur-tout parmi les étudians. On déclara que c'était la peste; et, avant que les mesures nécessaires eussent été prises, la mortalité avait fait des progrès alarmans. Kepler prouva que c'était une fièvre, indiqua le remède, et fit disparaître l'épidémie. Honteux de leur ignorance, et se voyant exposés aux reproches du public, les médecins et les professeurs se liguèrent contre Kepler, et parvinrent à faire suspendre ses appointemens pendant six années. Il fut indigné de cette injustice, résigna sa place, et se retira à Lubeck, où il mourut en 1663. Il avait le respect le plus profond pour la mémoire de son père, et la plupart de ses écrits ont pour objet les travaux et la vie de ce grand astronome (1).

(1) Plusieurs artistes habiles d'Allemagne ont travaillé au monument érigé à Jean Kepler à Ratisbonne. Doll, de Gotha, a fait le bu[illegible]

Dannecker, de Stuttgard, les reliefs. La construction du temple a été dirigée par d'Irigoien, architecte du prince primat.

L'astronomie est peut-être, de toutes les sciences, celle qui a le plus d'obligation aux Allemands. Déjà, dans le treizième siècle, Frédéric II fit traduire, sur un manuscrit arabe, l'Almageste de Ptolémée. Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, accorda, dans le seizième siècle, une protection éclatante aux astronomes, et l'étendit même jusqu'en Danemarck, en sollicitant auprès du roi de ce pays les secours dont Tycho de Brahe avait besoin. Lorsque ce grand observateur eut été renvoyé de l'île de When, ce fut Rodolphe II qui lui accorda à Prague un asile honorable. La gloire d'avoir donné le jour à Kepler est digne d'envie. Il s'est élevé, pendant les derniers temps, dans toutes les villes considérables, des observatoires où des savans laborieux ont fait des observations et des découvertes.

## CHAPITRE XXIX.

*Route d'Heidelberg à Darmstadt. — Francfort. — Cours du Mein. — Canal de Charlemagne.*

Tous les voyageurs vantent cette route appelée *Bergstrasse*, chemin de la côte, qui conduit d'Heidelberg à Darmstadt. On ne peut guère, en effet, au moins en Allemagne, en voir de plus agréable. Elle est tracée sur une éminence entre des vignobles, des champs, des prairies et des plantations de cerisiers, de noyers, de châtaigniers. Dans le lointain s'élèvent des montagnes revêtues de bois, et sur les cimes desquelles se montrent les ruines de quelques châteaux construits dans le moyen âge. Le coup-d'œil de la richesse des productions, l'air pur qu'on respire, et le calme champêtre qui règne partout, dispo-

sent l'ame aux plus douces illusions. On repousse le souvenir des calamités dont ces lieux ont été si souvent le théâtre ; et au sein de cette nature si bienfaisante, si féconde en ressources pour réparer les malheurs de l'homme ; le plaisir d'exister est le sentiment qui domine.

Cette route finit près de Darmstadt, ville dont la population s'élève à douze ou treize mille ames, et dont le palais du grand-duc avec ses jardins fait le principal ornement. Tous les districts qui composent le grand duché sont très-peuplés, et les habitans font valoir avec beaucoup d'intelligence le sol et ses produits.

Une belle chaussée conduit à Francfort, annonçant une ville riche et commerçante. C'est au Mein que la ville et la contrée doivent principalement leur prospérité. Ce fleuve naît dans les montagnes de Franconie, et ne quitte cette partie de l'Allemagne qu'après y avoir fait des sinuosités considérables. Il est

propre à la navigation presque dès son origine, et il se confond, près de Mayence, avec le Rhin. Cette jonction produit un des beaux sites de l'Allemagne, et qui frappe sur-tout quand on le considère des hauteurs environnantes. Les deux fleuves, en se réunissant, forment un large bassin, dont les eaux sont de la plus grande clarté, et qui est coupé de plusieurs îles. Des champs fertiles, de beaux vignobles, une multitude de villages servent de cadre à ce bassin; et, au centre de tous ces objets, domine l'antique cité de Mayence.

Le Mein est le plus grand des fleuves intérieurs de l'Allemagne. Son importance pour le commerce est déjà très-digne d'attention; mais elle peut le devenir encore davantage. Sur la pente opposée à celle qui détermine le cours des eaux que reçoit le Rhin, coule l'Altmühl, qui se jette dans le Danube; ses sources sont peu éloignées de celles de la Rednitz, qui se jette dans le Mein;

Let, en combinant les deux rivières, il y aurait une navigation intérieure du Danube au Rhin. Quel vaste champ pour les combinaisons et les efforts de l'industrie! Elle verrait de nouveaux moyens pour les échanges des plus belles contrées de l'Europe, elle en augmenterait la masse, et, sans autre secours que celui des fleuves et des canaux, elle pourrait soumettre à la fois aux spéculations commerciales la mer Noire et l'Océan.

Charlemagne conçut le plan de cette jonction pendant la guerre avec les Avares, qui infestaient l'Autriche et la Bavière. Il se proposait de faire passer des bords du Rhin à ceux du Danube les munitions et les hommes dont il avait besoin. L'an 793, il fit commencer un canal entre la Rednitz et l'Altmühl. Mais les génies qui devancent les siècles, ne trouvent pas les secours nécessaires à leurs conceptions, et les ingénieurs dont Charlemagne pouvait faire usage

secondèrent mal son projet. D'ailleurs, l'attention de ce monarque fut détournée du midi de l'Allemagne par une invasion des Saxons, et son fils Pepin dompta les Avares par une victoire décisive. Le canal fut perdu de vue; mais on voit encore les restes des travaux dans un village de la seigneurie de Pappeinheim (1).

Entre les villes qui font le commerce du Mein, Francfort est la principale. Sa population s'élève à plus de cinquante mille ames; elle a de beaux édifices et

(1) La nature a donné à l'Allemagne de grandes facilités pour l'établissement des canaux de communication intérieure. Le Brandebourg a eu les premiers; il s'en est formé ensuite dans le pays d'Hanovre et en Autriche. En dernier lieu on a dressé les plans de plusieurs travaux importans de ce genre pour le royaume de Westphalie. Le gouvernement danois est parvenu à établir en Holstein une communication entre la mer du Nord et la Baltique, par le canal qui porte le nom de la province qu'il traverse.

de belles rues, dont l'une est la plus large et la mieux percée qu'on rencontre dans aucune grande ville. Ses foires sont très-fréquentées, et une multitude de rouliers est occupée pendant l'année entière à transporter les marchandises qui arrivent sur les rivières ou qui doivent y être embarquées. Dans le moyen âge, Francfort distribuait des franchises pour la navigation à plusieurs villes. Nuremberg, Worms et Bamberg qui avaient sur-tout été favorisées, résolurent d'envoyer annuellement une députation aux Francfortois, pour exprimer leur reconnaissance, usage qui s'est conservé jusque dans les derniers temps. Pendant que le maire et les échevins siégeaient dans la grande salle d'audience de l'hôtel de ville, les députés arrivaient en manteau rouge, accompagnés d'un trompette et de deux flûtes, qui jouaient jusqu'au milieu de la salle. L'un des députés prononçait un discours, et présentait une coupe de bois où il y avait

des grains de poivre, une petite aune et une pièce de monnaie. La musique, le discours et les présens devaient être les mêmes dont on avait fait usage à l'époque de l'établissement de cette cérémonie.

Lorsque la librairie naquit en Allemagne, elle choisit Francfort pour y établir ses principaux magasins et y faire des échanges annuels. Ce commerce dura pendant une partie du dix-septième siècle, et on imprime encore dans la ville un grand nombre d'ouvrages importans. Mais les réglemens arrivés de Vienne diminuèrent l'activité commerçante, qui se transporta peu après à Leipsick. La littérature allemande n'a pas gagné à ce changement, quelque avantageuse que soient d'ailleurs les relations formées en Saxe. Francfort étant plus rapproché du midi de l'Allemagne, de la France, de la Hollande, la librairie eût eu des rapports plus diversifiés et des échanges plus rapides. Le centre des travaux littéraires

se serait établi le long du Rhin, sous un ciel plus inspirant, sur un sol plus propice aux développemens des sciences, des lettres et des arts.

## CHAPITRE XXX.

*Traits historiques sur Francfort. — Origine des postes en Allemagne.*

FRANCFORT naquit sous les auspices de Charlemagne, et dut ses premiers progrès à la protection puissante que lui accordait ce monarque. Déjà parvenue, par l'industrie, à un état florissant, et jouissant des prérogatives de ville impériale, cette cité acquit un nouveau relief lorsqu'elle fut désignée pour être le lieu de l'élection et du couronnement des empereurs. Pendant ces actes solennels, une représentation fastueuse régnait à Francfort. Les rues se remplissaient d'équipages brillans; les panaches et les habits richement galonnés se présentaient à chaque pas. On ne rencontrait que des altesses et des excellences environnées d'un cortége impo-

sant. Les repas, les fêtes se succédaient, et il y avait une lutte d'étalage et de magnificence.

L'origine de cette représentation datait de la bulle d'or (1), dont un exemplaire original fut remis à la ville de Francfort. Cette charte réglait dans le plus grand détail toutes les cérémonies de l'élection et du couronnement. Elle fut proclamée à Metz pendant une assemblée des états germaniques, que présidait l'empereur Charles IV. On prétend que ce monarque l'avait en grande partie rédigée lui-même, et que son secrétaire, Rodolphe de Friedberg, y mit la dernière main. Le style de cette bulle est remarquable par une espèce d'enflure orientale. Les électeurs alors, au nombre de sept, sont nommés les sarmens de l'Empire, les colonnes de l'empereur, et on les compare aux sept chandeliers.

(1) Nommée ainsi, à cause du sceau en or dont elle est revêtue.

A la fin, il y a un article qui leur enjoint de faire instruire leurs enfans dans la langue esclavonne, qui régnait encore dans une partie de l'Allemagne.

Il n'est pas surprenant que Charles IV fût empressé de faire publier une loi relative aux élections. Il avait été sur le point de perdre tout le fruit des pénibles efforts qui l'avaient conduit sur le trône impérial, par une suite de l'ascendant que prenaient les factions à chaque changement de règne. Ses antagonistes lui opposèrent d'abord Edouard, roi d'Angleterre, qui refusa leur offre. Ils s'adressèrent ensuite à Frédéric de Misnie, que Charles écarta par des négociations adroites et une somme d'argent. Enfin ils jetèrent les yeux sur Gonthier de Swalzbourg. C'était un loyal chevalier, jouissant de l'estime générale. Il accepta la proposition, mais en stipulant expressément que le trône serait déclaré vacant suivant les formalités reçues, et que l'élection ne serait

influencée par aucune manœuvre contraire à la bonne foi. Proclamé solennellement à Francfort, Gonthier fut élevé sur l'autel dans l'église de Saint-Barthélemi, et présenté au peuple. Mais ceux qui avaient contribué le plus à le faire élire, l'abandonnèrent bientôt; et l'effet d'un breuvage empoisonné qu'un traître lui avait donné à Francfort, le conduisit au bord du tombeau. Les partisans de Charles ayant fait à Gonthier des propositions avantageuses, il résigna le sceptre et rentra dans la condition qu'il avait quittée malgré lui. Peu après il termina ses jours, et Charles assista à son convoi funèbre. Il eut une tombe dans cette église, où peu avant il avait été porté en triomphe sur l'autel pour recevoir les hommages des assistans.

La grande affluence d'étrangers et de voyageurs de toutes les classes, attirée à Francfort par le commerce ou par les fêtes du couronnement, a fait naître dans cette ville le ton de la politesse et

plusieurs établissemens qui en rendent le séjour agréable. Les hôtels garnis sont les meilleurs qu'il y ait en Allemagne. Des musées littéraires fournissent des moyens d'amusement et d'instruction. Il y a des théâtres, des bains publics, et dans les environs on a établi plusieurs promenades. Quoique la ville ne jouisse plus de l'existence politique qu'elle avait obtenue dans les anciens temps, l'administration intérieure y est encore peu changée.

Plusieurs princes d'Allemagne ont des palais à Francfort. Celui de la famille de la Tour et Taxis se distingue par l'ordonnance de son architecture et par ses décorations intérieures. La même famille a un palais à Ratisbonne et des possessions considérables dans plusieurs parties du territoire germanique. Le nom et la fortune des princes de la Tour et Taxis se lient à l'existence d'une de ces institutions utiles qui ont caractérisé les derniers siècles, et qui ont accé-

léré les progrès de l'organisation sociale.

Louis XI avait établi des postes en France pendant ses guerres avec le duc de Lorraine. François de Taxis, d'une famille italienne transplantée en Allemagne, proposa à l'empereur Maximilien d'imiter cet exemple, et en fit les premiers essais dans les Pays-Bas. Charles-Quint, dont la puissance embrassait tant d'intérêts divers et tant de contrées, étendit l'établissement sur tous les pays de sa domination dans l'Empire, et en donna la direction à Léonard de Taxis. Il ne songeait encore qu'à se procurer, par cette voie, des renseignemens utiles à ses entreprises politiques; mais il vit bientôt l'industrie et le commerce s'emparer de l'invention pour d'autres usages, comme il était arrivé en France. Les négocians, les manufacturiers, les capitalistes établirent des correspondances, et occupèrent les postes autant que les bureaux de l'empereur. Rodolphe II

donna plusieurs réglemens, et revêtit Léonard de Taxis du titre de baron de l'Empire. Les descendans de Léonard parvinrent successivement à de plus grands honneurs, et enfin ils furent créés princes avec la charge héréditaire de grands maîtres des postes. L'entreprise devait embrasser toute l'Allemagne; mais il se forma peu à peu des établissemens particuliers, sur-tout depuis la paix de Westphalie. L'électeur de Brandebourg fut le premier qui établit des postes dans ses états pour son propre compte. Cet exemple fut suivi dans les pays de Brunswig-Lunébourg, en Saxe, en Holstein. Mais, malgré la diminution de revenu qui a dû résulter de ces arrangemens particuliers pour les postes nommées *impériales*, elles ont encore donné, dans les derniers temps, à la maison de Taxis, la somme d'un million de florins par an (1).

(1) Pendant le moyen âge, il n'y eut d'autre

moyen de faire parvenir des nouvelles que par les charrois qui se faisaient pour le compte des princes et de leur cour. On recourait cependant quelquefois aux artisans ambulans et aux marchands qui fréquentaient les foires. Vers le quinzième siècle, l'université de Paris établit des messagers à l'usage des étudians, pour leur faire recevoir des livres ou de l'argent. Ces messagers se chargeaient aussi des lettres et des commissions d'autres personnes.

## CHAPITRE XXXI.

### *Observations générales sur l'industrie des Allemands.*

A des distances de quelques lieues de la ville de Francfort il y a des bourgs et des villages très-peuplés qui sont autant d'ateliers d'industrie manufacturière. Econômes, laborieux, pourvus de beaucoup de matières premières, secondés par les immigrations de plusieurs tribus exercées à divers genres de fabrications, les Allemands ont fait de grands progrès dans les arts industriels. Quoiqu'ils n'aient pas atteint, dans certaines branches sur-tout, le fini ou l'éclat que donnent à leurs produits quelques autres nations, ils fournissent en quantité considérable et à des prix modiques. Leurs ouvrages circulent dans

toutes les parties du monde, et le pays y gagne annuellement des millions.

Le génie et le caractère des peuples ne se manifestent pas moins dans leurs travaux que dans les relations de la société et dans les institutions. Parmi les objets que l'Allemagne répand dans le commerce, il y en a plusieurs qui attestent une patience infatigable, et qui supposent une attention dans les détails poussée très-loin. L'antique ville de Nuremberg (1) a dû essentiellement sa prospérité à la fabrication de ces petits ou-

(1) Nuremberg, ville impériale, maintenant dépendante du royaume de Bavière, est très-ancienne, et a contribué beaucoup, dès le moyen âge, à répandre les arts en Allemagne. Ce pays lui doit les premières cartes géographiques, et les meilleurs de ses instrumens qui viennent au secours des sciences mathématiques. Appuyés de pièces authentiques, plusieurs savans d'Allemagne ont soutenu que ce fut un Nurembergeois, Martin Behaim, qui répandit en Europe les premières notions d'un autre hémisphère.

vrages en bois, en ivoire, en acier, qui sont connus dans toute l'Europe. Dans le pays de Bergstegaden, où le sol se refuse à l'agriculture, les habitans s'occupent à façonner, en bois et en pierre, des figures de toutes sortes d'animaux, des jouets d'enfans, des boîtes, et se procurent, par les profits de cette industrie, les subsistances que la nature leur a refusées. A Weidhofen en Autriche on fait des hameçons de fer si menus, que plus de six mille pièces ne pèsent que deux onces, et que cent livres de fer sont portées à la valeur de deux cent mille francs. Il a passé annuellement du pays de Nassausiégen en Hollande plusieurs millions de cuillers de bois pour être expédiées en Amérique. En Tyrol, en Suabe, et ailleurs, on donne à l'éducation des serins de Canari des soins aussi suivis que lucratifs. Une partie de ces oiseaux est colportée en Suisse, en Hollande, en Allemagne; les autres sont embarqués par cargai-

sens pour la Turquie, la Russie, l'Angleterre. Il y a quelques années qu'un vaisseau, destiné pour Pétersbourg, ayant fait naufrage près de Cronstadt, il se trouva sur la liste des effets à bord trois mille serins que la Baltique avait engloutis.

La branche d'industrie la plus ancienne, et en même temps la plus importante, c'est la fabrication des toiles. La plus grande partie vient de Suabe, de Westphalie, de Saxe et de Silésie. Outre la consommation intérieure, il en passe beaucoup dans les autres pays de l'Europe et en Amérique. Hambourg en a exporté annuellement, en temps de paix, pour la valeur de soixante millions de livres, et Brême pour celle de vingt millions. En Silésie, la seule ville de Hirschfeldt retirait, tous les ans, jusqu'à trois et quatre millions pour les toiles qu'elle fournissait. Déjà, dans le quatorzième siècle, ce genre de travail fut l'origine d'une fortune remarquable.

Une famille, nommée *Fugger*, exerçant le métier de tisserand dans un village voisin d'Augsbourg, avait amassé des capitaux si considérables, qu'elle put se placer parmi les négocians de cette ville, et se faire accorder le droit de bourgeoisie. Elle continua à fabriquer des toiles; mais en même temps elle se livra aux plus vastes entreprises dans le commerce. Les Fuggers prirent part aux expéditions des Portugais, et envoyèrent des vaisseaux jusque dans la Baltique. Ayant avancé de grandes sommes à Maximilien Ier et à Charles-Quint, ils obtinrent des lettres de noblesse, et furent élevés ensuite au rang de comtes de l'Empire. Charles-Quint, à son passage à Augsbourg, s'étant logé chez le chef de cette famille, y fut traité avec la plus grande magnificence. Le feu était entretenu avec du bois de cannelier, et l'hôte y jeta, en présence de l'empereur, les obligations des sommes qu'il avait fournies pour l'expédition

contre les barbaresques. Les Fuggers acquirent en Suabe plusieurs seigneuries qui leur donnaient le droit de siéger à la diète. Un atelier de tisserands, devenant le berceau d'une famille qui pouvait s'allier aux souverains, serait un phénomène dans tous les pays et dans tous les temps, mais elle l'était sur-tout à une époque et dans un état si fortement influencé par l'orgueil féodal (1).

Malgré leurs progrès dans les manufactures, les Allemands tirent encore plusieurs fabrications de l'étranger, sur-tout de France, de Hollande et d'Angleterre. On est surpris de trouver sur le tableau de ces importations le papier, dont il arrive annuellement pour la valeur de quatre à cinq millions de livres. Nulle part on ne fabrique et l'on ne consomme autant de linge qu'en Alle-

(1) La maison des comtes Fuggers s'est partagée en neuf branches. Ses possessions sont répandues le long du Danube, de l'Iller et du Lech.

magne; nulle part on n'écrit, on n'imprime autant; et l'industrie, qui procure cet article, devrait être dans une grande activité. Le bon papier, venant du dehors, se paie cher, et ne saurait être d'un usage général. Il en résulte que la plupart des livres et des journaux allemands sont imprimés sur du papier très-commun, et manquent de cet agrément, de cet éclat qui flatte l'œil, et facilite le débit et la lecture. Les libraires ont cependant fait, en dernier lieu, quelques entreprises brillantes qui ont réussi, et qui promettent une amélioration successive de l'art typographique. Les productions des écrivains les plus célèbres, de Wieland, Goëthe, Klopstock, ont été imprimées splendidement à Leipsick et ailleurs. Quelques journaux présentent aussi un aspect plus agréable, et joignent à leur mérite intrinsèque celui des formes extérieures.

## CHAPITRE XXXII.

*Hanau. — Tribus étrangères établies en Allemagne.*

Je quittai Francfort peu après le lever du soleil; le feuillage distillait encore la rosée; les oiseaux commençaient leurs concerts, et les troupeaux se répandaient dans les pâturages. La route de Francfort à Hanau ne présente que des objets agréables; c'est une suite de maisons bien bâties, de vergers, de taillis jetés comme une draperie sur un terrain uni et fertile. En faisant un petit détour, on voit sur les bords du Mein une maison de plaisance nommée *Phllipsruhe*; c'est un asile champêtre qui doit principalement sa beauté aux plantations qui l'entourent.

Hanau ressemble à une ville hollandaise ou flamande; aussi doit-elle son

premier développement à des Flamands qui s'y rendirent à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième pour échapper à la persécution. Plusieurs familles françaises s'y réfugièrent après la révocation de l'édit de Nantes, apportant de nouvelles branches de travail et de nouveaux moyens de bien-être. Tout est compensé dans le grand ensemble des destinées de l'espèce humaine; et si l'Allemagne a perdu beaucoup de citoyens utiles, elle en a recueilli d'autres qui lui ont rendu des services importans. Ces immigrations ont eu d'autant plus d'influence, qu'elles eurent lieu la plupart, peu après la guerre de trente ans, au moment où l'Allemagne se régénérait et faisait ses premiers pas dans la carrière des arts. Les réfugiés de Flandres et de France donnèrent des directions utiles aux Allemands. Les colonies sorties d'Allemagne ont éclairé et guidé les Polonais, les Russes, les Américains.

On croit communément que les réfugiés de France ne se portèrent que vers le Brandebourg. Sans doute ce pays en reçut le plus grand nombre, mais il en passa dans plusieurs autres contrées, dans le pays d'Hanovre, dans les états de la maison de Hesse, en Franconie, en Mecklenbourg, et il se forma des communautés considérables à Cassel, à Darmstadt, à Erlangen, à Francfort, à Offenbach. L'influence de ces étrangers ne se borna pas aux manufactures; il y avait parmi eux des cultivateurs, des hommes de lettres, des artistes, des militaires. Ils se mêlèrent donc à toutes les classes des nationaux depuis le palais jusqu'à la chaumière. Comme ils venaient du pays le plus civilisé, et qu'ils parlaient la langue la plus cultivée et la plus développée, une masse de connaissances et d'idées nouvelles dut se répandre et faciliter le progrès général.

Parmi les tribus étrangères arrivées

en Allemagne, il y en a une qui n'a pas eu autant d'influence, mais dont les destinées offrent des traits que l'histoire doit recueillir. Dans les vallées des Alpes, entre le Piémont et le Dauphiné, étaient fixés depuis plusieurs siècles les descendans des Vaudois. La tradition avait conservé parmi eux des opinions religieuses contraires à la doctrine de Rome, et conformes à celles des réformateurs. Inquiétés plusieurs fois, ils éprouvèrent des persécutions violentes vers le milieu du dix-septième siècle. On leur accorda cependant une amnistie, et ils reprirent leurs travaux, consistant à élever du bétail et à cultiver la vigne. Mais en 1686, le duc de Savoie, soit par zèle religieux, soit pour complaire à Louis XIV, qui venait de révoquer l'édit de Nantes, fit sommer les Vaudois de se faire catholiques, ou de sortir du pays. Plusieurs s'étant armés pour se maintenir, on envoya des troupes contre eux, et il y eut de

combats opiniâtres; mais ne pouvant plus résister, les Vaudois songèrent à se procurer des asiles : les uns s'adressèrent aux Suisses, les autres à l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume. Ce prince prit le plus vif intérêt à leur sort, et il écrivit de sa propre main au duc de Savoie une lettre qui respire la plus sage tolérance et la plus tendre humanité. Les fugitifs qui n'avaient pu être recueillis en Suisse, furent transportés en Brandebourg aux frais du gouvernement. L'ancien souverain des Vaudois étant revenu de ses préventions et de son animosité contr'eux, la plupart de ceux qui avaient émigré désirèrent de retourner dans leur patrie, et la cour de Berlin leur fournit encore de l'argent et des voitures.

Mais un nouvel orage s'éleva sur les habitans des vallées. Le duc de Savoie se trouvant engagé par la paix de Ryswick à ne point tolérer de protestans dans ses états, la persécution recom-

mença. Les Vaudois recoururent aux cantons protestans de Suisse, qui les adressèrent au duc de Wurtemberg, afin d'éviter des rapports embarrassans avec la cour de Turin. Le duc nomma un comité pour examiner les demandes, et les jurisconsultes, aussi bien que les théologiens, furent consultés. Ceux-ci, très-attachés à Luther, représentèrent ces étrangers comme des calvinistes cachés, dont le séjour pourrait devenir dangereux pour l'orthodoxie d'Augsbourg. Les jurisconsultes opinèrent à les admettre, mais à condition qu'ils donneraient leur profession de foi qu'ils ne pourraient aspirer aux prérogatives des bourgeois ou des cultivateurs indigènes, et qu'ils paieraient des charges plus fortes. Les Suisses trouvèrent cette réponse peu propre à satisfaire des malheureux qui avaient fait tant de sacrifices, et la négociation se ralentit. Enfin, le duc Everard-Louis de Wurtemberg fit expédier des lettres-patentes

en vertu desquelles les Vaudois furent admis, et en même temps il régla, avec autant d'humanité que de prudence, ce qui se rapportait à leur existence religieuse. Ils arrivèrent sous ces auspices, et formèrent huit paroisses, les unes dans les villes, les autres dans les campagnes. Il passa aussi des Vaudois dans le pays de Darmstadt et aux environs de Hanau. Ceux des villes fabriquent des bas et des chapeaux; ceux des villages sont la plupart vignerons.

Les Vaudois restés dans les vallées, et que la persécution n'avait pas immolés, ont joui, dans les temps postérieurs, de la paix et du calme. Ils sont encore au nombre d'environ trente mille, et comptent plusieurs familles qui peuvent faire remonter leur origine à une haute antiquité, et dont quelques-unes se croient issues des Romains (1).

(1) La lettre que le grand électeur, Frédéric-Guillaume, écrivit au duc de Savoie, finissait

ainsi : « Votre altesse royale suit d'autres principes
« de religion que moi. Cette considération m'au-
« rait empêché peut-être d'implorer sa pitié pour
« des infortunés exposés à la persécution ; mais je
« me suis dit que j'ai dans mes états, et surtout
« en Westphalie, beaucoup de catholiques ro-
« mains ; pour être d'une autre religion que moi,
« ils ne sont exclus de rien ; je les avance aux
« dignités et aux emplois à l'égal de mes autres
« sujets : pourquoi ne supposerais-je pas que votre
« altesse royale suivra les mêmes principes envers
« ses sujets réformés? Assurément elle ne saurait
« rien faire qui me soit plus agréable, et que je
« ne sois disposé à reconnaître par tous les services
« qui dépendront de moi ».

## CHAPITRE XXXIII.

*Fulde. — Montagnes de Thuringe. — Chaînes qui traversent l'Allemagne.*

D'ÉPAISSES forêts couvraient jadis la plus grande partie de l'Allemagne. Ce luxe de végétation d'une nature sauvage s'oppose partout aux premiers établissemens des hommes, et il s'écoule des siècles avant qu'il soit remplacé par les décorations utiles et la parure riante de la culture. De ces forêts d'Allemagne, une des plus sombres était celle de Buchonie, entre les rivières de Mein et de Fulde. Au huitième siècle, un abbé, nommé Sturm, disciple de saint Boniface, eut le courage de s'enfoncer dans cette solitude, et d'y élever un couvent, le premier qu'on eut vu sur la rive droite du Rhin. Le couvent reçut le nom de Fulde, de la rivière qui en baignait les

murs. Il donna peu à peu naissance à une ville, devint une abbaye considérable, et enfin un évêché de l'Empire.

Tout ce qui a servi à civiliser les tribus humaines, et à préparer le développement intellectuel, est digne d'attention. Encouragés par Charlemagne, les religieux de Fulde s'adonnèrent à l'étude, rassemblèrent des livres, et firent des élèves. *Raban-Maur*, fameux dans les annales ecclésiastiques, y transporta de France, au neuvième siècle, les connaissances alors répandues et la méthode de l'enseignement. Fulde devint une école célèbre, et donna des professeurs aux autres abbayes.

Le palais, ci-devant épiscopal, est d'une belle apparence; et, quoiqu'il ne puisse être comparé aux palais de plusieurs autres prélats d'Allemagne qui avaient des revenus plus considérables, il présente à l'imagination un contraste frappant avec le premier asile, sans doute très-modeste, que l'abbé

Sturm construisit dans les bois. Mais c'était ainsi que la culture et les arts devaient se répandre. Les prélats de la Germanie, toujours en relation avec la France, et sur-tout avec l'Italie, puisaient dans ces pays les premières idées des créations de l'art qui embellissent le séjour de l'homme. Ils les introduisaient peu à peu en Allemagne, et offraient à leurs compatriotes un exemple à suivre. Autour des abbayes naquirent des villes; et les palais, habités par les abbés, les évêques, furent les premiers modèles de l'architecture.

A mesure qu'on approche des limites septentrionales du pays de Fulde, le sol s'élève considérablement, et non loin de la ville d'Eisenach on aperçoit les montagnes de Thuringe; des masses couvertes de sombres forêts de sapins se groupent sous des formes variées, et des cimes orgueilleuses s'élancent vers les nues.

Belle Helvétie! une illusion qui m'est

chère me fait retourner dans ton sein. Ils se retracent à mon imagination ces traits tour à tour sévères et doux, majestueux et simples, ravissans par leur harmonie, étonnans par leurs contrastes. Je m'élève sur ces crêtes qui sillonnent les nuages, et je vois la foudre éclater à mes pieds. Je m'enfonce dans ce vallon pour suivre les sinuosités d'un ruisseau qui baigne paisiblement des prairies, des jardins, des hameaux. A côté des neiges et des glaces, je cueille la fleur qui me sourit; et, dans l'espace étroit que mon œil embrasse, se développe le cercle de l'année. J'admire ces monumens augustes, ces premiers nés du globe qui voient les générations et les siècles s'évanouir; ces beaux lacs qui, au sein des terres, retracent les phénomènes de l'Océan; ces cascades qui, avec un bruit semblable au tonnerre, se précipitent dans l'abîme. Quels heureux momens j'ai passés dans ces lieux! la nature et l'amitié me co-

blaient tour à tour des plus douces jouissances. Après avoir écouté le savant Gibbon, ou l'aimable philosophe de Genthod (1), je parcourais les bords du Léman, et je promenais mes regards sur ce bassin, aussi remarquable par l'étendue de ses eaux que par la richesse de son cadre.

Le plateau de la Suisse, qui forme le point le plus élevé de l'Europe, jette au loin de vastes rameaux. C'est de là que partent les Apennins, le Jura, les Vosges, chaînes très-étendues qui, par diverses ramifications, se lient aux Cévennes et aux Pyrénées. C'est aussi de là que sortent toutes ces montagnes qui couvrent une grande partie de l'Allemagne. Les montagnes de l'Autriche et du Tyrol touchent immédiatement aux Alpes de Suisse, et portent le nom d'*Alpes Rhétiennes*. Sur les bords du Haut-Rhin, parallèlement aux Vosges, s'élève

(1) Charles Bonnet.

le Swartzwald, qui s'étend sur plusieurs districts de la Suabe, tels que le Brisgau, le Wurtemberg. Au Swartzwald se combine le Fichtelberg en Franconie, dans le centre de l'Allemagne. Cette grande masse a plusieurs bras; ce sont, d'un côté, les chaînes de Thuringe et du Hartz; de l'autre, celles qui embrassent la Bohême, la Silésie, la Saxe, et qui, par les hauteurs de la Moravie, touchent aux monts Carpathiens ou Crapacks.

On n'a pas de mesures exactes des montagnes de l'Autriche et du Tyrol; mais il suffit du simple aspect pour se convaincre que ce sont les plus hautes de l'Allemagne. C'est là qu'on retrouve les rochers couverts d'une neige éternelle, les mers de glace, les ayalanches, les productions alpines, et toute cette majesté imposante qui caractérise la nature en Suisse. La cime la plus élevée des sudètes en Silésie, appelée Riesenberg, a quatre mille neuf cent vingt pieds au-dessus de la mer; celle de

Hartz, nommée Brocken, en a trois mille cinq cent soixante-neuf. Le Brocken est situé de manière qu'en s'élevant autant que le permettent les formes des rochers, on découvre une étendue de pays de cent lieues au moins. Le comte de Stollberg-Vernigerode a fait construire sur cette élévation remarquable un hospice où les voyageurs peuvent être logés et nourris; et, pour augmenter la beauté du coup-d'œil, l'édifice est surmonté d'une tour.

La plupart des chaînes qui traversent l'Allemagne, se distinguent par les belles forêts dont elles sont revêtues sur une grande partie de l'espace qu'elles occupent, et par les productions minérales qu'elles renferment. On en retire de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, de l'étaim; du sel, du soufre, du mercure, et des pierres utiles aux constructions. Ce sont de vastes minières et d'immenses usines. A côté du calme champêtre règne une activité bruyante,

fendant le roc, faisant retentir l'enclume, et préparant les matières qui servent tantôt à l'utilité des hommes, tantôt à leur malheur et à leur destruction (1).

Plusieurs géologues allemands ont fait depuis quelque temps des observations intéressantes sur les montagnes de leur pays. Ils ont découvert, le long du Weser et du Rhin, des traces nombreuses de

(1) Les mines d'or de Bohême étaient autrefois si riches, qu'elles rendaient annuellement plus d'un million de ducats; mais elles sont à peu près épuisées, et ne suffisent plus, ainsi que celles du pays de Salzbourg, qu'aux frais d'exploitation. Le produit en argent est d'environ deux cent mille marcs par an, dont les montagnes de Saxe fournissent près du tiers. Le produit en cuivre, dont la Saxe recueille le meilleur, est de cent mille quintaux, et celui en fer de plusieurs millions de quintaux, dont la plus grande partie appartient à l'Autriche. A Ydria, dans le Frioul, on gagne annuellement, par les procédés qu'a fait connaître le savant minéralogiste Born, seize mille quintaux de mercure.

craters antiques, et de substances produites par le travail des volcans. Une multitude de corps pétrifiés dans les cimes des montagnes centrales, et des squelettes d'animaux marins trouvés à différentes hauteurs, leur ont donné occasion de remonter à ces bouleversemens, qui ont changé la face du globe lorsque les eaux et les terres ont pris leurs limites. Ils ont décrit ces chaînes de la Carniole, qui se distinguent par les grottes et les excavations de toute espèce dont elles sont remplies, où les rivières paraissent et disparaissent, coulant tantôt au-dessus de la terre, tantôt au-dessous, et dont plusieurs parties se sont écroulées laissant des abîmes, qui ont tous pris la même forme, celle d'un vaste entonnoir.

## CHAPITRE XXXIV.

*Eisenach. — Château de Wartbourg. — Anecdotes de Luther. — Ruines remarquables. — Anecdotes du comte de Gleichen.*

On arrive à Eisenach par une vallée romantique, à travers d'un bois silencieux. La ville a une population de neuf à dix mille ames, et subsiste principalement par les manufactures. Un riche négociant a créé aux environs un jardin dans l'enceinte duquel il a fait entrer avec intelligence les ruines d'un château gothique, et les coteaux voisins.

A peu de distance d'Eisenach est le château de Wartbourg, fameux dans les annales de la chevalerie, et devenu remarquable depuis par le séjour qu'y fit Luther. Il faut près d'une heure pour parvenir au sommet de la montagne

qui porte l'édifice. On passe par des jardins, des pelouses, et un bois épais. La partie la plus élevée du chemin est taillée dans le roc. Le temps a détruit des murs, des plafonds, plusieurs ornemens, et la ci-devant salle des chevaliers n'est plus qu'un grenier à foin. D'autres parties sont bien conservées, ou ont été rétablies. On montre la tour qui servait de signal, les souterrains où étaient les prisons, la chambre qu'habitaient les anciens landgraves de Thuringe, et la chapelle où se livrait à la dévotion la pieuse Elisabeth, épouse du landgrave Louis VI. Cette princesse était regardée comme une sainte, et la tradition lui attribue plusieurs miracles. Un jour, dit-on, elle sortait du château, portant un panier rempli de provisions, qu'elle se proposait de distribuer aux pauvres. Son époux la rencontra, lui adressa durement la parole, et lui demanda ce qu'elle portait : Des fleurs, répondit la princesse; et, par une métamorphose miraculeuse,

la réponse se trouva vraie, quand le landgrave ouvrit le panier.

Wartbourg avait été abandonné depuis assez long-temps ; mais au commencement du seizième siècle, il devint l'asile de Luther, qui l'appelait son Patmos. Le réformateur s'était rendu à la diète de Worms avec un sauf-conduit de Charles-Quint. En présence de l'empereur, on lui présenta les ouvrages qui lui étaient attribués, et on lui demanda s'il les reconnaissait. Ayant répondu affirmativement, il fut mis au ban, et Charles restreignit le sauf-conduit à vingt-un jours. Il partit aussitôt, dirigeant sa route vers la Saxe, où il pouvait compter sur la protection de l'électeur. Il fit cependant un détour pour voir sa famille, et le terme du sauf-conduit allait expirer, lorsque près du château d'Altenstein il fut arrêté par des cavaliers masqués, et conduit à Wartbourg. C'était une mesure qu'avait imaginée l'électeur de Saxe pour sauver le réformateur

sans qu'il fût compromis lui-même. Caché assez long-temps dans cette retraite sous le nom du chevalier George, Luther se livra à l'étude et au travail avec une ardeur qui manqua lui devenir funeste. Il fit de nouveaux ouvrages contre la doctrine de Rome, traduisit en allemand les Psaumes de David et le Nouveau Testament, et composa un grand nombre de sermons. Cette assiduité, qu'il ne suspendait pas même la nuit, lui attira des affections hypocondriaques. Sa tête s'échauffa, il crut voir des fantômes, et il s'imagina que le diable lui apparaissait pour le tourmenter. Une nuit, persuadé que cet ennemi de son repos était dans sa chambre, il lui lança son écritoire, qui, allant frapper le mur, y fit une tache que l'on montre encore.

Parmi les rochers qui entourent le château de Wartbourg, il y en a deux qui se distinguent par leur élévation et leurs formes. Dans les siècles d'ignorance et de superstition, tout prête au

merveilleux. On a vu dans ces rochers la figure d'un moine et d'une religieuse qui s'embrassent; et la tradition a rapporté qu'un couple amoureux, engagé par les vœux monastiques, ayant sacrifié à l'amour dans ces lieux, attira sur lui la punition du ciel, et subit une métamorphose qui fit naître les deux rochers. Le peuple les appelle encore le Moine et la Nonne.

Entre Eisenach, Arnstadt, Gotha, Langensalza, sont répandues les ruines d'une multitude de donjons gothiques, jadis résidences des vassaux de l'Empire, maintenant tristes repaires des oiseaux de proie, et peuplés de spectres, de fantômes, par l'imagination du peuple, ou par celle des romanciers. On parle sur-tout beaucoup en Saxe du château de Gleichen, berceau des comtes de ce nom, et qu'on dit remarquable par une aventure singulière.

Un comte de Gleichen partit avec un prince de Thuringe pour combattre le

Sarrasins. Il était à peine arrivé en Asie, qu'il fut fait prisonnier par les infidèles. La vigueur de l'âge, et des traits nobles distinguaient l'extérieur du comte ; et la fille du sultan, ayant eu occasion de le voir, résolut de le sauver. Elle parvint à le faire sortir de la prison, et se décida à l'accompagner dans sa fuite. La fortune les favorisa ; ils arrivèrent bientôt en Italie. Le comte s'était marié, avant son départ pour la Palestine, sous les auspices d'un amour réciproque, avec une jeune personne aussi belle que vertueuse. Mais il lui avait été révélé par une femme, que son épouse était morte. Il donna donc son cœur à la fille du sultan, qui était dans tout l'éclat de la beauté, et qui avait des droits à sa reconnaissance. Cependant, en avançant vers l'Allemagne, il apprit que l'épouse qu'il avait cru morte, vivait encore, et attendait avec impatience son retour. Un combat cruel agita son ame. Devait-il tromper et humilier la fidélité de celle

qui avait la première reçu l'hommage de son cœur ? Devait-il abandonner la fille du sultan qui avait renoncé pour lui à sa famille, à son pays, à sa religion ? Le chef de l'église termina ses irrésolutions, en lui permettant de s'associer par les liens du mariage la princesse asiatique, sans renoncer aux mœurs qui l'unissaient à la belle Allemande. On ajoute que les deux épouses vécurent dans la meilleure intelligence, que l'Allemande fit faire un lit nuptial analogue à la circonstance, et que les trois époux furent placés après leur mort dans le même tombeau. Ce tombeau doit être celui qui se trouve dans une église d'Erfurt, et qui est surmonté d'une pierre, où sont représentées trois figures, celles d'un homme et de deux femmes. Quelques savans ont voulu prouver que toute cette aventure a été controuvée, et ne mérite aucune croyance; mais les poètes en ont tiré parti, et en ont fait le sujet de quelques pièces agréables.

## CHAPITRE XXXV.

*Gotha.—Revers du duc Jean Frédéric. — Situation de la ville.— Observatoire.*

L'ORDRE social devait se développer, en dépit de tous les obstacles que lui opposaient l'ignorance et la rudesse des mœurs. Pendant que les fiers vassaux de Thuringe se livraient des combats et soutenaient des siéges dans leurs donjons, la chevalerie, née sous le ciel du midi, faisait des progrès vers le nord, et la religion accordait une protection bienfaisante aux efforts de la culture. Des hommes laborieux s'étant mis sous la sauve-garde d'un couvent, tracèrent des sillons au pied des montagnes thuringiennes, sur les bords de la rivière de Leine. Plusieurs établissemens réunis formèrent enfin un bourg, qui reçut le

nom de *Gotha*. Un antiquaire pourrait retrouver ici les Goths, et se livrer à de savantes recherches sur leur séjour dans ces lieux ; mais il perdrait sa peine, comme tant d'autres scrutateurs de l'antiquité. Le bourg reçut son nom de Saint-Gothard, patron du couvent, et premier prédicateur de l'Evangile en Thuringe.

Les landgraves de cette province étant devenus seigneurs suzerains du domaine des religieux, séjournèrent quelquefois à Gotha, et y firent élever un château fort, qui devint fameux sous le nom de *Grimmenstein*. Depuis ce temps Gotha perdit le calme champêtre, se changea en ville, et prit part aux mouvemens tumultueux qui régnèrent long-temps dans la contrée. A l'extinction de la famille des landgraves de Thuringe, la ville passa avec le pays sous la domination de la maison électorale de Saxe.

Jean Frédéric, surnommé *le Magna-*

*nime*, chef de cette maison, ayant fait une guerre malheureuse à Charles-Quint, devint prisonnier de l'empereur, et perdit l'électorat. Son fils portant le même nom obtint une étendue de pays, où, avec d'autres villes, se trouvait celle de Gotha. Peu après, un événement tragique fixa l'attention de toute l'Allemagne. Guillaume Grumbach, membre de la noblesse de Franconie, ayant eu des démêlés avec l'évêque de Wurtzbourg, fit assassiner ce prélat dans sa résidence. Poursuivi par les tribunaux, cet homme, aussi ambitieux que vindicatif, chercha à se faire un parti. Il s'adressa pour cet effet au duc Jean-Frédéric, et le gagna, en lui faisant entrevoir qu'il pourrait lui être utile, et l'aider à recouvrer l'électorat. Le duc donna un asile, dans sa résidence de Gotha, à Grumbach et à ses affidés. Mais Maximilien II mit l'accusé au ban de l'Empire, et somma Jean-Frédéric de le livrer au bras de la justice. Ce prince fut

sollicité par sa famille et par ses amis de céder et de prévenir l'orage ; mais il resta sourd à toutes les sollicitations, persuadé que le moment était venu où il pourrait rentrer en possession des domaines de ses ancêtres. Enfin, l'empereur employa les moyens que lui donnait sa qualité de chef de l'Empire ; et l'électeur de Saxe, accompagné de commissaires impériaux, fit le siége de Gotha. Après une résistance de plusieurs mois, la ville et le fort de Grimmenstein se rendirent. Grumbach tomba, ainsi que le duc, au pouvoir des assiégeans. Après une procédure criminelle, l'auteur du meurtre de l'évêque de Wurtzbourg fut écartelé vif, et Jean-Frédéric, regardé comme coupable de félonie, perdit la liberté. Il demanda d'être prisonnier de l'électeur ; mais l'empereur le fit conduire à Vienne, ordonna de le promener par les rues sur un chariot découvert dans un costume ignominieux, et le condamna à

être détenu dans une prison en Autriche.

L'épouse de Jean-Frédéric, Elisabeth, de la maison palatine, demanda la permission de joindre ce prince infortuné; mais sa demande fut long-temps refusée. On lui accorda enfin de rester auprès de lui quelques mois. Plus attachée à son époux au sein de l'infortune, elle ne put se résoudre à le quitter, et, à force de sollicitations, elle obtint de partager son sort. Elisabeth passa vingt-deux années dans le triste réduit où son époux avait été enfermé, soulageant son malheur par la part qu'elle y prenait, et par les soins qu'elle lui prodiguait, exemple peut-être unique de tendresse et de dévouement. Elle mourut, et le malheureux Jean-Frédéric n'eut plus pour témoin de ses soupirs que les murs de sa prison. Un grand nombre de princes s'intéressèrent pour lui, et demandèrent son élargissement; mais ce fut en vain, et l'on n'accorda que des adoucissemens à sa captivité. Il termina

ses jours après une détention de vingt-huit ans. Les fils de Frédéric et d'Elisabeth eurent une destinée plus heureuse, et rentrèrent en possession d'une grande partie du territoire que leur père avait obtenue après les malheurs de leur aïeul.

La ville de Gotha, qui contient onze à douze mille habitans, est construite sur le penchant d'une éminence, et s'élève en terrasses, dont la plus haute est occupée par le palais. La rivière de Leine serpente dans ses environs et dans son enceinte. De belles allées et un grand nombre de jardins répandus dans les faubourgs servent d'avenue. Le palais a été élevé sur les ruines de l'ancien fort, et porte le nom de Friedenstein, *château de la Paix*. Sa situation, son étendue et son architecture le rendent imposant, et il renferme un grand nombre d'objets dignes d'attention, des tableaux de prix, une bibliothèque, un cabinet de médailles, regardé comme

un des plus complets qui existent. Au dehors, sur la terrasse, on a sous les yeux une immense étendue, et, en cherchant les limites de l'horizon, on aperçoit les masses colossales des montagnes de Thuringe.

Au bas de la terrasse est le grand jardin, dont un large bassin, entouré de belles plantations, fait l'ornement principal. Au milieu de ce bassin s'élève une île plantée de saules pleureurs et de bouleaux à branches pendantes. C'est là que sont enterrés deux princes morts à la fleur de l'âge, et pleurés long-temps par Ernest et Charlotte, qui leur avaient donné le jour. Une colonne de granit, surmontée d'une urne de marbre blanc, a été placée près du tombeau. D'un autre côté de la terrasse est le jardin de la duchesse avec une habitation champêtre et des décorations analogues au goût de cette princesse. On remarque sur-tout les bustes de Leibnitz et de plusieurs autres philosophes.

Protégés depuis long-temps par la cour, les arts et les sciences fleurissent dans la ville de Gotha (1). On connaît dans toute l'Europe savante cet observatoire illustré par les travaux de Zach et par le voyage qu'y fit Lalande. Il est situé au sud-est de la ville, sur la montagne isolée de Seeberg, près d'un village nommé Siebeleben. Le duc Ernest, qui l'a fait construire, n'a rien épargné pour lui donner l'avantage de l'emplacement et de la disposition intérieure, et pour lui procurer les secours que demande l'observation. La plupart des instrumens ont été faits en Angleterre par les meilleurs artistes.

Il n'est point d'observatoire où l'œil, après s'être élevé vers le vaste firmament du ciel, puisse redescendre avec moins de regret sur la terre. Il parcourt des plaines couvertes de moissons; il

(1) L'atelier de Doell, statuaire, est un des plus intéressans qu'il y ait en Allemagne.

compte de nombreux villages qui se succèdent et qui ont tous un aspect riant; il s'enfonce dans des vallées, les unes tapissées de bosquets, les autres traversées de plusieurs ruisseaux: dans le lointain se montrent plusieurs villes, les ruines des antiques châteaux, et la chaîne des monts Thuringiens allant se joindre à ceux du Hartz: quand l'horizon est entièrement dégagé de vapeurs, le Brocken, ce roi des cimes du Hartz, laisse entrevoir sa tête gigantesque.

## CHAPITRE XXXVI.

*Weimar. — Wieland. — Goëthe. — Schiller.*

AVANT de continuer ma route, je parlerai de Weimar, qu'un autre voyage m'avait fait connaître. Cette ville n'est pas éloignée de Gotha, et se fait remarquer sous des rapports semblables. Sa population est de huit à neuf mille ames; ses avenues sont imposantes, et la rivière d'Ilm anime le paysage dans les environs. On est frappé de l'étendue du palais qu'habite le prince, du style de l'architecture, de la beauté du parc et des maisons de plaisance situées dans les plaines et sur les hauteurs d'alentour.

Mais ce qui donne sur-tout de l'intérêt à la ville de Weimar, c'est que, sous les auspices du prince, elle est devenue la demeure des hommes les plus dis-

tingués dans la littérature qu'ait produits l'Allemagne, de Wieland, de Goëthe, de Schiller. Les premiers travaux de Wieland remontent à l'époque où la langue allemande commença d'être cultivée. Il eut part aux efforts que faisaient plusieurs écrivains de Suisse et de Saxe pour former le goût et pour en développer les principes. Ses ouvrages restèrent d'abord assez inconnus parmi les Allemands; mais les traductions qu'on en fit dans l'étranger rendirent la nation attentive à leur mérite. Wieland a profité des modèles que lui offrait l'antiquité, et de ceux qu'ont produits la France et l'Italie. La facilité et la grâce caractérisent ses poésies, ainsi que ses romans philosophiques, et il a publié, dans les derniers temps, des traductions de quelques auteurs anciens qui prouvent à quel point il s'est familiarisé avec le génie, les usages, les mœurs de la Grèce et de Rome.

Goëthe annonça de bonne heure un

génie original et créateur; mais quelques bizarreries marquèrent en même temps son début. Il affectait la singularité dans son extérieur, dans son ton et dans son style. Un costume bizarre, un maintien négligé, un régime particulier le faisaient remarquer dans le monde. Il cherchait, en écrivant, des tournures pénibles, retranchait les voyelles, et plaçait, à chaque demi-phrase, des signes d'exclamation ou de repos qui devaient provoquer la méditation ou l'enthousiasme. Le troupeau des imitateurs saisit ces faiblesses d'un homme de génie et les copia servilement. Il fut du ton de s'exprimer d'une manière emphatique, et de hérisser ses périodes de points et de tirets. Les médecins même changèrent leurs méthodes. Ils prescrivirent de se rouler dans la neige, de prendre des bains à la glace, de gravir les rochers, de se nourrir uniquement de végétaux et de fruits.

Goëthe, revenu des écarts où l'avait

entraîné une imagination ardente, s'est élevé au rang pour lequel la nature l'avait formé. Rapproché du grand nombre, sous les rapports qui n'ont rien d'important aux yeux du sage, il ne s'est plus distingué que par la trempe de son caractère et par les conceptions brillantes de son génie. Les imitateurs qu'il avait eus, peut-être malgré lui, n'ont produit que des ouvrages médiocres, et sont tombés dans l'oubli, tandis que lui-même il a accumulé les lauriers sur sa tête, et pris la place que la postérité lui conservera. Goëthe se distingue par la hardiesse et le sublime des idées autant que par la force et l'originalité de l'expression. Initié profondément dans la connaissance du cœur humain, il peint à grands traits, et souvent avec une énergie étonnante, les passions et leur délire. Familiarisé avec cette nature dont les anciens connaissaient si bien le type, il la reproduit d'une manière frappante. Le roman de Werther, le

poème d'Hermann et Dorothée, plusieurs tragédies et quelques drames, sont les productions les plus remarquables de cet écrivain dont l'Allemagne se glorifie avec raison.

Un moment bien glorieux pour Wieland et pour Goëthe, fut celui où Napoléon entra comme vainqueur à Weimar. Le héros leur donna une sauvegarde, s'entretint avec eux, et les décora de l'ordre de la Légion-d'Honneur.

Wieland est maintenant le Nestor de la littérature allemande, et Goëthe, parvenu à un âge assez avancé, jouit encore d'une vigueur qui promet de plus longues années. Schiller n'a pas joui du même avantage, et il est mort ayant à peine passé les limites de la jeunesse. La nation allemande a senti vivement la perte de ce grand écrivain, et sa mort a été le sujet d'un deuil général, que les poètes et les artistes se sont empressés de transmettre aux générations futures.

Schiller était né sur les rives du Nec-

ker, dans une des plus riantes vallées du Wurtemberg, sous le plus beau ciel de l'Allemagne. Aussi la nature l'avait-elle doué de cette flexibilité d'esprit et de cette fécondité d'imaginations qui donnent les plus grandes ressources pour le travail, et qui paraissent être particulières aux pays méridionaux, ou qui du moins s'affaiblissent vers les latitudes septentrionales. Un coloris brillant, des images tour à tour gracieuses et fortes, une harmonie soutenue distinguent les poésies de Schiller, et sur-tout ses poésies lyriques. Ses traités de littérature et de morale présentent des analyses et des observations qui frappent autant par leur finesse que par leur profondeur. Ses ouvrages historiques, la *Guerre de trente ans* et l'*Histoire des Pays-Bas*, sont écrits avec une chaleur et une éloquence qu'on pourrait croire étrangères à ce genre, mais que le talent, dirigé par le goût, peut lui prêter avec succès.

Schiller a fait de plus un grand nom-

bre de pièces de théâtre, et sur-tout des tragédies. Elles sont, la plupart, dans le genre dont on regarde Shakespear comme le créateur et le modèle. Mais pourquoi l'homme supérieur, qui pouvait se tracer lui-même une route, a-t-il préféré de suivre en imitateur celle d'un autre? Et pourquoi, s'il voulait imiter, a-t-il choisi un modèle qui, avec de grandes beautés, a les imperfections de l'enfance de l'art? On peut sans doute se rapprocher de la nature, et peindre des caractères, des mœurs, qui ne soient pas uniquement de convention ou de circonstances. Mais la régularité du plan, l'harmonie des détails, l'art du dialogue devraient-ils en souffrir? Schiller dit quelque part: « Quand j'appris dans ma jeunesse à connaître Shakespear, je fus révolté de ce manque de sensibilité qui lui permet de plaisanter au milieu du plus grand pathétique, qui l'arrête, quand l'émotion voudrait l'entraîner, ou qui l'entraîne froidement, quand mou

âme eût tant aimé à s'arrêter; et même lorsque, depuis plusieurs années, il avait déjà obtenu toute ma vénération, il m'était difficile de m'attacher à son *individu*. Mais je n'étais pas encore en état de recevoir la nature de la première main. Il paraît que Schiller se laissa entraîner par l'autorité d'un homme qui fut long-temps une espèce de dictateur littéraire en Allemagne. Lessing, enrichi de vastes connaissances, et né avec une âme forte, mais manquant quelquefois de ce tact qui discerne les convenances et les limites, avait dit que Shakespear ferait naître en Allemagne de tout autres têtes que celles qu'on admirait en France; qu'un génie ne pouvait être électrisé que par un génie, et le plus facilement par un de ces génies qui semblent n'avoir d'obligation qu'à la nature, et qui ne sont effrayées ni découragées par la perfection pénible de l'art. Mais si Schiller s'est éloigné, dans ses tragédies, des principes

avoués par un goût plus sûr, il ne s'y montre pas moins poète, moins riche en grandes idées, que dans ses autres ouvrages, et la force de son talent s'y manifeste, malgré les écarts où le fait tomber une théorie propre à les favoriser.

Herder, à la fois théologien, philosophe et littérateur, a également passé une grande partie de sa vie à Weimar. Né dans une petite ville du royaume de Prusse, de parens très-pauvres, il lutta long-temps contre la rigueur du sort. Une ode anonyme qu'il envoya à un libraire de Kœnisberg, homme de goût, décela son talent et lui ouvrit la carrière des lettres. Le libraire s'informa de l'auteur de l'ode, et le fit connaître aussitôt au docteur, qui employait le jeune Herder à copier ses manuscrits, sans se douter que son copiste en savait plus que lui. La réputation de Herder se répandit en Prusse, et de là en Allemagne; où il devint l'émule de Wieland, de Goëthe, de Schiller, et leur collègue à Weimar.

A ces noms fameux, je joindrai celui d'une femme aussi intéressante par ses talens que par son amabilité. Née baronne d'Imhoff, elle a été attachée comme dame d'honneur à la duchesse de Weimar, et depuis quelque temps elle vit en Suède, où elle a épousé un officier supérieur, M. de Helwig. Ses dispositions naturelles se sont développées dans la société des hommes célèbres qu'elle voyait habituellement à la cour de Weimar. Elle a publié le poème des *Sœurs de Lesbos*, et plusieurs romances dont Schiller a fait l'éloge. Au talent de la poésie, elle joint celui de la peinture, qu'elle a consacré en dernier lieu à représenter, sous des traits pleins de sensibilité, deux enfans, objets de sa tendresse (1).

(1) Il s'est formé à Weimar un institut littéraire, qui rend sur-tout de grands services à la géographie, en publiant de bonnes cartes et un journal géographique.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

## DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.


CHAPITRE PREMIER. Navigation. — Lever du soleil. — Aspect de la mer, page 1

CHAP. II. Côtes de l'Allemagne. — Aperçu des révolutions de ce pays, 8

CHAP. III. Continuation de l'aperçu des révolutions. — Situation de l'Allemagne, 18

CHAP. IV. Ile de Femmern. — Oldenbourg. — Eutin. — Anecdotes littéraires, 24

CHAP. V. Rocher remarquable. — Ligue anséatique, 34

CHAP. VI. Scène champêtre. — Aspect d'Hambourg. — Architecture. — Monumens, 44

CHAP. VII. Commerce de l'Allemagne en général. — Commerce d'Hambourg. — Phénomènes de l'Elbe, 53

CHAP. VIII. Institutions d'Hambourg. — Mœurs des habitans, 61

CHAP. IX. Environs d'Hambourg. — Jardins. — Hagedom. — Gesner, 70

CHAP. X. De Klopstock et de ses Ouvrages, 80
CHAP. XI. Altona. — Traits historiques sur cette ville, page 87
CHAP. XII. Émigration des Allemands. — Leurs établissemens en Russie, en Espagne, en Amérique, 93
CHAP. XIII. Passage de l'Elbe. — Terres basses le long des rivières et de la mer. — Caractère et mœurs des habitans, 101
CHAP. XIV. Pays de Lunébourg. — Celle. — Maison de Bronswig-Lunébourg, 110
CHAP. XV. Hanovre. — Leibnitz, 125
CHAP. XVI. Le Weser. — Aperçu historique. — Arminius. — Charlemagne. — Witteckind, 128
CHAP. XVII. Contrées du Weser. — Sol, Productions, Industrie. — Villes remarquables, 135
CHAP. XVIII. Osnabruck. — Descendans de Gustave-Adolphe établis en Westphalie, 142
CHAP. XIX. Rheine. — Bains de mer. — Cours de l'Ems. — Pappenbourg, 148
CHAP. XX. Troubles excités en Westphalie par les anabaptistes. — Guerre des paysans, 155
CHAP. XXI. Sectes répandues en Allemagne. — Frères Moraves, Hernhutes, 163
CHAP. XXII. Villes hollandaises. — De la langue allemande. — De sa conformité avec le hollandais et d'autres langues, 173
CHAP. XXIII. Voyage sur les canaux. — Obser-

vations sur la Hollande et sur le commerce du Rhin, page 181
CHAP. XXIV. Contrées du Rhin. — Leur aspect géographique. — Leur culture. — Leur civilisation, 188
CHAP. XXV. Manheim. — Schwetzingen. — Heidelberg. — Infortunes de Frédéric V et de sa famille. — Elisabeth, princesse palatine. — Christine, reine de Suède, 195
CHAP. XXVI. Environs d'Heidelberg. — Pays de Bade et de Wurtemberg, 204
CHAP. XXVII. Coup-d'œil sur les contrées du Danube. — Vienne. — Munich, 211
CHAP. XXVIII. Ratisbonne et ses environs. — Monument élevé au fameux astronome Kepler. — Traits de sa vie, 221
CHAP. XXIX. Route d'Heidelberg à Darmstadt. — Francfort. — Cours du Mein. — Canal de Charlemagne, 228
CHAP. XXX. Traits historiques sur Francfort. — Origine des postes en Allemagne, 236
CHAP. XXXI. Observations générales sur l'industrie des Allemands, 244
CHAP. XXXII. Hanau. — Tribus étrangères établies en Allemagne, 251
CHAP. XXXIII. Fulde. — Montagnes de Thuringe. — Chaînes qui traversent l'Allemagne, 259
CHAP. XXXIV. Eisenach. — Château de Wart-

bourg. — Anecdotes de Luther. — Ruines remarquables. — Anecdotes du comte de Gleichen, page 268

CHAP. XXXV. Gotha. — Revers du duc Jean-Frédéric. — Situation de la ville — Observatoire, 275

CHAP. XXXVI. Weimar. — Wieland. — Goëthe. — Schiller, 284

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018